This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MÉMOIRES

POLITIQUES

ET MILITAIRES.

MÉMOIRES POLITIQUES ET MILITAIRES,

Pour servir à l'histoire de LOUIS XIV *&* *de* LOUIS XV,

OUVRAGE de MR. L'ABBÉ MILLOT, *des Académies de Lyon & de Nanci.*

COMPOSÉ sur les pièces originales, recueillies par ADRIEN-MAURICE, duc de NOAILLES, maréchal de France & ministre d'Etat.

NOUVELLE EDITION.

TOME SIXIEME.

A PARIS

Et se vend à GENE

chez TÉRON *l'aîné, dire*

Magasin littéraire, au bas de la Cité.

M. DCC. LXXVIII.

MEMOIRES

POLITIQUES ET MILITAIRES,

Pour ſervir à l'hiſtoire de LOUIS XIV & de LOUIS XV.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE,

Depuis le commencement du règne de Louis XV juſqu'en 1756.

LIVRE CINQUIEME.

DÈs le commencement de cette guerre, la France avoit mal pris ſes meſures, faute de prévoir les événemens. Le projet ſpécieux de détruire la maiſon d'Autriche, dont l'ancienne

1743.
Fautes depuis le commencement de la guerre.

1743. ambition ne pouvoit plus faire ombrage, étoit le moyen de réveiller la haine, la jalousie de l'Angleterre & de la Hollande pour la monarchie françoise. En débutant comme auxiliaires d'un prince foible, on s'exposoit évidemment à supporter soi-même presque tout le poids d'une guerre longue & périlleuse, où les efforts des ennemis devoient être bientôt excités par de violentes passions. Il falloit au moins avoir des forces suffisantes; & l'économie du cardinal de Fleuri avoit mis des obstacles au succès. En se reposant sur l'alliance du roi de Prusse après sa conquête de Silésie, il falloit se mettre en état d'exécuter les plans concertés avec lui: & l'on eut bientôt lieu de croire qu'il se sépareroit de ses alliés dont il étoit mécontent. Cette résolution qu'il exécuta lorsqu'on s'y attendoit le moins, occasionnée surtout par les fautes de nos ministres & de nos généraux, avoit rendu la reine de Hongrie aussi formidable, qu'elle étoit auparavant malheureuse. L'Angleterre se livroit avec ardeur au desir d'abaisser la France, & milord Carteret, ministre de George II, n'épargnoit rien pour armer contre nous de nouveaux

Alliance du roi de Prusse, trop peu solide.

Dangers de la France.

ennemis. La Hollande devoit ſuivre infailliblement cette impulſion. Peu de troupes en bon état, peu d'hommes habiles dans les affaires, peu de reſſources dans les finances, peu ou point de crédit dans les cours, les peuples découragés, les frontières menacées d'une invaſion ; combien de ſujets d'alarmes pour le royame ! 1743.

Noailles employé à tout.

Il falloit joindre les armes à la politique. Le maréchal de Noailles poſſédoit les deux talens. Une immenſe carrière s'ouvrit à ſon zèle. Les grands projets vinrent de lui, les négociations les plus importantes furent dirigées par lui, & il ſervit encore mieux dans le cabinet qu'à la tête des armées.

Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne.

Si l'on avoit ſuivi au commencement ſes conſeils, ou plutôt ſi on l'avoit employé pour l'exécution, on auroit ſans doute conclu avec le roi de Sardaigne une alliance, qu'il regardoit comme eſſentielle & qui l'étoit réellement : car le maître des Alpes devient tôt ou tard le principal arbitre de la guerre en Italie. La cour de Turin, naturellement méfiante par politique, l'étoit davantage depuis la paix de Vienne, conclue ſans ſa participation par le cardinal de Fleuri. L'eſtime,

1743. mêlée de sentimens d'amitié, du roi Charles-Emmanuel & de son ministre pour le maréchal de Noailles, pouvoit seule faciliter le succès de la négociation, comme elle avoit applani alors une foule de difficultés. On négligea ce moyen, on s'y prit mal, on échoua.

Plans & propositions de ce prince

Le roi de Sardaigne proposa deux plans; le premier, de laisser à la reine de Hongrie le Mantouan & le Crémonois; d'assurer à l'infant D. Philippe, Parme, Plaisance, & une partie du Lodésan; & de prendre pour lui-même le reste du Milanès avec le titre de roi de Lombardie : le second, supposé que la reine n'acceptât point le premier, de laisser à l'infant Parme, Plaisance, la Sardaigne & la Savoie, & de garder tout le Milanès & le Mantouan avec le même titre. Ces plans furent communiqués au mois de juin 1743. Quoique la cour les trouvât déraisonnables, comme le roi de Sardaigne avertissoit qu'il suivoit une négociation avec l'Angleterre, comme il prenoit un ton de hauteur, & qu'on sentoit l'importance de le gagner, Louis penchoit à le satisfaire. Mais il étoit au fond prévenu contre ce prince. *Si nous réussissions de votre côté,*

Lettre du roi au maréchal de Noailles. 4 & 19 Juin.

Louis XV étoit prévenu contre lui.

écrivoit-il au maréchal de Noailles, *rien pour lui, roi de Sardaigne, que ce que la reine de Hongrie voudra bien lui céder; & si vous, vous signez quelque chose, ce que je ne crois pas prêt, je vous prie que les Anglois n'y soyent pour rien.* 1743.

La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite.

Id. 14. juil.

On se flattoit alors que les armes ou les négociations changeroient en Allemagne l'état des affaires. On fut bientôt détrompé; mais loin d'en avoir plus de ménagemens pour Charles-Emmanuel, on lui envoya un projet de traité dont il ne devoit pas être content, & l'on résolut, s'il ne le signoit point, de se liguer contre lui avec l'Espagne. L'ambassadeur de France à Turin fit espérer que tout alloit réussir, qu'il y auroit fort peu de changemens au projet. Louis XV en jugea mieux par la conduite de l'ambassadeur de Sardaigne. Ce ministre, quelque-tems après, déclara que son maître venoit de conclure le 13 septembre avec l'Angleterre & la reine de Hongrie. Le maréchal de Noailles, instruit par des lettres de la main du roi, fut d'autant plus affligé de ces nouvelles, qu'il en prévoyoit les conséquences. La négociation auroit

Id. 18 août.

Id. 17 sept.

1743. tourné autrement, si elle eût été bien conduite.

Source des maux de l'état.

Les vues trop courtes, ou les plans mal digérés du gouvernement, exposoient l'état à manquer bientôt de ressources dans une conjoncture si critique. Noailles crut devoir présenter au roi des réflexions générales, pour le mettre sur les voies des vérités particulières, dont la connoissance pouvoit prévenir de grands maux. Il lui fait remarquer dans une lettre deux sources des malheurs qu'on a déjà essuyés. La première est que le gouvernement n'a eu jusqu'alors ni principes ni objets fixes; qu'on s'est presque toujours conduit sans examiner le point d'où l'on partoit, celui où l'on vouloit arriver, & quelle étoit la nature des engagemens que l'on contractoit, quelles en pouvoient être les suites; que l'on a délibéré lorsqu'il falloit agir; que l'on est tombé dans de pernicieuses incertitudes; que l'on n'a fait que des efforts insuffisans, ou tardifs & inutiles: tout cela faute d'avoir un plan général. La seconde cause, qui vient en partie de la première, est le discrédit du gouvernement dans les pays étrangers: de-là l'éloignement marqué de plusieurs puissances pour con-

1. Défaut de plan général.

Lettre au roi. 20 décemb.

2. Discrédit du gouvernement chez les étrangers.

traſter avec nous. Noailles conjure le roi d'y mettre ordre, de parler, de décider, de preſcrire à ſes miniſtres ce qu'ils doivent faire, d'exiger d'eux ce plan général auquel toutes les opérations particulières doivent ſe rapporter. „ Ce „ ſeroit, dit-il, la fonction d'un pre„ mier miniſtre, ſi V. M. avoit la foi„ bleſſe d'en avoir un, & qu'elle ne „ voulût pas, comme elle le doit, „ s'en ſervir à elle-même „ (On auroit pu citer pour exemple, à cet égard, le roi de Pruſſe, & pour preuve, ſes premiers ſuccès). 1743.

Conſeil de Noailles pour former un plan de gouvernement.

Mémoire du maréchal de Noailles.

Le maréchal joint à ſa lettre un mémoire ſur la nature du plan, tout à la fois politique & militaire, dont il établit la néceſſité ; il demande que chaque miniſtre ſoit obligé d'en propoſer un, " parce qu'il y auroit trop de dan„ ger pour le roi & pour l'état à ne fai„ re uſage que des lumières d'un ſeul ; & „ trop de préſomption à qui entrepren„ droit de ſe charger ſeul d'un ſi peſant „ fardeau : d'ailleurs chacun ayant tra„ vaillé ſur la matière, la poſſédera „ mieux, & ſera plus en état de la „ diſcuter & de la ſuivre dans les dif„ férens détails qui peuvent être de „ ſon département „. Il deſire que tous

1743. ces plans soient lus dans le conseil, que le roi décide sur celui qu'il jugera préférable, ou qu'on adopte ce que tous offriront de meilleur, pour en former un qui fixe les principes du gouvernement.

Il veut qu'on prévienne les maux, sans se décourager quand ils arrivent.

On ne peut douter que la mobilité des principes, l'incertitude des vues, les fréquentes variations de systême, le peu de concert & quelquefois l'opposition entre les ministres, n'aient entraîné de tout tems la plupart de nos infortunes. Il étoit plus facile d'en montrer la source que de la tarir. Noailles fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son zèle. A force de représentations & d'instances, il donna en quelque sorte du nerf au gouvernement; il excita sans cesse à prévoir, à combiner, à prendre de meilleures mesures : " Si je parois „ craindre des malheurs, disoit-il au „ roi, c'est de loin, lorsqu'on peut „ encore & qu'on doit les prévenir. „ V. M. éprouvera que je les crains „ moins qu'un autre peut-être, lors„ qu'ils se feront sentir & qu'il s'agira „ d'y remédier „.

Lettre du 22 décembre.

Chavigni envoyé auprès de l'empereur.

Dans la nécessité de soutenir vigoureusement la guerre, pour la finir avec honneur, il falloit négocier & com-

battre. On avoit besoin d'alliés, contre une ligue très-redoutable. Des raisons particulières devoient intéresser la France au sort de l'empereur bavarois. Si le maréchal ne les avoit pas fait valoir, n'y avoit pas insisté avec force, le ministère, ne sentant que le fardeau de l'alliance du malheureux Charles VII, l'eût probablement abandonné, au risque de s'attirer sur les bras toutes les forces de l'empire. Louis XV prit le parti qu'exigeoit la politique ainsi que l'honneur. Chavigni, son ambassadeur en Portugal, se trouvoit alors en France. On le chargea d'aller à Francfort, pour traiter avec l'empereur sur divers objets. On lui ordonna de recevoir en passant ses instructions de Noailles, qui étoit encore à l'armée. 1743.

Noailles préside à sa négociation

Celui-ci connut d'abord le mérite du négociateur, lui donna sa confiance & son amitié, l'aida par ses conseils, & fut comme l'ame de la négociation dont nous allons voir le succès. Chavigni arriva le 21 octobre 1743 à Francfort. Leur correspondance dura jusqu'à la mort de l'empereur en janvier 1745.

L'empereur sollicité par les ennemis. Leurs offres

Il étoit tems de finir les incertitudes de ce prince. Le roi d'Angleterre

1743. avoit agi fortement, pour l'attirer dans la ligue contre la France. On lui offroit la restitution de ses états, pourvu qu'il renonçât à ses droits sur la succession autrichienne, & qu'il s'unît aux alliés, lui & l'empire; on lui proposoit même d'échanger la Bavière pour l'Alsace, la Franche-comté & la Lorraine, dont on formeroit un royaume aprés les avoir conquises. (A quel point les ennemis poussoient leur orgueil & leurs espérances!) On lui eût prodigué l'argent, & il manquoit de tout. Sa cour affamée desiroit en général qu'il embrassât ce parti. Quoiqu'il en fût éloigné par son attachement au roi & par sa confiance en Noailles, les circonstances pouvoient l'y entraîner, comme elles l'avoient forcé pendant la campagne à se déclarer neutre dans l'empire. C'étoit un grief de notre ministere contre lui: de son côté il avoit des griefs contre la France; & tout sembloit tendre à une rupture plutôt qu'à une conciliation.

M. de Chavigni au roi. 31 octobre.

Il demande beaucoup à la France.

Mais si l'empereur prit d'abord le ton de plaintes avec Chavigni, cet habile négociateur dissipa bientôt ses préventions. La bonne-foi rendit les conférences moins épineuses. La diffi-

culté n'étoit plus de ſavoir ſi l'union ſubſiſteroit entre les deux couronnes. Il s'agiſſoit d'entretenir la maiſon & les troupes impériales. On demandoit pour les ſeules dépenſes de la cour cinq millions ſix cents mille livres ; quant aux troupes, on laiſſoit au roi le pouvoir d'en déterminer le nombre, mais on deſiroit le porter beaucoup plus haut que la France ne le vouloit. 1743.

Sa principale confiance étoit en Noailles.

Chavigni employa toute ſa prudence à ménager, d'une part, l'eſprit de ce prince, qui ſouvent paſſoit dans ſes vues particuliéres les bornes de la poſſibilité ; & de l'autre, les intérêts du roi qui avoit à ſupporter d'énormes dépenſes. Il écrivit à Noailles : " Vous avez rendu à nos armes la réputation qu'on „ avoit quaſi voulu leur faire perdre : „ rendez à nos affaires l'opinion qu'elles ont perdue ; car notre décadence „ ne vient pas d'un autre principe. Vous „ n'aurez pas de peine à reconnoître „ dans les lettres de ſa majeſté impériale, que toute ſa confiance eſt en „ vous & par vous. Ses diſpoſitions ne „ peuvent être ni meilleures ni plus „ fermes „. Il lui envoyoit copie de ſes dépêches, ſelon les intentions du roi.

Lettre du 26 octobre.

1743.

Le maréch. indigné des vaines espérances des ennemis.

Le maréchal fut étrangement surpris du projet de nous enlever trois provinces, pour en faire le partage de l'empereur s'il se liguoit contre la France. Sans un témoignage aussi respectable que celui de ce prince vertueux, il n'auroit pu le regarder que comme un rêve de quelque imagination folle. " Plus „ de sagesse, dit-il, & plus de discré„ tion dans les vues des ennemis, me „ les feroit appréhender davantage „.

Le maréch. de Noailles à Mr. de Chav. 7 novembre.

Il pense à renouer l'alliance avec le roi de Prusse.

Chavigni lui ayant parlé d'une correspondance, que l'empereur entretenoit avec le roi de Prusse, il saisit avidement l'occasion, & lui demanda des éclaircissemens sur un point si essentiel. L'idée de renouer l'alliance avec le conquérant de la Silésie, l'occupoit déjà depuis quelque temps : il l'avoit proposée à Louis XV : le moment favorable se présentoit, & il n'avoit garde de le laisser échapper.

Offres du roi pour l'empereur.

Chavigni n'étoit ni moins vigilant ni moins actif ; mais le succés de sa principale commission dépendoit de l'argent qu'on voudroit donner à l'empereur, dont les demandes étoient excessives, relativement aux efforts qu'on pouvoit faire. Outre le subside pour l'entretien de sa cour, il vouloit avoir une armée

nombreuse entretenue par la France. Le roi évita sagement de discuter les détails sur l'un & l'autre objet. Il offrit prés de dix millions en tout par année. Le négociateur ne manqua pas de faire valoir cette offre, comme trés-considérable au milieu des embarras & des périls dont on étoit environné. 1743.

Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes.

Mais l'empereur qui s'attendoit à autre chose, parut frappé d'un coup de foudre. Il s'écria, le désespoir sur le visage : " Que pensera-t-on? que dira-,, t-on? mettez vous à ma place, à celle ,, de mes amis, à celle de mes enne-,, mis. Ceux-ci auront-ils sujet de crain-,, dre ? ceux-là d'espérer ? Mon hon-,, neur, dont je suis encore plus touché ,, que de la fortune de ma maison, ,, est-il compatible avec le personnage ,, que je serai obligé de faire ? resterai-,, je à Francfort ? ou n'aurai je qu'une ,, escorte? je ne dois pas appeler autre-,, ment le petit corps de troupes qu'on ,, me laisse. C'en sera du moins assez ,, pour chercher l'occasion de me faire ,, tuer : il n'y a d'autre remède à mes ,, maux, ni d'autre fin à ma querelle ,,. Le ministre françois avoit de bonnes raisons pour justifier l'économie de sa cour ; il les représenta fortement à

M. de Chav. au roi. 19. novemb.

1743. l'empereur ; il adoucit son chagrin, mais il ne le détrompa point de ses chimères de conquêtes.

Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter.

Pendant son séjour à Francfort, il tâcha de connoître les sentimens des divers princes d'Allemagne, & il s'assura que plusieurs étoient disposés à s'unir contre la reine de Hongrie, pourvu qu'on leur donnat des subsides. Il revint en France au mois de janvier rendre compte de sa mission. De concert avec le maréchal de Noailles, il rédigea le plan d'une ligue pour soutenir l'empereur. Quoiqu'elle dût paroître également utile & glorieuse, les dépenses effrayérent d'abord. Le projet fut vivement combattu dans le conseil, sur-tout par le contrôleur-général. Noailles seul, par son éloquence & ses raisons, pouvoit le faire adopter : il en vint à bout, & l'on envoya Chavigni pour négocier la ligue.

Chavigni négocie avec succès cette affaire.

En très-peu de tems, il conduisit les affaires au point d'espérer une prompte conclusion. Le prince Guillaume de Hesse, en se déclarant le premier, devoit donner le mouvement à d'autres plus puissans que lui. Il avoit six mille hommes à la solde de l'An-

gleterre : il étoit prêt à changer de parti. Le roi de Prusse, inquiet & jaloux des progrés de la reine de Hongrie, desiroit de reprendre les armes ; mais trop habile pour se compromettre, il attendoit que la France montrat de la vigueur, & qu'il put compter sur ses efforts. Voyant la négociation sérieusement entamée avec la Hesse, il découvrit alors son dessein. Il n'approuvoit pas qu'on fit entrer dans l'alliance projetée un nombre de petits princes, dont la foiblesse ne pourroit être qu'à charge. Il proposa une voie plus courte & plus sûre : c'étoit de conclure préliminairement & sans délai une confédération, entre lui, l'empereur, l'électeur palatin & le landgrave de Hesse (roi de Suède), d'après le plan arrêté en France.

1744. Dispositions du roi de Prusse.

M. de Chav. au roi 12 mars.

Comme son intérêt passoit avant tout, il ne manqua pas d'observer qu'il alloit courir les hasards d'une guerre, qui pour être courte n'en seroit pas moins rude ; qu'ainsi on devoit lui faire *toucher au doigt & à l'œil* les suretés capables de le faire agir offensivement, & les avantages propres à le dédommager des risques & de la dépense. Chavigni fit entendre à son ministre,

Suretés qu'on lui promet.

le baron de Klingraff, que les furetés
1744. feroient une armée françoife fur le Rhin, une autre fur la Meufe, & une puiffante diverfion en Italie. " C'eft „ affez, répondit le miniftre; au mo„ ment où mon maître verra le fiége „ de Fribourg entrepris, il agira de „ fon côté avec quatre-vingt mille „ hommes „. On n'infifta point fur le refte, dès qu'on crut être affuré des bonnes difpofitions de Louis XV.

But de la ligue. Le but de la ligue étoit de maintenir les conftitutions de l'empire, conformément au traité de Weftphalie; de rétablir la paix, de procurer à l'empereur la reftitution de fes états; de faire accommoder à l'amiable, ou par une décifion juridique, les différends relatifs à la fucceffion autrichienne: les confédérés devoient fe garantir mutuellement leurs poffeffions actuelles, & inviter tous les électeurs à entrer dans la confédération. Depuis long-

Argent pour la conclure. tems le miniftère françois n'avoit rien conçu d'auffi grand. Des lettres-de-change de Pâris de Montmartel pour quinze cents mille florins, envoyées à Chavigni, étoient le mobile qui accéléroit les réfolutions des Allemands:

on ne pouvoit réussir qu'avec l'argent à la main. 1744.

Une nouvelle imprévue, à laquelle ce négociateur lui-même ne s'attendoit point, dissipa tout-à-coup les espérances d'un prompt succès. Le comte de Maurepas, ministre de la marine, avoit réparé, autant qu'il étoit possible, la négligence du cardinal de Fleuri. Une escadre à Toulon, qui, jointe à celle d'Espagne, combattit glorieusement les Anglois, une autre escadre à Brest en état d'agir, annonçoient la sagesse de son ministère, mais ne suffisoient pas contre les forces maritimes des ennemis. Cependant le cardinal de Tencin persuada au Roi de tenter une invasion sur l'Angleterre, en faveur du prince Edouard, fils du prétendant. Le maréchal de Noailles fut consulté, & désaprouva le projet, dont il prévit les conséquences. On ne laissa pas d'aller en avant, sans le consulter davantage. On rassembla des troupes à Dunkerque. Elles étoient sur le point de s'embarquer: le comte de Saxe devoit en avoir le commandement. Mais on eut bientôt lieu de se repentir d'une entreprise prématurée, qui ne pouvoit qu'enflammer la haine des Anglois contre la

La marine renaît par les soins du comte de Maurepas.

Projet de descente en Angleterre.

1744. France, soulever tout le parti protestant, & troubler l'importante négociation d'Allemagne.

Les confédérés se récrient contre ce projet.

En effet, le bruit de l'armement altéra d'abord les dispositions du prince de Hesse. Le ministre de Prusse représenta vivement à Chavigni, que le projet de rétablir les Stuarts sur le trône d'Angleterre, étoit le moyen de tout perdre, qu'on y reconnoissoit le fanatisme des Jacobites; qu'il paroissoit inconcevable que la France s'aventurât ainsi de gaieté de cœur, pour éloigner d'elle ses alliés & ceux qui alloient le devenir; que dans le soulevement général qu'elle exciteroit, chacun ne devoit plus chercher que sa sureté particuliere. Le prince Guillaume étoit zélé protestant; il avoit marié son fils à une princesse d'Angleterre, qui apportoit des droits éloignés à la succession; il ne pouvoit ni sacrifier ces droits, ni mettre le trouble dans sa famille; il aimoit mieux continuer à servir les Anglois. " Quel fond peut-" on faire sur la France, dit son mi-" nistre au négociateur françois, " si " elle embrasse des projets mal enten-" dus, & incompatibles avec ses affai-" res d'Allemagne? Que dira-t-on,

M. de Chav. au roi. 15 mars.

„ ſinon qu'elle renouvelle l'idée chi- 1744.
„ mérique de la monarchie univerſel-
„ le, & pour y parvenir, le ſyſtême de
„ l'accroiſſement de ſa religion ? "

Embarras de Chavigni.

Chavigni, d'autant plus embarraſſé, que le miniſtère ne l'avoit point inſtruit de ſon deſſein, n'oublia aucune raiſon pour diſſiper ces inquietudes; il fit eſpérer que les éclairciſſemens qu'il recevroit de ſa cour les diſſiperoit encore mieux.

Il ſe plaint à ce ſujet.

Lettre du 15 mars.

" Quelle différence de ma dépèche
„ du 12 à celle du 15, écrivit-il au
„ maréchal de Noailles ! dans la pre-
„ miere, tout eſt en train de ſe faire
„ avec le concours du roi de Pruſſe :
„ dans la ſeconde, tout eſt en train de
„ ſe démancher faute du concours de
„ la Heſſe. Et pourquoi ? pour un pro-
„ jet que je ne connois encore que par
„ la haine & le mépris qu'il excite con-
„ tre nous; & je craindrois plus le mé-
„ pris que la haine.... Cependant je ne
„ me décourage ni ne me décourage-
„ rai „. La ducheſſe de Châteauroux pouvant beaucoup ſur l'eſprit du roi, & ayant du zèle pour le bien public, il lui communiquoit auſſi ſes réflexions. Noailles avoit ménagé à Chavigni cette reſſource, qui malheureuſement n'é-

toit point à négliger dans les affaires d'état.

1744. Noailles s'explique d'une maniére satisfaisante.

Au sujet de l'entreprise maritime, le maréchal marquoit à l'ambassadeur : « Tout ce que je puis faire de mieux, „ c'est de n'en pas parler & d'attendre „ l'événement. Le sort en est jeté ; ainsi „ dans peu nous serons instruits du „ succès „. Mais pour tranquilliser & ramener les Allemands, il s'expliqua sur ce point de la maniere la plus judicieuse ; il fit envisager l'armement comme une diversion utile, même aux confédérés. Il dit que l'Angleterre ne gardant plus aucunes mesures avec la France, insultant nos ports, attaquant nos vaisseaux, joignant les hostilités aux menaces, le roi n'avoit plus de ménagemens à garder à son égard ; qu'il devoit faire éclater son ressentiment ; qu'en faisant craindre aux Anglois une diversion, qui les obligeât de reserver pour leur propre défense une partie de leurs troupes, il servoit la cause commune, & n'avoit en vue que le rétablissement de la paix, loin de vouloir déranger le systême de l'Europe ; enfin que son principal objet étant les affaires d'Allemagne, il étoit bien éloigné de toute entreprise, dont les princes

Lettre du 5 mars.

Id. 19 & 24 mars.

isposés à la ligue pussent avoir lieu de rendre ombrage.

1744.

Dès que les intentions de Louis XV urent mieux connues, la négociation ranima. Le prince de Hesse, seulement par une sorte de bienséance, offit au roi d'Angleterre d'aller en personne avec ses troupes, si le cas l'exigeoit, défendre une couronne & une ligion pour lesquelles son zèle ne se mentiroit point; mais il lui représenta aussi ses devoirs à l'égard de mpereur & de l'empire, de maniere laisser entrevoir ses véritables intenons. Le roi de Prusse étoit absolument écidé, toujours néanmoins à condion que la France agit avec vigueur, qu'on lui assurat ce qu'il prétendoit. avoit fait partir le comte de Rottemurg, que nous verrons bientôt trai avec le maréchal de Noailles. Ce ince savoit prendre son parti, hâtoit exécution, joignoit la prudence à l'acivité, prévoyoit tout, se réservoit des essources dans tous les événemens, ne vouloit pas se donner des liens u'il ne put rompre, quand il le jugeoit à propos. Le cercle de Konisgratz, n Bohême, jusqu'à l'Elbe, pays fertie & peuplé, étant digne de son ambi-

Le prince de Hesse ramené par ses raisons.

M. de Chav. au roi, 23 mars.

Le roi de Prusse prêt à tout, si l'on entre dans ses vues.

1744. tion, l'empereur promit de le lui abandonner après la conquête de la Bohème.

Ses grands desseins.

Les projets & les dispositions du roi de Prusse, tels que Chavigni les annonce, supposent une étendue de genie, une force de caractère & de courage, dont on ne voyoit nul exemple ailleurs. Dès que la ligue seroit conclue, que la cour de Vienne auroit rejeté les propositions de paix, que la France auroit frappé les premiers coups, il devoit publier un manifeste, & marcher à la tête de quatre-vingt mille hommes. Si la Saxe balançoit à entrer dans la confédération, il devoit s'avancer dans le pays, & proposer le choix, ou d'embrasser la ligue, ou de désarmer les troupes. Une fois assuré de la Saxe, il vouloit aller droit à Prague, qui ne pouvoit faire beaucoup de résistance; de là s'approcher de l'armée impériale, se porter même jusqu'à Vienne, en cas de besoin. Il négocioit de plus une alliance avec la Suède contre le roi d'Angleterre, une alliance défensive avec la Russie: il comptoit parvenir à ce double but, soit en mariant sa sœur avec l'héritier de Suède, soit par le mariage déjà fait, & dont il étoit l'auteur, de la princesse de Zerbst avec l'héritier de

M. de Chav. au roi. 26. mars.

Alliances qu'il négocie.

Russie. En un mot, il manioit également les armes & les négociations. 1744.

Chavigni craint de nouveau qu'on ne rompe.

Chavigni, au milieu de si belles espérances, reçut encore une nouvelle capable de les faire évanouir. L'entreprise d'Angleterre, que les vents ne permirent pas d'exécuter, retardoit nécessairement le siege de Fribourg, parce qu'il avoit fallu rassembler en Flandre beaucoup plus de troupes qu'on n'auroit dû y en avoir. Un nouveau plan de guerre étoit la suite de cette démarche. Comme le roi de Prusse paroissoit ne vouloir agir de son côté, qu'à condition que le siege de Fribourg se feroit d'abord, l'ambassadeur crut voir la ligue rompue. Il écrivit douloureusement au maréchal de Noailles :

Lettre du 2 avril.

„ Seroit-il possible que l'on se fut détaché de l'objet le plus grand & le plus essentiel que nous eussions, enfin des moyens qui sont en nos mains pour terminer la guerre en moins de trois mois, & assurer au roi, par une paix plus affermie que celle de Westphalie, le règne le plus beau & le plus glorieux qu'ait eu aucun de ses prédécesseurs? „

Conclusion de la ligue.

On voit que le négociateur se livroit un peu à l'enthousiasme. Mais, quoi-

1744. que ses idées fussent trop vastes, pour avoir un fondement assez solide en pareilles conjonctures, la confédération projetée n'en étoit pas moins l'ouvrage d'une profonde politique, & ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Après plusieurs alternatives d'espérance & de crainte, Chavigni toujours ardent à suivre sa négociation, toujours mesuré néanmoins dans ses démarches, habile à ménager une foule d'intérêts opposés entre eux, ayant de grandes difficultés à vaincre du côté de sa propre cour, mais animé & affermi par le zèle du maréchal de Noailles, vint à bout de concilier les esprits; & l'union fut conclue entre l'empereur, le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, le roi de Suède comme Landgrave de Hesse, & l'électeur Palatin. La résolution prise par Louis XV, de se mettre à la tête de son armée de Flandre, calma les inquiétudes sur le retardement du siege de Fribourg.

Noailles chargé de la négociation de Prusse.

Mais le roi de Prusse, avant de s'engager en Allemagne, voulut s'assurer des dispositions de la France, & faire un traité particulier avec elle. Il avoit envoyé le comte de Rottembourg dans

dans cette vue. Noailles fut chargé de la négociation, parce qu'on manquoit de confiance pour le ministre des affaires étrangeres, très-honnète homme, mais qui avoit le malheur de ne pas réussir dans cette partie. Le maréchal écrivit donc au roi de Prusse : 1744.

„ SIRE,

„ C'est une des marques les plus honorables que le roi mon maître pouvoit me donner de sa bonté & de sa confiance, que de me charger de conférer avec M. le comte de Rottembourg, sur l'objet de la négociation dont il est chargé de la part de votre majesté. Je lui ai remis un mémoire qui ne renferme que les principes généraux, sur lesquels il me paroit que l'on pourroit traiter, conformément aux vues de votre majesté & à celles du roi mon maître... Quel bonheur pour moi, sire, si je puis servir d'instrument à une union ferme & stable entre deux rois, dont l'intelligence ne peut produire que les effets les plus solides, & dont tout concourt à cimenter pour jamais l'alliance & l'amitié! Combien

Sa lettre au roi de Prusse.

Lettre du 26 avril.

1744. „ de raisons particulieres ne pourrois-
„ je point alléguer à votre majesté, qui
„ doivent me rendre d'autant plus sen-
„ sible à l'honneur d'avoir part à un
„ aussi grand ouvrage ! Mais je me ren-
„ ferme dans les bornes du silence, en
„ suppliant votre majesté d'agréer mes
„ hommages & l'assurance du très-pro-
„ fond respect avec lequel je suis, &c. „.

Propositions faites à ce prince.

Dans le mémoire composé par le maréchal, & que Louis XV avoit approuvé, on proposoit au roi de Prusse l'union qui se négocioit à Francfort; on s'engageoit à presser l'empereur de lui faire les cessions de Bohême, qui feroient à sa convenance; on consentoit à un traité particulier d'amitié, d'alliance, & de garantie réciproque, comme Rottembourg l'avoit demandé.

Sa réponse au maréch.

La réponse de Frédéric, écrite de sa main, fera connoitre ses sentimens pour le maréchal.

Le roi de Prusse au maréch. de Noailles. 14 mai.

“ Monsieur, je ne saurois vous cacher la satisfaction que je ressens, de
„ ce que le roi de France vous a choi-
„ si pour être l'instrument qui va ci-
„ menter à jamais entre nous les liens
„ de l'union la plus solide & la plus
„ indissoluble. Je dois vous avouer que
„ je remarque une différence sensible

„ dans la façon dont s'explique un roi „ qui agit & qui voit par soi-même, „ de ce qu'il fait, lorsqu'il ne se fait „ entendre que par l'organe de ses mi- „ nistres. Je ne puis qu'en tirer un au- „ gure favorable pour l'avenir„. 1744.

„ Il n'y a rien de plus capable d'éta- „ blir une confiance parfaite entre nos „ cours, que la façon sincère & cor- „ diale avec laquelle le roi de France „ s'explique envers moi. J'y répondrai „ toujours de mon côté; & il est sûr „ que ce doit être la base de toutes les „ grandes entreprises que nous médi- „ tons, puisqu'il convient moins à la „ guerre qu'en toute autre occasion, „ de dissimuler l'exacte vérité; lorsque „ l'on doit règler des opérations les „ unes sur les autres, & que ce n'est „ pas du projet seulement, mais de „ l'exécution sur-tout que dépendent „ les grandes choses que nous autres „ avons à faire. Je ne puis m'empê- „ cher de vous dire, monsieur, à cette „ occasion, combien j'ai applaudi à la „ sagacité du plan que vous aviez con- „ çu à Dettingen. Je puis vous assurer „ que j'ai ressenti la douleur la plus „ amère, en voyant que le succès n'en

Il veut une confiance mutuelle.

Son sentiment sur le combat de Dettingen.

1744. „ a point été tel qu'on devoit naturellement se le promettre.

Je suis avec la plus parfaite estime,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami.

FRÉDÉRIC.

Le traité conclu après le départ de Louis XV. pour l'armée.

Noailles, par ordre du roi, conféroit secrettement avec Rottembourg. Il représenta enfin que l'intervention des ministres étoit nécessaire pour conclure. Mais l'affaire ne pouvoit plus traîner en longueur. Frédéric ayant trouvé le mémoire du maréchal conforme à ses propres idées, envoya bientôt ses plein-pouvoirs, que Rottembourg reçut le 22 mai. Louis XV étoit parti pour l'armée. Le ministre prussien écrivit à Noailles, & lui demanda comment il pourroit s'y rendre. Ce voyage eût fait infailliblement transpirer le secret de la négociation, secret que le roi de Prusse exigeoit comme un point essentiel. Le maréchal jugea donc que le traité devoit se signer à Paris. On expédia des pouvoirs au cardinal de Tencin & au contrôleur général; car le ministre des affaires étrangeres, Amelot, venoit d'être remercié.

Le roi de Pruſſe avoit fait quelques changemens au projet de traité qu'il avoit reçu de France. Nos miniſtres en furent inquiets, parce qu'il en pouvoit réſulter des embarras dans la ſuite. Mais le tems preſſoit. Noailles écrivit à Tencin, qu'on laiſſoit à ſa prudence & à ſa dextérité de ſe rapprocher, autant qu'il ſeroit poſſible, des intentions du roi. Le cardinal ne put rien gagner avec Rottembourg, dont les ordres étoient précis. " Après tout, répondit-il au „ maréchal, le point capital pour nous „ eſt de finir, & de former une liaiſon „ avec le roi de Pruſſe.... Nous ſerons „ ſouvent expoſés à des éclairciſſemens; „ mais qui ſera plus propre que vous à „ y remédier? „ On ſigna le 5 juin.

1744. On le ſigne à Paris, mal gré quelque ſujet d'inquiétude.

Lettre du 2 juin.

Du 5 juin.

Depuis le renvoi d'Amelot, Noailles ſe trouvoit chargé tout-à-la-fois du commandement militaire & des affaires politiques. Il termina les grandes négociations qui étoient ſur le tapis, ſans qu'on s'aperçut à l'armée qu'il eût d'autre objet à ſuivre que ceux de la guerre. Ce fardeau devoit être accablant : il fut obligé de le ſoutenir jusqu'à la fin de la campagne.

Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangeres.

L'entrepriſe projetée en vain contre l'Angleterre avoit rendu néceſſaire un

Plan de campagne en Flandre.

1744. nouveau plan d'opérations. D'ailleurs la frontiere, du côté de l'océan, étoit en mauvais état ; les Anglois pouvoient tomber sur Dunkerque ; il auroit fallu laisser un corps de troupes considérable, pour la sureté de cette ville importante : avant de pénétrer chez l'ennemi, on devoit se garantir d'une invasion. Ces motifs, que Noailles expose au roi de Prusse dans un mémoire, avoient décidé Louis XV à porter ses forces de ce côté-là.

Mém. sur l'armée de Flandre.

Siége de Menin.

Son intention étoit de se mettre en campagne à la fin d'avril. Des pluies continuelles rendirent les terres impraticables. Les troupes ne purent camper avant le 14 mai. On investit Menin le 18. Les pluies recommencèrent encore ; & il fut impossible de battre la place avant le 31, quoique la tranchée eût été ouverte d'abord. Cette premiere expédition fit connoitre au roi les fatigues de la guerre : il anima les troupes par son courage à les supporter.

Député hollandois, qui n'empeche pas l'investissement d'Ipres.

A peine Menin s'est-il rendu, que Noailles envoya des troupes investir Ipres. La Hollande avoit député le comte de Wassenaer pour faire des propositions. On connoissoit la mauvaise volonté de la république ; on répondit

avec fermeté, & l'on alla en avant.

Le comte de Saxe, devenu maréchal de France, commandoit une petite armée d'obſervation. Poſté à Courtrai, dont on s'étoit rendu maître, il écrit le 8 juin au maréchal de Noailles : *Je ne crois pas que les ennemis paſſent l'Eſcaut; mais ſuppoſé que j'euſſe des avis certains qu'ils entreprennent ce paſſage, voulez vous que je reſte ici ou que je paſſe la Lys?* Il écrit le 9, qu'ils ſont les plus forts en infanterie; qu'il ne pourroit ſe ſervir que d'une partie de ſa cavalerie à cauſe de la nature du pays; qu'ainſi, ſuppoſé le paſſage de l'Eſcaut & la certitude d'être attaqué, il croit que le parti le plus ſage eſt de mettre la Lys devant ſoi. " Vous me donnez ,, la main, dit-il; cette ſeule poſition ,, en impoſe, & les ennemis n'oſeront ,, jamais entreprendre de paſſer cette ,, riviere ,,.

1744. Le maréch. de Saxe propoſe de repaſſer la Lys

Noailles répond, après avoir demandé les ordres du roi, qu'on doit éviter par tous les moyens poſſibles de paroître ſe retirer aux approches de l'ennemi; qu'il va faire ſes arrangemens pour le ſiege d'Ipres, de maniere à pouvoir renforcer en cas de beſoin le comte de Saxe, de trente bataillons & d'autant

Noailles l'exhorte à ne point rétrograder.

Lettre du 10 juin.

d'eſcadrons. " De votre côté, mon
1744. „ cher maréchal, ajoute-t-il, vous de-
„ vez vous occuper à choiſir une poſi-
„ tion avantageuſe, fortifier votre
„ camp, & former tous les obſtacles
„ qui ſeront poſſibles pour arrêter les
„ ennemis & leur en impoſer. Je ne
„ vous en dirai pas davantage ce ſoir:
„ il eſt onze heures & je ſuis depuis
„ ce matin à cheval: j'ajouterai ſeule-
„ ment que la ſeule idée de vous voir
„ rétrograder inquiete le roi „.

Réponſe du Saxon.

C'eſt ce qu'avoit preſſenti le maréchal de Saxe. Il avoit déja commencé un eſcarpement pour mettre Tournai hors d'inſulte. Cet ouvrage fini, il pouvoit avec des renforts attaquer lui-même l'ennemi, & avoir toujours une retraite ſous le corps de la place. En le mandant à Noailles, il ajoute: *Cela fait une diſpoſition certaine; car de livrer un combat ſans avoir de retraite que la rivière, me paroît une choſe haſardée; & il faut autant que l'on peut, à la guerre, faire en ſorte d'en prendre ou d'en laiſſer autant que l'on veut.*

Le maréchal de Saxe au maréchal de Noailles. 11 juin.

Conſeils que lui donne le général.

Le même jour, Noailles lui répond:
„ J'approuve & j'applaudis aux diſpo-
„ ſitions que vous avez faites, & que
„ vous vous propoſez de faire. Vous

„ pouvez demander hardiment tout ce „ qui vous ſera néceſſaire, & vous ſe- „ rez ſervi comme vous méritez de „ l'être „. Il lui ſuggere de nouveaux expédiens ; il lui annonce un renfort ; il aſſure qu'il ſe mettra en état de le joindre, pendant le ſiege même d'Ipres, pour *faire repentir ces meſſieurs de paſſer des rivieres à côté de nous* ; il lui conſeille enfin de répandre ſourdement, *& en confiance le ſecret à quelque indiſcret, ce dont il ne manque pas dans nos armées*, que le roi a ordonné de fortifier Courtrai, afin d'y placer un dépôt, ſon intention étant de ſe porter le long de la Lys vers Gand. 1744.

Telles étoient l'union & la confiance mutuelle des deux maréchaux. Incapables de jalouſie, ils ne reſpiroient que la gloire de bien ſervir. Noailles regardoit le comte de Saxe comme ſupérieur à tous les généraux de ſon tems ; & celui-ci regardoit toujours Noailles comme ſon maître, demandoit ſes avis, s'empreſſoit à ſeconder ſes deſſeins. Tous deux pleins de zèle pour Louis XV, ils vantoient ſes premiers exploits avec une ſorte d'enthouſiaſme. Le François en écrivoit des merveilles au roi de Pruſſe. Le Saxon s'exprimoit ainſi dans

Union intime des deux maréchaux.

Ce qu'ils écrivent à la louange du roi.

1744. Lettre du maréch. de Saxe. 4 juin.

une lettre au miniſtre du roi de Pologne en Hollande : " Le roi prend un „ furieux goût à ce métier-ci, & il me „ ſemble qu'il n'a jamais ſi bien connu „ ſa puiſſance. Effectivement c'eſt un „ beau ſpectacle pour un jeune monarque, que la chaſſe a endurci à la „ fatigue, de ſe voir le maître d'ordonner à une nation vigoureuſe, ardente à lui plaire, & plus que cela, „ à laquelle il veut plaire. Le cardinal „ défunt a éloigné le plus qu'il a pu „ ces objets, propres à allumer l'ambition d'un monarque ; mais les ennemis de la France ont eu l'imprudence de la réveiller.. Il ſeroit heureux pour les peuples, qu'une prompte paix vînt éteindre ce feu, qui „ ne peut que croître en l'irritant „.

Sentiment pacifique d'un héros.

Cette lettre dont le maréchal de Saxe envoya copie à ſon collégue, mérite d'être citée ; car l'amour de la paix eſt un prodige dans les héros.

Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres.

Cependant Noailles mettoit tous ſes ſoins à faciliter au roi la priſe d'Ipres. En examinant la place, il reconnut un endroit à ſoixante toiſes du glacis, où l'on pourroit s'avancer ſans être aperçu. On avoit projeté de faire la principale attaque d'un autre côté. Mais le

Le maréchal

célèbre Vallière, qui commandoit l'artillerie, & qu'il mena visiter cet endroit à la demi-portée du fusil, convint avec tous les ingénieurs que c'étoit par-là qu'on devoit la faire. On eut l'obligation de la découverte au marquis de Beauvau, homme distingué par plusieurs genres de mérite. Le maréchal ne manque pas de lui en faire honneur auprès du roi. Son amitié pour Beauvau le rendit plus sensible que tout autre à la perte d'un si bon officier, qui blessé à mort dans le chemin couvert, dit à ses soldats : *Mes amis, laissez-moi mourir & allez combattre.*

1744. de Noailles au roi. 9 & 11 juin.

Justice qu'il rend au marquis de Beauvau.

Siècle de Louis XIV.

Le roi attendoit avec impatience le moment de paroitre au siege. " Je m'en „ rapporte bien à vous & à ceux que „ vous avez consultés, écrivit-il à Noailles, sur le choix du côté de l'attaque d'Ipres. Vous ferez très-bien de „ prendre vos arrangemens en conséquence, & au plus vîte, car le beau „ tems le demande à cor & à cri; & „ quoiqu'il fasse très-beau & bon ici, „ (à Lille) je suis prêt à partir aussitôt que ma présence pourra être de „ la plus petite utilité „. Il partit le 17 juin, & la place se rendit le 26.

Louis impatient d'être au siége.

Voici un trait qui peut servir d'ins-

Se faire

1744. truction. Le maréchal, attentif à tous les moyens d'exciter & de produire les talens, avoit assemblé le corps du génie au sujet du plan d'attaque; il avoit demandé les avis en commençant par les plus jeunes, & exigeant que chacun donnât les motifs de son sentiment. Il écrivit ensuite au roi : " Je n'y aurois „ desiré que la présence de votre majesté, dans la persuasion que rien n'est „ plus utile pour un roi, que de se „ faire rendre compte directement de „ ce qui concerne son service, & qu'en „ même tems rien n'est plus propre à „ exciter l'émulation. Ce sentiment, „ à la vérité, sire, ne s'accorde pas toujours avec la politique „. Il parle sans doute de la politique des ambitieux, dont le grand art est d'éloigner du trône les bons conseils, pour disposer de tout au gré de leurs intérêts & de leurs caprices.

rendre compte directement des opérations.

Lettre du 13 juin.

Le roi de Prusse retardé, mais sûr d'agir.

D'un autre côté, le roi de Prusse, quoique très-disposé à remplir ses engagemens, étoit retenu par des cabales de la cour de Russie, qui pouvoient rompre ses mesures. Il envoia au maréchal de Noailles un mémoire sur cet objet, en le priant de le donner à Louis XV, & de l'assurer qu'il pou-

voit avoir des alliés plus puissans, *mais qu'il n'en auroit jamais de plus fidèles, de moins envieux, ni de plus attachés à sa véritable gloire que lui.* " L'état d'incertitude, ajoutoit-il, où le doit " mettre ma conduite le surprendra " peut-être. Mais vous devez savoir " que les objets s'affoiblissent toujours " dans l'éloignement, & ma conduite " sera justifiée dans tous les cas.... Je " bénis mille fois le roi votre maître " de la résolution qu'il a prise de se " mettre à la tète de ses troupes. Il " n'en falloit pas moins pour rétablir " la discipline perdue dans vos trou- " pes, & pour rendre l'audace au sol- " dat. Ses ennemis, qui sont en grand " nombre, commencent à le craindre " & à le respecter; & je suis pleine- " ment persuadé que plus il mettra de " la vigueur & du nerf dans ses opé- " rations, plus tôt les alliés seront " obligés de chanter la palinodie. Les " Hollandois me reviennent comme " les grenouilles dans la fable : ils " avoient une bûche pour roi durant " le ministère du cardinal; ils ont assez " importuné les dieux pour qu'ils mé- " ritent une cigogne. Personne ne fait " plus de vœux pour la prospérité de

1744. Lettre du roi de Prusse. 28 juin.

Sa réflexion sur les troupes françoises.

Ses pronostics sur le succès de Louis XV.

1744. „ vos armes que j'en fais. S'il ne tenoit „ qu'à moi, vous auriez pris vingt vil- „ les cette campagne & gagné trois „ batailles. Je vous prie en mon par- „ ticulier, mon cher maréchal, de me „ croire avec la cordialité & l'estime la „ plus parfaite, &c. "

Avis de ce prince.

Dans une autre lettre : " Je vous „ félicite sur vos progrès en Flandre, „ dit le roi de Prusse. Si l'armée des „ alliés ne se fortifie par plus considéra- „ blement que l'envoi des troupes an- „ gloises qui passent, vous pouvez en- „ core faire de la bonne besogne ; car „ il faut pousser sa pointe tant que la „ fortune nous rit : je regrette beau- „ coup M. de Beauvau, qui étoit d'u- „ ne trempe à faire un excellent offi- „ cier. J'ai oublié de vous dire qu'a- „ verti, comme je le suis, de l'indis- „ crétion de la cour impériale, je ne „ trouve plus nulle sureté à communi- „ quer avec elle ; & que si le roi de „ France le trouve bon, nous ferons „ désormais nos affaires entre nous, „ & on n'en donnera part à l'empereur „ qu'au moment de l'exécution „.

Le roi de Prusse au maréch. de Noailles. 8 juillet.

Moyen qu'il propose de finir promptement la guerre.

Avec cette politique vaste, profonde, active, prévoyante, avec tant de forces & d'argent, Frédéric conduisant lui-

même ses affaires, comme ses armées, devoit jouer un des plus grands rôles de l'Europe. Il envoya un mémoire sur les opérations de la campagne, où il proposoit un moyen de finir promptement la guerre : c'étoit que la France attaquât l'électorat de Hanover, lorsqu'il obligeroit le prince Charles à venir défendre la Bohême & la Moravie. Le roi d'Angleterre, qui aimoit ses états d'Allemagne plus que tout le reste, ne manqueroit pas alors, selon lui, de parler de paix ou de neutralité ; & la reine de Hongrie perdroit tout-à coup ses principales ressources, qu'elle tiroit de la Bohême, de la Bavière, & des subsides d'Angleterre.

1744.

Mém. du roi de Prusse envoyé le 28 juin.

Noailles voyoit aussi les choses en grand, étoit fait pour les résolutions courageuses. La prise d'Ipres, en sept à huit jours de tranchée ouverte, annonçoit une campagne terrible pour les ennemis. Bientôt maître de la Knoque, il alla reconnoître Furnes ; le comte de Clermont, prince du sang, fut chargé du siége de cette place, & l'ajouta aux conquêtes de Louis XV. On triomphoit d'un côté, mais la France fut en péril de l'autre.

Suite de la campagne de Flandre.

Le prince Charles de Lorraine, avec

Le prince

1744. Charles passe le Rhin.

environ soixante mille hommes, se disposoit à passer le Rhin & à pénétrer dans le royaume. Le maréchal de Coigni le contenoit par sa position; depuis Lauterbourg jusqu'à Oppenheim. Les troupes impériales, sous les ordres du maréchal de Seckendorff, étoient retranchées sous Philipsbourg. Un mouvement du prince Charles engagea Coigni à se faire joindre par ces troupes. Mais le prince n'en réussit pas moins dans son projet: il surprit un passage entre les postes des impériaux, au commencement de juillet; il passa le fleuve sans résistance; & Coigni n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer sous Weissembourg, dans les lignes de la Loutre, afin de couvrir la frontiére.

Retraite de Coigni.

Causes de ce malheur.

Ce malheur vint sans doute en grande partie de l'extrême misère, & du mécontentement de l'armée bavaroise, où Seckendorff avoit contre lui une faction acharnée, de gens qui ne savoient rien, qui le décrioient sans ménagement. Le comte de Saint-Germain, alors officier général au service de l'empereur, & dont Chavigni vantoit les talens, soit pour les armes, soit pour les affaires, écrivant à ce ministre l'état des choses, assuroit que la faute tomboit unique-

Le comte de St-Germain disculpe les généraux.

ment ſur les ſubalternes, nullement ſur les chefs. “ Je ſuis perſuadé, dit-il, 1744.
„ que preſque tout le monde écrira & Lettre du 11 juillet.
„ contre M. de Coigni & contre M. de
„ Seckendorff. C'eſt la coutume de
„ toutes les armées qui n'ont pas des
„ ſuccès brillans; & il eſt ordinaire à
„ tous les officiers, qui ne ſont pas
„ du ſecret, d'être mécontens... Je ne
„ me ſuis mêlé dans rien, parce qu'à
„ mon ordinaire, je n'ai donné au-
„ cuns conſeils, & je me contente
„ d'exécuter, le mieux qu'il m'eſt poſ-
„ ſible, ce qui m'eſt confié „.

On venoit de réparer, ſinon le mal, du moins la honte, en chaſſant les ennemis des lignes de Weiſſembourg, le 5 du mois. Les Bavarois s'étoient ſignalés dans cette action, *une des plus fières*, ſelon le même officier-général, *& des plus vigoureuſes qui ſe fuſſent paſſées depuis long-tems.* Par là on ſe rouvrit la communication avec l'Alſace, on réprima l'audace des autrichiens; mais on ne pouvoit les empêcher de faire des courſes. Coigni fut même forcé de leur abandonner Hagueneau, & le roi Staniſlas ſe retira de Lunéville, où il n'étoit plus en ſureté. Courſes des autrichiens dans le royaume.

A la premiere nouvelle de l'irrup- Réſolution

1744. Généreuse du roi de Prusse. tion, le roi de Prusse prend un parti digne de son courage. Il écrit à Louis XV le 12 juillet:

Lettre du roi de Prusse à Louis XV.

Il annonce sa démarche à Louis. „ Monsieur mon frere: j'apprends „ que le prince Charles a pénétré en „ Alsace. Ceci me suffit pour déterminer mes opérations. Je serai en „ marche à la tête de mon armée le „ 13 d'août, & devant Prague à la fin „ du même mois. Je passe sur bien des „ considérations, & je m'engage peut-être dans un pas assez périlleux. „ Mais je veux donner des marques à „ votre majesté de l'attachement & de „ l'amitié que j'ai pour elle. Je regarde, dès ce moment, ses intérêts „ comme les miens, persuadé qu'elle „ en agira de même avec moi, & surtout qu'aucune considération particulière ne pourra l'obliger à m'abandonner, dans une guerre que j'entreprends en grande partie pour ses intérêts & pour sa gloire „.

Sur quoi il fonde ses espérances. „ Dans la situation où je me trouve, je dois plus que jamais parler „ franchement à votre majesté, nos „ intérêts étant plus liés & plus indis-

„ ſolubles que jamais. Elle ſent aſſu- 1744.
„ rément que tout notre ſyſtème eſt
„ fondé ſur trois grands coups qu'il
„ faut frapper, pour ainſi dire, en
„ même-tems, dont le premier eſt
„ l'invaſion de la Bohême & de la Mo-
„ ravie ; le ſecond, la marche des
„ troupes impériales & françoiſes, le
„ long du Danube en Bavière ; & le
„ troiſieme, que je regarde comme
„ l'article principal, eſt l'envoi d'un
„ corps de troupes dans le pays de
„ Hanover. Je compte ſurement ſur
„ ces deux derniers points, ſans quoi
„ je l'avertis d'avance que toute notre
„ beſogne eſt perdue „.

„ Je dois repréſenter encore à votre
„ majeſté qu'il dépendra en grande par-
„ tie du choix qu'elle fera de ſes gé-
„ néraux, du ſuccès qu'auront ſes en-
„ trepriſes. Tous nos alliés ſont pré-
„ venus en faveur du maréchal de Bel-
„ leiſle, & c'eſt un grand point pour
„ concilier les eſprits : s'il recevoit le
„ commandement de l'armée, & qu'on
„ lui fournit à tems ce dont il peut
„ avoir beſoin, je ſuis perſuadé que le
„ ſervice de votre majeſté en iroit
„ mieux. Et ſi le maréchal de Saxe, ou
„ quelqu'un de bien déterminé, étoit

Il demande Belle-iſle pour l'armée de Bavière.

1744. „ chargé de l'expédition de Westpha- „ lie, cela n'en iroit que plus ronde- „ ment. Je demande pardon à votre „ majesté de la liberté avec laquelle je „ lui parle; mais je l'assure que, si j'é- „ tois payé pour être assis dans son „ conseil, je ne parlerois pas autre- „ ment: car pour dire vrai, il vous „ faut à la tête de vos armées des gé- „ néraux capables de soutenir la dis- „ cipline à la rigueur, & votre majes- „ té ne trouvera pas, hors le maréchal „ de Noailles, des sujets plus propres „ pour remplir cet objet, que ceux „ que je viens de lui proposer „.

Il insiste sur les avantages de la guerre offensive.

„ Je dois ajouter encore que la plus „ grande partie des mauvais succès, „ que ses troupes ont eus en Baviere, „ sont venus de ce que l'on vouloit „ agir défensivement sur les frontieres „ d'un pays ennemi: cela engag „ toujours celui qui se réduit à la dé- „ fensive d'être attentif à trop d'objets, „ & laisse le champ libre à son enne- „ mi de former les projets les plus au- „ dacieux & de les exécuter. Il vaut „ toujours mieux agir offensivement, „ quand même l'on est inférieur en „ nombre: souvent la témérité étonne „ l'ennemi, & donne lieu à remporter

„ des avantages ſur lui. C'eſt ainſi que „ le grand Condé, M. de Turenne, „ M. de Luxembourg & M. de Catinat ont agi; & c'eſt en agiſſant pour „ la plupart du tems offenſivement, „ qu'ils ont acquis cette gloire immortelle aux troupes françoiſes, & pour „ eux une réputation au-deſſus du „ tems & de l'envie. Il ne dépendra „ que de votre majeſté de remettre les „ choſes ſur le même pied. Elle nous „ a donné des échantillons de ce que „ peut un prince éclairé & ſage à la „ tête de ſes troupes. Qu'elle ordonne „ à ſes généraux de battre partout ſes „ ennemis, & ils ſeront battus. Mais „ il me ſemble que je m'émancipe trop, „ & que j'entre dans un détail duquel „ votre majeſté me donne des leçons. „ J'eſpère qu'elle excuſera mes libertés en faveur de la pureté de mes „ intentions, & qu'elle ne doutera „ point, après les preuves que je vais „ lui donner, de l'attachement avec „ lequel je ſuis, 1744.

Monſieur mon frere,
de votre majeſté,
le bon frere & allié.

Le roi de Pruſſe écrivit de ſa main Il blâme

1744. au maréchal de Noailles une lettre encore plus longue, où il insistoit sur les mêmes choses. Il y ajoutoit cette réflexion judicieuse : " La meilleure économie d'un grand prince est de dépenser l'argent à propos, & de ne le point ménager dans les grandes occasions. Si le cardinal de Fleuri en avoit usé ainsi, & qu'il n'eut pas voulu, par un esprit d'économie déplacé, ménager les revenus du roi de France, l'année 41 & 42, je ne veux point être honnête homme, ou la reine de Hongrie étoit perdue ; & la durée de la guerre fait qu'il en a coûté à présent le triple & le quadruple au roi votre maître ". Noailles avoit toujours pensé de même, quoique fort éloigné des dépenses inutiles à l'état.

L'économie déplacée.

Lettre du roi de Prusse 12 juillet.

Louis XV va au secours de ses provinces.

Lettres du roi & du maréch. de Noailles au roi de Prusse 22 juil.

A la nouvelle de l'invasion du prince Charles, Louis ne balança point à voler au secours de ses provinces. Il laissa en Flandre environ soixante mille hommes au maréchal de Saxe, & quarante mille dans les places, depuis la mer jusqu'à la Meuse : il se mit en marche avec le reste de ses troupes. Sa réponse au roi de Prusse, qu'il écrivit en chemin, annonce une résolution inviolable d'a-

gir pour ses alliés plus que pour lui-même. Noailles étoit chargé d'expliquer les projets, les arrangemens, & s'en acquitta de la maniere la plus satisfaisante. 1744.

Noailles annonce au roi de Prusse des opérations vigoureuses.

Il marque à Frédéric que la discipline est parfaitement rétablie dans les troupes françoises; que si le prince Charles attend l'armée, on tâchera de ne pas lui laisser passer le Rhin sans perte; qu'on passera le fleuve à sa suite, & qu'on mettra l'empereur en état de rentrer bientôt en Baviere; que tous les ordres sont donnés & toutes les mesures prises; que le maréchal de Belle-isle, conformément aux desirs du roi de Prusse, commandera le corps qui doit joindre l'armée impériale; que tandis qu'elle s'avancera, on fera le siege de Fribourg; qu'aussitôt après la fin de ce siege, une partie des troupes ira prendre des quartiers dans l'électorat de Mayence, & même dans celui de Cologne; & qu'on ne perdra point de vue le projet sur celui de Hanover. Toutes ses lettres confirmoient l'idée que ce grand prince avoit de lui.

Il dispose tout à Metz.

Il devance Louis, arrive à Metz le 28 juillet; confère avec le maréchal de Belle-isle, qui en étoit gouverneur;

1744. Le maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

rend témoignage des bonnes dispositions qu'il a faites pour la subsistance des troupes; prie le roi d'abandonner à Belle-isle & à Coigni le soin des détails, afin d'entretenir la paix & l'union, que la jalousie d'autorité trouble si souvent. Il le prévient en même-tems sur la nécessité de se débarrasser des gros équipages, également dangereux par la consommation, & nuisibles au mouvement des armées. Le roi répondit sur cet article. *Je sais me passer d'équipages; & s'il le faut, l'épaule de mouton des lieutenans d'infanterie me nourrira parfaitement.*

Inconvénient des gros équipages.

Lettre du roi. 31 juillet.

Coigni veut se retirer sous Strasbourg.

Un autre article, sur lequel Noailles eut moins de satisfaction, l'intéressoit vivement pour la gloire des armes françoises. Coigni, désespérant de pouvoir se soutenir sur la Loutre, vouloit se retirer sous Strasbourg. Ce parti étoit humiliant, & pouvoit entraîner des suites funestes. Noailles n'en voyoit point la nécessité, il en craignoit les conséquences. La communication avec la Lorraine & les Evêchés, par conséquent avec les renforts qui arrivoient, alloit être perdue: en abandonnant le passage de Saverne, on devoit s'attendre que l'ennemi s'empareroit de cette ville; que

Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader.

Instruction pour M. de Crémille, du 29 juil.

que le prince Charles, s'avançant entre Strasbourg & le détachement des troupes de Flandre, seroit par-tout supérieur, & pourroit former des entreprises à son gré. C'est ce qu'il représenta fortement au maréchal de Coigni: il lui envoya même M. de Crémille pour appuyer ses raisons; il l'exhortoit, en cas qu'il ne pût absolument rester dans son poste, & se retirer du côté des montagnes, & non sous Strasbourg, parce qu'alors la communication ne seroit point rompue. Coigni, tout brave qu'il étoit, persista dans son sentiment, après avoir tenu un conseil de guerre, & alla camper à Bischen. 1744.

Mais il éprouva ce qu'on lui avoit prédit. Saverne fut occupé sur le champ par les Autrichiens. Alors il quitta son camp de Bischen pour défendre, comme on le lui avoit conseillé, la gorge des montagnes. Saverne est occupé par les ennemis.

Le maréchal de Noailles n'avoit pu s'empêcher d'écrire au roi, combien il lui paroissoit étrange qu'un général, qui devoit recevoir dans dix ou douze jours un renfort si considérable, se mît par sa position hors d'état de le recevoir: il souhaitoit qu'on lui envoyât des ordres pour l'en empêcher. Le ca- Le roi excuse Coigni, & se fait une peine de lui donner un ordre mortifiant.

ractère indulgent & facile de Louis XV

1744. se découvre bien dans sa réponse :

Lettre du roi. 31 juillet. „ Vous deviez être sûr que M. de Coi-
„ gni se retireroit sous Strasbourg,
„ l'ayant toujours mandé, ayant assem-
„ blé un conseil pour cela, & ne pou-
„ vant subsister ailleurs à ce qu'il dit.
„ Et il faut que ce soit cette derniere
„ raison qui l'ait déterminé à ce parti-
„ là; car tout y étoit contraire, & je
„ ne présume pas assez mal de mon
„ prochain, pour croire qu'en ce mo-
„ ment-ci, où j'arrive en personne
„ avec un gros détachement pour me
„ joindre à lui, d'autres raisons puis-
„ sent y avoir eu part. Pour ce qui est
„ de l'ordre, s'il s'est retiré sous Stras-
„ bourg, & que le prince Charles soit
„ en forces entre nous deux, de remar-
„ cher en avant, il me fait un peu de
„ peine : car c'est précisément le con-
„ traire de ce que vous lui avez fait
„ mander, de ne point hasarder d'ac-
„ tion jusqu'à notre jonction. Je vous
„ l'envoie pourtant; car vous & M. de
„ Belle-isle devez en savoir plus que
„ moi sur pareilles choses „.

Interprétation de cet ordre. Noailles eut soin d'avertir Coigni que l'ordre du roi, de se rapprocher de Phalzbourg, ne devoit pas se pren-

dre littéralement : que c'étoit une de ces occasions où il falloit se décider pour le bien du service, en écartant tous les motifs personnels ; que s'il avoit quelque scrupule à cet égard, il le prenoit sur lui. Il craignoit une marche téméraire, il recommandoit de ne rien entreprendre de trop hasardeux ; il annonçoit qu'on chercheroit, en cas de besoin, d'autres moyens de se joindre. Ces inquietudes cesserent quand on sut la nouvelle position de Coigni, & on ne pensa plus qu'à chasser les Autrichiens.

1744. Lettre du maréchal de Coigni. 12 août.

Le roi arrive à Metz le 4 août. Peu de jours après, il y eut les premieres atteintes d'une maladie, qui fut pour lui l'époque la plus glorieuse, puisqu'elle remplit de consternation toute la France, & fit éclater l'amour d'un peuple innombrable pour sa personne. Noailles étoit déja en marche. Tandis que les troupes s'assemblent à Schelestatt, il va le 9 conferer avec Coigni. Ces deux maréchaux agirent de concert, comme si le monarque eût été présent.

Maladie du roi à Metz.

Noailles marche aux ennemis.

Il étoit impossible que sa maladie n'apporta quelque retardement aux opérations. Cependant on s'apperçoit bientôt de l'ardeur qui anime les Fran-

Action particuliere du duc d'Harcourt.

1743. Journal envoyé par le maréchal de Noailles au roi de Prusse le 1 sept.

çois. Le duc d'Harcourt commandoit à Phalzbourg un corps séparé. Il attaque le 13 le général Nadasti à Saverne; & il met en fuite les ennemis. Le prince Charles ayant fait marcher une partie de son armée, Harcourt se retire en bon ordre, après avoir rasé les retranchemens des Autrichiens. Le prince repasse la Sorn. On se dispose à le resserrer vers le Rhin.

Camp de Bischen.

Toutes les troupes venues de Flandre avoient marché en deux jours de Schelestatt, pour se mettre à portée de Strasbourg. Elles occupent le camp de Bischen le 17: Coigni vient se camper à leur gauche, & l'armée impériale arrive au même endroit.

On cherche à combattre.

Les ennemis étoient à trois lieues de-là sur les hauteurs de Brumpt. On ne pouvoit aller directement à eux: on fait des dispositions pour les tourner, & pour se ménager l'occasion de les combattre. Le 20, on passe la Sorn vis-à-vis de Hochfeldt: on s'attendoit à une action; on se met en bataille; on s'avance sur le corps de Nadasti, composé de cinq à six mille hommes de troupes légeres; mais on ne peut le joindre. Enfin on gagne les hauteurs de Brumpt. Les Autrichiens les abandon-

nent ſans combat, & ſe retirent au-delà de la Moutre. On fait partir le 22 trois détachemens, pour attaquer s'il eſt poſſible leur arriere-garde, & couvrir la marche de l'armée. 1744.

Marche rapide.

Le lendemain on force les retranchemens de Suffelsheim; on ſe prépare à l'attaque d'Augueheim : mais les ennemis abandonnent ce village, après y avoir mis le feu. On marche en avant juſqu'à un ruiſſeau, qui coule dans un ravin à travers des prairies marécageuſes. On ſe propoſe d'y atteindre la pointe du jour; car la nuit commençoit. Tout-à-coup l'ennemi fait une décharge générale; nos troupes y répondent. Le grand feu dans l'obſcurité effraye les chevaux, qui étoient en aſſez grand nombre ſur la chauſſée, à la ſuite des maréchaux de Noailles & de Coigni : ils ſe culbutent avec les cavaliers; ils ſe précipitent, & mettent le déſordre dans quelques rangs. Tout fut bientôt réparé. Les grenadiers avoient été inébranlables. On les voit franchir le ruiſſeau, enſuite un ſecond foſſé défendu par un retranchement; paſſer ſur les poutrelles d'un pont, dont l'ennemi avoit ôté les madriers, emporter deux eſpèces de redoutes qui défendoient le

Combat de nuit.

Intrépidité de nos grenadiers.

1744. pont ; mettre leurs fusils en bandouliere, parce qu'ils étoient trop serrés pour se servir de la bayonette ; fondre le sabre à la main sur les grenadiers ennemis, les dissiper, les poursuivre. Ce combat ne finit qu'à dix heures du soir. Trois heures de plus auroient assuré une victoire complette.

Le prince Charles repasse le Rhin

On se rangea sur le champ de bataille, dans l'espérance de remporter un plus grand avantage le lendemain. Mais les Autrichiens se retirerent toute la nuit, à travers des bois & des marais : ils repasserent le Rhin, & mirent le feu à deux ponts qu'ils y avoient. Une partie de leurs grenadiers n'ayant pas eu le tems de passer le fleuve, se répandirent dans les bois. De peur qu'ils ne fussent massacrés, on promit des récompenses aux paysans qui les arrèteroient prisonniers. Le prince Charles se préparoit depuis long-tems à la retraite : il avoit eu le tems de mettre les bagages en sûreté.

On ne pouvoit que louer les troupes françoises.

Noailles, dans la relation qu'il envoya au roi de Prusse, fait l'éloge des troupes françoises par le simple exposé des faits. Elles marcherent en un jour de Brumpt à Haguenau & Bischwiller, de-là à Drusenheim, à Augueheim &

encore plus loin ; elles n'eurent pas même le tems de manger : les détachemens furent plus de trente heures dans cette situation ; & loin que les soldats murmurassent, ils soutinrent la fatigue avec joie dans l'idée qu'ils alloient combattre. Toute l'armée passa bientôt le Rhin sans obstacle. 1744.

Schmettau envoyé par le roi de Prusse.

Le roi de Prusse, craignant toujours qu'on n'agît trop mollement, avoit envoyé depuis peu le maréchal de Schmettau auprès de Louis XV, pour lui expliquer son plan d'opération, & surtout pour lui faire sentir la nécessité d'opérer avec vigueur. Il l'annonça au maréchal de Noailles, & lui recommanda (tant il étoit impénétrable dans ses desseins politiques) de ne point parler à ce Prussien de l'alliance entre les deux couronnes : *Il n'est instruit que des opérations*, dit-il, *& je ne veux point qu'il soit informé du reste ;* sans doute parce qu'il se défioit de l'indiscrétion de sa langue.

Le roi de Prusse au maréch. de Noailles. 29 juillet.

Il refuse de suivre l'armée.

Si Schmettau avoit voulu se rendre à l'armée, comme Noailles l'y invita instamment, il auroit vu qu'on ne pouvoit avoir dans les conjonctures plus de vigueur ni de célérité. Il voulu rester à Metz : & là, se livrant à son imagina-

1744. Ses imprudences & ses intrigues à Metz.

tion bouillante, il ſuppoſa qu'on devoit détruire l'armée du prince Charles, il enfanta des projets chimériques, il cria qu'on avoit perdu dix jours dans l'inaction; il écrivit à Seckendorff une lettre extrêmement vive, où Noailles n'étoit point épargné, & dont il ſe répandit des copies; il compromit témérairement le comte d'Argenſon & le maréchal de Belle-iſle, comme ayant approuvé ſes idées : enfin ſes diſcours & ſes écrits ne pouvoient produire que du mal.

Noailles s'en plaint au roi de Pruſſe.

Lettre du 1 ſeptemb.

C'eſt ſur quoi Noailles ouvrit ſon cœur au roi de Pruſſe. " Tandis que „ j'avois la douleur, ſire, de ſavoir „ mon maître dangereuſement malade; „ que j'en étois éloigné; que dans une „ circonſtance auſſi critique, on m'a- „ voit confié le commandement de ſon „ armée principale; que je ne négli- „ geois rien pour remplir toutes les „ vues que le roi s'étoit propoſées, „ tant par rapport à la ſureté de ſon „ royaume que par rapport au ſervice „ de ſes alliés; il m'eſt revenu que le „ maréchal de Schmettau m'accuſoit „ de lenteur, & en quelque maniere „ de manquer à ce que je devois aux „ intérêts de mon maître & à ceux de

„ ses alliés..... Je ne cherche point, „ sire, à rendre les avantages remportés sur le prince Charles plus considérables qu'ils ne le sont. Il a repassé „ le Rhin avec honte & avec perte : „ chaque jour le confirme par beaucoup de circonstances, qu'il seroit „ trop long de rapporter à V. M. Trois „ heures de jour de plus, son armée „ auroit été perdue. L'armée du roi a „ fait pour la combattre une marche „ dont il y a peu d'exemples ; & le moment où l'on a attaqué les ennemis „ pour le second combat du jour, (à „ neuf heures du soir) suffit pour faire connoître avec quelle intention „ & quelle volonté on marchoit à eux. „ Le journal que j'envoie à V. M. lui „ démontrera qu'il n'y a pas eu un „ jour de perdu „.

1744. Il lui prouve la fausseté de ses imputations.

„ Il n'est pas de la prudence, sire, „ de censurer les manœuvres de guerre, lorsqu'on est éloigné des lieux „ où elles se passent ; & il seroit injuste de révoquer en doute la droiture „ de mes intentions „.

Se tenir en garde contre les projets trop vastes.

“ Qu'il soit permis à un homme qui „ sert depuis 52 ans, qui doit avoir „ quelque expérience, & qui s'intéresse „ véritablement à la grandeur & à la

…oit plus mau-
…
…les, les déborde-
…que tout le pays
…lace. Les ſoldats
…entiéres dans les
…Le feu des enne-
…& ſoutenu, tuoit
…up de monde, tan-
…cauſoient d'ailleurs
…On ne montoit pas
…perdre au moins qua-
…cent hommes; & il
…lle pour s'emparer du
…& s'y loger. C'eſt ce
…oit le 2 novembre au
…ibourg fut pris quel-
…La préſence du roi
…us les courages.
…le maréchal de Saxe
…r aux ennemis, les fit
…us leurs deſſeins par ſa
…es déſola par les partis
…la guerre, rendit ſon
…; & cette campagne,
…lle de Turenne, ſervit
…ccès brillans des autres
…illes triomphoit de la
…ral, dont il eût été ja-
…l'être du mérite. En

1744. Siége … rilleux … Fribourg…

Belle cam… pagne … maréchal … Saxe.

Noailles fidèle à l'a- mitié.

1744. „ gloire de votre majesté, de la mettre „ en garde contre des imaginations de „ guerre, dans lesquelles on ne pèse ni „ les avantages ni les inconvéniens „ d'un projet; où l'on se laisse séduire „ par les apparences du grand & du „ vaste, où l'on ne combine ni les me„ sures ni les moyens, & d'où il re„ sulte que l'on se précipite dans les „ plus grandes difficultés & les plus „ grands dangers, en croyant n'entre„ prendre rien que de possible & de „ facile. Ces imaginations sont bien „ différentes du vrai genie de guerre, „ qui est réfléchi, qui connoît des prin„ cipes & des règles, & qui fait que ce „ n'est qu'avec une extrême circons„ pection, qu'on se garantit des écarts „ d'un zèle & d'une ardeur inconsi„ dérés „.

Le vrai génie de la guerre est circonspect.

Expédition de Prague.

Schmettau avoit écrit une lettre d'excuses à Noailles; & le roi de Prusse ne tarda point à reconnoitre ni à déclarer qu'on ne pouvoit rien faire de plus en Alsace, que ce qui avoit été fait. Ce prince exécutoit ponctuellement sa promesse. Il se mit en marche au tems marqué; il ouvrit la tranchée devant Prague la nuit du 9 au 10 septembre.

Lettre du 10 septembre.

“ Prague ne tiendra que peu de jours,

„ écrivit-il au maréchal ; il ſeroit à „ ſouhaiter que vous autres François „ rempliſſiez auſſi religieuſement ce „ dont nous ſommes convenus enſem- „ ble, que cela ſe fera du côté des „ Pruſſiens„. Ses inquiétudes étoient ſans doute entretenues par les lettres de Schmettau. 1744.

Noailles envoie du-Meſnil au roi de Pruſſe.

Après la retraite de l'armée autrichienne, Noailles lui envoya M. du-Meſnil, brigadier, homme délié & actif, qu'il avoit déja employé dans quelques affaires. Il le chargea de rendre compte au roi de Pruſſe des opérations qu'on venoit d'exécuter, & d'apprendre d'une maniere préciſe quelles étoient ſes intentions ſur celles de l'armée impériale. Les inſtructions qu'il lui donna, datées du 1 ſeptembre, contenoient tous les éclairciſſemens qu'on pouvoit ſouhaiter, avec toutes les preuves d'un vrai zèle pour la cauſe commune.

Leur première entrevue.

Du-Meſnil arriva le 13 ſeptembre au camp de Prague, trois jours avant que le roi de Pruſſe entrât dans cette ville, dont la garniſon fut priſonniere de guerre. Quoique prévenu ſur la difficulté de lui répondre, il ſe trouva embarraſſé par ſes queſtions & ſes diſ-

1744. Mém. de M. du-Meſnil.

cours. Ses plaiſanteries ſur quelques-uns de nos généraux, en préſence de tout le monde, auroient interdit un homme moins accoutumé aux ſituations épineuſes. Du-Meſnil ſe contint. Le roi de Pruſſe inſiſtant & lui diſant : " Voilà vos généraux, répondez, parlez ", *Sire*, répondit-il, *nous ſommes dans l'uſage en France de reſpecter le choix du roi notre maître, lorſqu'il a honoré quelqu'un de ſa confiance & du commandement de ſes armées.* Quand au maréchal de Noailles, Féderic n'en parla qu'avec conſidération en public, qu'avec eſtime & confiance en particulier. Il voulut néanmoins ſonder l'envoyé ſur ſon caractère, & il en reçut cette réponſe : " Tout François bon „ citoyen doit le reſpecter ; celui qui „ le connoit, & qui a le bonheur de „ vivre ſouvent avec lui, doit l'aimer ; „ celui qui, comme moi, lui a beaucoup „ d'obligations, doit lui être attaché ; „ & je m'en fais honneur & gloire „. Je rapporte ces diſcours d'après le mémoire de du-Meſnil : on le ſoupçonnera peut-être de l'avoir écrit en courtiſan.

Audience particulière

Ce ne fut que le lendemain de la reddition de Prague, qu'il eut une au-

dience particuliere. Elle dura trois heures. Tous les objets de sa mission y furent discutés. Il présenta deux mémoires qu'il étoit chargé de remettre. *Voilà du Noailles*, dit plusieurs fois le roi de Prusse en les lisant; & il approuva ce qu'ils contenoient, en particulier le projet de faire marcher l'armée impériale par la rive droite du Danube. Les discours de Schmettau ne furent pas oubliés. Le roi les blâma sans détour, assura que le maréchal de Noailles auroit lieu d'être content, qu'il comptoit entierement sur sa probité, qu'il espéroit de ses talens & de son zèle qu'on pousseroit l'affaire avec vigueur, & qu'on s'en tireroit glorieusement. Il ajouta: *Je le plains de ce qu'il a fréquemment à souffrir des friponneries de votre cour, mais il ne faut pas que cela le dégoûte.* De-là il s'étendit sur les cabales, sur les inconvéniens qui en résultent: intrigues, tracasseries d'hommes & de femmes, galanteries qui occasionnent de grandes & de petites choses. Il savoit des détails sur tout le monde, sur du-Mesnil lui-même, qui en fut singulierement étonné.

1744.

Ibid.

Frédéric rend justice au maréchal.

Frédéric témoigna pour Louis XV beaucoup de confiance, d'estime, d'at-

Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV.

1744. tachement & de respect. Il s'applaudissoit de faire avec lui, avec l'empereur & le roi d'Espagne, une alliance capable d'imposer à toute l'Europe. *Je suis bien aise*, dit-il, *de remplacer les Suédois qui étoient autrefois les alliés favoris de la France : à présent c'est un corps sans ame : pour moi, j'en ai une & l'on en sera content.* Il ne parloit que de détruire bientôt *le fantôme de la maison d'Autriche* ; il vouloit qu'on se hâtât de finir, sur-tout qu'on eût grand soin de réparer & de fortifier les troupes de l'empereur ; il conservoit toujours quelque méfiance, & ne dissimula point que, si l'on manquoit à ce qui lui étoit promis, si l'on ne se mettoit pas en état de pousser vigoureusement la guerre, il ne seroit point embarrassé, & qu'il sauroit bien prendre son parti.

Ibid.

Il fait entendre qu'il prendra son parti, si on n'agit pas avec vigueur.

Il rectifie ses idées sur Hanover.

Aux longs mémoires du maréchal de Noailles, le roi de Prusse fit seulement deux apostilles, ne trouvant rien à y relever. Par l'une, il rectifioit sa propre idée, d'envoyer un corps de troupes françoises contre l'électorat de Hanover. " Je crois, dit-il, que la destination du corps du bas-Rhin doit „ être de causer beaucoup d'appréhen„ sion au roi d'Angleterre, sans frap-

„ per le coup effectivement : car si l'on „ commettoit quelques hostilités dans „ le pays de Hanover, on donneroit „ à la Russie & au Danemarck beau „ jeu de se mêler de cette guerre ; & „ mon avis est qu'il faut plutôt dimi- „ nuer le nombre de nos ennemis que „ l'augmenter ". Par l'autre apostille, il représentoit la nécessité de rétablir incessamment l'armée impériale, & de former des magasins, de maniere que tout fut prêt au mois de mai. " Car le „ grand avantage, dit-il encore, à l'es- „ pèce de guerre que nous faisons, est „ pour celui qui remue le premier. Il „ oblige l'ennemi à se règler sur lui ; „ & qui peut à la guerre réduire son „ ennemi à cette nécessité, a gagné „ toute la campagne „. 1744.

Il recommande de prévenir l'ennemi.

Ce héros, d'un gènie extraordinaire, d'une imagination ardente, d'une prodigieuse activité, capable des plus profondes réflexions comme des coups les plus hardis, plein de confiance en lui-même, fier de ses armées que rien n'égaloit pour la discipline, ambitieux de puissance autant que de gloire, déclara enfin qu'il alloit se porter à Budweis & Tabor, qu'il se dirigeroit ensuite sur les mouvemens des Autri-

Sa confiance en ses forces.

Ibid.

1744. chiens, qu'il désiroit que le prince Charles vint à lui, qu'il marcheroit au-devant, qu'il vouloit lui livrer bataille & lui tuer vingt-mille hommes. L'événement ne répondit pas à ces magnifiques espérances.

Lettre de Louis après sa maladie.

D'un autre côté, Louis XV guérissoit, & devoit bientôt se préparer à de nouvelles expéditions. Il écrivit le 30 août au maréchal de Noailles, qui lui avoit demandé la permission d'aller à Metz conférer avec les ministres : *Je serai ravi de vous revoir, M. le maréchal. Vous me trouverez avec bien de la peine à revenir ; il est bien vrai que c'est des portes de la mort. Ce n'a pas été sans regret que j'ai appris l'affaire du Rhin ; mais la volonté de dieu n'étoit pas que j'y fusse, & je m'y suis soumis de bon cœur : car il est bien vrai qu'il est le maître de toutes choses, mais un bon maître. En voilà assez je crois, pour une premiere fois.*

Il rejoint l'armée.

Ces sentimens de religion, réveillés par la présence de la mort, n'affoiblirent point dans Louis l'ardeur martiale. Il arriva le 5 octobre à Strasbourg ; delà il se rendit en personne au siege de Fribourg, commencé par le maréchal de Coigni, & d'autant plus difficile

alors que la ſaiſon étoit plus mauvaiſe.

1744.

Siége périlleux de Fribourg.

Les pluies continuelles, les débordemens inondérent preſque tout le pays aux environs de la place. Les ſoldats paſſérent des nuits entiéres dans les boués & à la pluie. Le feu des ennemis, également vif & ſoutenu, tuoit chaque jour beaucoup de monde, tandis que les maladies cauſoient d'ailleurs de grandes pertes. On ne montoit pas une tranchée ſans perdre au moins quarante, quelquefois cent hommes; & il en coûta deux mille pour s'emparer du chemin couvert & s'y loger. C'eſt ce que Noailles écrivoit le 2 novembre au roi de Pruſſe. Fribourg fut pris quelques jours après. La préſence du roi avoit ſoutenu tous les courages.

Belle campagne du maréchal de Saxe.

En Flandre, le maréchal de Saxe quoique inférieur aux ennemis, les fit échouer dans tous leurs deſſeins par ſa ſeule poſition, les déſola par les partis qu'il envoyoit à la guerre, rendit ſon armée excellente; & cette campagne, comparable à celle de Turenne, ſervit de prélude aux ſuccès brillans des autres campagnes. Noailles triomphoit de la gloire d'un général, dont il eût été jaloux s'il avoit pu l'être du mérite. En

Noailles fidèle à l'amitié.

1744. Lettre du 2 novembre.

répondant à une de ses lettres : " Je suis
„ un peu choqué, dit-il, des termes de
„ reconnoissance & de bonté que vous
„ y employez. Vous me devez de l'a-
„ mitié, & vous seriez injuste si vous
„ me la refusiez, puisque personne ne
„ vous est plus sincérement attaché
„ que moi ; mais je vous prie qu'il ne
„ soit plus question de complimens
„ entre nous „. Leur amitié dévint de jour en jour plus étroite, & contribua beaucoup au succès des opérations.

Eclat produit par les imprudences de Schmettau.

Cependant les imprudences de Schmettau occasionnoient un éclat fâcheux: elles dévoilérent des intrigues de cour formées pendant la maladie du roi contre Noailles. Les lettres, les mémoires de ce général prussien ayant été interceptés, la reine de Hongrie les envoya au cercle de Souabe, avec un rescrit où elle tâchoit de prouver par ces lettres mêmes, que ses ennemis attaquoient la liberté germanique. Le rescrit & les autres piéces furent imprimés, & se vendirent secrettement à Francfort. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit une lettre de Schmettau écrite le 16 septembre au roi de Prusse, injurieuse pour le gouvernement de France, mais

en particulier pour le maréchal de Noailles. Le maréchal de Belle-isle y étoit représenté comme blamant sa conduite, la lenteur de ses opérations, ses foibles efforts contre le prince Charles, dont il auroit dû détruire l'armée. On supposoit que Louis XV avoit senti vivement cette vérité. On appelloit Belle-isle & un autre, dont le nom étoit en chiffre, de *véritables amis*, en qui seuls on pouvoit avoir toute confiance. On parloit d'une audience particulière du roi, dont les détails tendoient à décréditer les généraux. Ce recueil contenoit aussi une lettre du Prussien à l'empereur, à qui il disoit que le tems étoit venu de brusquer les choses, & qu'aucune neutralité ne pouvoit plus avoir lieu dans l'empire.

1744. Ses lettres injurieuses pour Noailles.

Un anonyme envoya tous ces écrits à Noailles, en lui témoignant son indignation de la licence de Schmettau à flétrir les généraux & les ministres, pour élever Belle-isle sur leurs ruines, *selon les vues de sa cour; comme s'il étoit le seul homme de France doué de lumieres & de capacité.* Il observoit que la cour de Berlin ne remuoit probablement, en sa faveur, tant de ressorts & de cabales, qu'afin que redevable à elle

Vues ambitieuses attribuées au maréchal de Belle-isle.

Ibid.

1744. seule de l'accomplissement de ses desseins, & parvenu au rang de premier ministre, il dépendit absolument de ses volontés; & qu'elle pût à son gré se servir de lui, pour engager peut-être la France dans de nouveaux périls, tels que ceux où elle s'étoit vue exposée en 1742.

S'il avoit donné lieu à des soupçons.

Il seroit téméraire de prononcer sur les vues & les intention secrettes de Belle-isle. Ses liaisons intimes avec Schmettau, la communication que celui-ci assuroit lui avoit donnée de sa lettre à Seckendorff, la demande que le roi de Prusse avoit faite de lui confier l'armée de Baviere, pouvoient s'interpréter d'une maniére beaucoup moins défavorable; & il se fondoit sans doute sur le besoin que l'on avoit de la cour de Berlin.

Noailles écrit fortement au roi.

Mémoire du mois de novembre.

Le maréchal de Noailles crut devoir mettre sous les yeux du roi ces différentes pièces. Il y joignit un mémoire, où il dit: " V. M. aime la vérité, elle
" est jalouse de l'honneur & de la di-
" gnité de son gouvernement: elle est
" ennemie des cabales; j'ai plus lieu
" que qui que ce soit de penser qu'elle
" est sensible à l'attachement, au zè-
" le, au respect, & si j'ose le dire, à

„ l'amour & à l'affection que l'on a „ pour sa personne. C'est le seul mé- „ rite que je réclame, & je m'estime- „ rai suffisamment récompensé, si V. „ M. en est aussi persuadée que les sen- „ timens de mon cœur me le font desi- „ rer, & qu'ils m'excitent à le méri- „ ter „. Il réfute ensuite les allégations de Schmettau. Celui-ci prétendoit que, dès le 12 août, on pouvoit marcher aux ennemis: & cependant les dernieres troupes arrivées de Flandre, n'avoient joint l'armée du Rhin que le 15. En un mot, il prouve qu'on a fait tout ce qu'il falloit faire; il se plaint de l'indécence avec laquelle ce Prussien, pendant la maladie du roi, a répandu dans Metz ses faussetés & ses déclamations.

1744.

Il réfute Schmettau.

" Ce qui est encore, j'ose le dire, „ souverainement indécent, ajoute- „ t-il, est que la publicité des rela- „ tions de M. de Schmettau va faire „ connoître à toute l'Europe, qu'il y „ a des cabales au milieu de sa cour, „ entre ses propres sujets & les étran- „ gers, pour seconder les vues d'une „ faction particuliére.... Je n'avance „ rien dans ce mémoire, sire, que je „ ne sois prêt de le dire en présence de

Noailles se plaint des cabales de cour.

Il est prêt à soutenir tout ce qu'il avance.

1744 „ M. de Schmettau & de M. de Belle-„ isle. Je n'ai jamais refusé à M. de „ Belle-isle la justice qui lui étoit due : „ votre majesté en est témoin, & de la „ facilité même avec laquelle j'avois „ oublié tous les griefs que je pouvois „ avoir contre lui. Je dissimulerois inu-„ tilement à V. M. que je suis affecté „ & touché. Mes intentions sont pures „ & sont droites : il est bien triste d'être „ exposé à de pareilles épreuves, lors-„ qu'on sert un bon maître, & que l'on „ n'est occupé que de sa gloire & du „ bien de son service „. Ses plaintes étoient d'autant plus justes, qu'en effet la modération & la droiture lui avoient toujours servi de régle, même quand il avoit eu à blâmer quelques personnes.

Rappel de Schmettau.

Schmettau fut rappelé par le roi de Prusse, qui écrivit encore au maréchal de Noailles dans les termes les plus satisfaisans :

Comment le roi de Prusse l'annonce à Noailles.

Le roi de Prusse. 17 janv. 1745.

“ Je ne m'arrête point à vous faire „ des complimens à l'occasion du der-„ nier décembre & du premier janvier. „ Je ne vous souhaite que de la santé : „ vous possédez le reste. Je n'ai autre „ chose à ajouter à cela, sinon de vous „ dire que le rappel du maréchal de

„ Schmettau a été occasionné princi- 1744.
„ palement par les discours & lettres
„ qu'il a écrits sur votre sujet, & sans
„ consulter seulement mon avis. Té-
„ moin le mémoire qu'il a présenté au
„ roi de France pour le dissuader de ra-
„ ser les fortifications de Fribourg,
„ &c. J'espère que vous sentirez par
„ ces démarches les égards que j'ai
„ pour vous, & combien je suis, mon-
„ sieur le maréchal, votre très-affec-
„ tionné ami „.

Ce prince avoit reculé lui-même.

La meilleure justification de Noailles, s'il en avoit eu besoin, c'étoit l'évacuation de la Bohême par les Prussiens. Le roi de Prusse éprouva, comme tous les généraux, ce que peuvent à la guerre les contretems, le manque de vivres, les hasards imprévus. Il fut trompé par de faux avis; il fit de faux mouvemens. Loin d'attaquer le prince Charles avec trop de risques, il recula devant lui, jusqu'à repasser l'Elbe le 8 novembre. Il laissa passer ce fleuve aux ennemis; & bientôt après il envoya ordre à la garnison de Prague de venir le joindre en Silésie. La Saxe venoit de se déclarer pour l'Autriche; *le marteau d'or des Anglois*, pour me servir de ses propres termes, *avoit ouvert les portes*

Relation de la campagne du roi de Prusse.

1744. *de fer des Saxons, & l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés sur un intérêt plus durable.* Frédéric auroit été accablé, s'il n'eût pris conseil des circonstances.

Il avoue ingénument ses fautes.

Il écrivit lui-même la relation de sa campagne, & l'envoya au maréchal de Noailles. Il y avoue ingénument deux fautes capitales, qu'il avoit faites après la prise de Prague; l'une, de s'être éloigné de cette grande ville sans l'avoir pourvue suffisamment de vivres, & en n'y laissant qu'une trop petite garnison; l'autre, de n'avoir pas marché d'abord à Pilsen, mais de s'être porté sur Tabor & Budweis. Les François avoient regardé, dit-il, l'abandon de ces deux postes en 1741, comme la perte de toutes leurs affaires; & de plus, l'empereur, Seckendoff & Schmettau lui rebattoient les oreilles de la nécessité de les occuper.

La France remplissoit ses engagemens à son égard.

Ce monarque guerrier ne pouvoit se plaindre de la France. On exécutoit tout ce qu'on lui avoit promis. Il avoit demandé que le prince Charles ne pût arriver en Bohême que vers la fin de septembre; & le prince Charles n'y étoit arrivé qu'en octobre. Il vouloit que l'empereur rentrât en Bavière, & l'empereur

l'empereur y étoit rentré. On travailloit à rendre l'armée impériale forte de soixante mille hommes; on y destinoit des sommes immenses; on avoit mis un corps de troupes en quartiers dans l'électorat de Mayence, pour donner de l'inquiétude au pays de Hanover. C'étoit remplir ses engagemens avec autant de grandeur que de fidélité. 1744.

Belle-isle prisonnier.

Cependant Belle-isle écrivit de Munich, d'où il alloit faire un voyage pour conférer avec le roi de Prusse, qu'il s'attendoit à des reproches de sa part. Noailles, dans sa réponse, après lui avoir exposé les faits: « Je crois, „ dit-il, que vous êtes en droit, que „ vous pouvez & que vous devez par„ ler avec force, avec dignité & avec „ fermeté „. Le maréchal de Belle-isle se mit en route avec le comte son frère. Mais passant par l'électorat de Hanover, ils furent arrêtés tous deux, & conduits prisonniers en Angleterre: événement qui excita de grandes plaintes.

Lettre au maréchal de Belle-isle. 15 décemb.

Noailles avoit présidé pendant la campagne aux affaires étrangeres.

Jamais le zèle & l'activité du maréchal de Noailles n'avoient eu tant d'exercice que cette année 1744. Aux travaux du commandement, il étoit obligé de joindre ceux de la politique. Depuis la retraite de M. Amelot, dont la

1744. place restoit vacante, quoique Noailles pressât le roi de la remplir, toute la correspondance des affaires étrangères passoit par ses mains : il en rendoit compte ; il remettoit ensuite les dépêches à M. du Theil, premier commis distingué, qui répondoit aux ministres. Le comte d'Argenson expédioit ce qui demandoit la signature d'un secrétaire d'état. La correspondance suivie du maréchal avec Chavigni, pour les affaires d'Allemagne, étoit seule une grande occupation. En même tems il écrivoit à l'empereur, au roi de Prusse, aux généraux françois, des lettres profondément raisonnées. On ne peut voir les monumens de son travail, sans admirer comment un seul homme pouvoit y suffire.

Il demande qu'on nomme un ministre.

Cependant les affaires étrangères, partagées entre un ministre général d'armée, un secrétaire d'état & un premier-commis, devoient nécessairement souffrir d'un tel partage. Le maréchal excelloit dans cette partie ; le roi vouloit le charger de tous les détails ; mais il représenta qu'ils étoient incompatibles avec les soins du commandement. A la fin de la campagne, il insista sur la nécessité de nommer un au-

tre miniſtre pour des fonctions ſi eſſentielles. M. de Villeneuve, à qui la place fut offerte, s'excuſa ſur des raiſons de ſanté. Louis ſe décida en faveur du marquis d'Argenſon, frere ainé du miniſtre de la guerre. 1744.

1744.

LIVRE SIXIEME.

Grandes fautes commises par l'empereur.

L'EMPEREUR Charles VII, qui occasionnoit tant de périls, de soucis & de dépenses, avoit trop de peine à se conformer aux intentions de la France. Une ardeur inconsidérée pour les conquêtes, une impatience extrême de recouvrer du moins ses états, lui faisoient perdre de vue & les règles de la guerre, & les risques de la précipitation. Ses ministres, ses courtisans flattoient ses desirs, poursuivoient leurs intérêts particuliers, pensoient peu à la cause commune, & ne prévoyoient point l'avenir. Il importoit fort, selon le plan du maréchal de Noailles, que le roi de Prusse avoit approuvé, de rentrer en Baviere par la rive droite du Danube, & de préferer les avantages certains aux progrès rapides. Mais après la retraite du prince Charles, l'empereur courut à Munich, ne chercha qu'à s'étendre, distribua les troupes dans des quartiers où l'on devoit tout craindre pour elles. Avec d'excellentes qualités, ce prince avoit un dé-

faut des plus dangereux, celui de résister aux bons conseils.

1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les suites.

Noailles, après lui avoir écrit inutilement tout ce qu'un vrai zèle peut inspirer, gémissoit de ses fausses démarches. Il en représentoit les conséquences à Chavigni, qui se trouvoit à portée de les faire sentir fortement. Il l'avertissoit que non-seulement le ministère de Versailles, mais le public prenoit des impressions fâcheuses, capables de décourager & de refroidir. Il l'excitoit à ne rien négliger pour ouvrir les yeux à ce prince, pour le mettre en garde contre les piéges de la flatterie & de l'intérêt, pour le détourner enfin d'un systême, dont l'expérience n'avoit que trop démontré les funestes inconvéniens.

La mort de l'empereur rend ses conseils inutiles.

Ces précautions devinrent inutiles par la mort de l'empereur. Le chagrin l'avoit rongé, les maladies le consumerent; il expira le 20 janvier 1745, infiniment malheureux par son élévation même. " L'empereur vous eût su grand
" gré, marquoit Chavigni au maréchal, de vos avertissemens & de vos
" conseils : je les transmettrai à son
" fils. Je n'excuse point la conduite du
" pere. Je doute que quelqu'un dans

Lettre du 3 février.

1745. „ le monde lui ait jamais dit plus de „ vérités que moi. On a raison de se „ récrier contre ses ministres & ses „ généraux, mais sa facilité lui a fait „ plus de mal que leurs conseils. Je „ n'aperçois que trop qu'il y a en France un levain qui fermente, & qui „ peut être dangereux, au grand préjudice de la gloire du roi, de la réputation de ses engagemens & de „ l'honneur de sa couronne. Mais telle „ est notre nation, de se lasser de tout, „ même du bien.... Nous en dirons „ davantage un jour à Saint Germain. „ L'état de ma santé, mes intérêts domestiques qui sont dans la plus grande confusion, ma philosophie, tout „ me détermine à ménager doucement „ ma retraite; & j'y réussirai s'il plaît „ à dieu „.

Dégoût de Chavigni.

Noailles pense qu'il faut faire passer l'empire à l'électeur de Saxe

A cette nouvelle qui changeoit l'état des choses, Noailles prévit les évènemens, & jugea d'abord qu'on devoit prendre d'autres mesures; mais le ministère ne profita point de ses lumieres. Son sentiment est développé dans une lettre à Chavigni. „ Il me paroit „ bien difficile de soutenir, sans avoir „ un empereur pour chef, un systême „ dont le succès a rencontré de grands

Le maréchal de Noailles à M. de Chav. 6 février.

„ obstacles, lorsque l'électeur de Baviere étoit revêtu de la dignité impériale. Voici un jeune prince qu'on ne doit point abandonner, mais qui est sans troupes, sans argent, sans crédit & peut-être sans conseil, à qui l'empereur a laissé un héritage de trop peu de considération, pour espérer de lui former un parti capable de l'élever & de le maintenir sur le trône. Parmi les autres électeurs, je ne vois de compétiteur contre le grand-duc (François de Lorraine, mari de la reine de Hongrie) que l'électeur de Saxe, si la vue de cette dignité peut le tenter. Je ne vois alors aucune ressource, qui puisse faire prendre à la maison de Lorraine l'ascendant qu'avoit celle d'Autriche. Mais si l'électeur de Saxe s'y refuse, en vain tenteroit-on de remplir le trône par l'électeur de Baviere. Reste dans ce cas à examiner, s'il ne faudroit pas même concourir à ce qu'on ne pourroit pas empêcher, & la maniere de le faire pour en tirer une paix convenable au roi & à ses alliés „.

1745.

A son refus, ne point s'opposer à l'élection de l'archiduc.

C'étoit raisonner en sage politique. Il n'y avoit certainement que deux par-

Ses conseils sont inutiles.

1745. tis à prendre ; ou de procurer l'empire, si on le pouvoit, au roi de Pologne, électeur de Saxe : & la ligue d'Allemagne pouvoit alors se maintenir ; ou de traiter avec la reine de Hongrie : & plus elle désiroit avec ardeur l'élection du grand duc, plus la paix auroit été facile & avantageuse. Tout invitoit à saisir l'occasion. Noailles ne négligea rien pour en faire sentir l'importance.

Animosité funeste contre la maison d'Autriche.

Mais on inspira au roi des résolutions fort différentes. On ne consulta que l'animosité contre l'héritiere de la maison d'Autriche. On ne vouloit absolument point que son mari fut empereur : le marquis d'Argenson déclara qu'on emploieroit *jusqu'au dernier soldat* de la France, pour l'empêcher de l'être ; il l'écrivit aux ministres dans les cours étrangeres ; & non-seulement il ferma toutes les ouvertures de paix, mais il attisa le feu de la guerre sans prévoir les suites de l'embrasement.

Point de concert entre les ministres.

Les ministres ne se concertoient point entre eux ; chacun dans son département étoit absolu. Point de comité où l'on préparât & discutât les affaires : à combien de fautes ne falloit-il donc pas s'attendre ?

Réponse sage de l'é-

Comme il étoit essentiel de connoî-

tre les diſpoſitions du roi de Pologne, le maréchal de Saxe, par le conſeil de Noailles, lui écrivit une lettre que Louis XV approuva, & qui contenoit les motifs les plus capables de le faire entrer dans les vues de notre cour. Ce prince répondit qu'il n'avoit aucune répugnance pour la dignité impériale, quoique les charges lui en paruſſent très-peſantes, mais qu'il ne pouvoit deſirer d'y parvenir par les armes; que ſon devoir d'électeur & de prince-vicaire de l'empire lui étoit plus cher que toute autre choſe; qu'en cette qualité il devoit contribuer de tout ſon pouvoir à faire dignement remplir le trône; qu'il ne l'accepteroit qu'autant qu'il y ſeroit appellé par les ſuffrages libres des électeurs, & par les vœux des autres états de l'empire; que la France elle-même auroit à ſe repentir d'une élection forcée qui perpétueroit la guerre; enfin, que ſi Louis XV lui procuroit par ſon crédit la pluralité des voix, il étoit *aſſez diſpoſé* à devenir empereur, ne fut-ce que pour ſe voir en état de travailler au rétabliſſement du repos public, & de cultiver d'autant plus efficacement l'amitié du

1745. [...]lecteur de Saxe aux propoſitions de la France.

Lettre & mémoire du roi de Pologne. 26 mars.

D 5

1745. roi, dont il faisoit un cas très-distingué *.

On manque l'occasion de faire la paix.

Dès qu'on fut les dispositions de ce prince, il ne restoit d'autre parti que celui de la paix, si l'on vouloit agir avec prudence. La cour de Vienne en fit des ouvertures : le roi de Prusse lui-même s'y seroit prêté, parce qu'on auroit ménagé ses intérêts. Cependant les fausses idées qu'on avoit suivies au commencement prévalurent encore : on crut qu'il falloit anéantir la maison d'Autriche, bien moins redoutée depuis long-tems en Europe que celle de France; & l'on donna l'exclusion au grand-duc : comme si l'on avoit eu droit de gêner les suffrages du corps germanique, comme si d'ailleurs on avoit eu des forces suffisantes pour y réussir. Le maréchal de Noailles représenta en vain les inconvéniens de cette démarche. Le ministère étoit prévenu, & se précipita.

Exclusion donnée à l'archiduc.

La ligue de Francfort se rompt.

Une si mauvaise politique eut d'a-

* Selon l'auteur du *siecle de Louis XIV*, „ la cour de France fut refusée : l'électeur de „ Saxe n'osa accepter cet honneur, ni se détacher des Anglois, ni déplaire à la reine. Il „ fut le second électeur de Saxe qui refusa d'être „ empereur „. On voit ici à quoi se réduisoit ce refus.

bord les suites qu'elle devoit avoir. La ligue de Francfort se rompit. Le nouvel électeur de Baviere, forcé de sortir de sa capitale, tant les dispositions de son pere avoient été mal conçues, fit un accommodement avec la reine, sans quoi il alloit perdre ses états; le landgrave de Hesse retira ses troupes; l'électeur Palatin n'eut de ressources que dans la neutralité; le roi de Prusse, seul allié que la France conservât en Allemagne, & qu'elle ne pouvoit plus secourir que par une diversion insuffisante, devoit nécessairement être contraint de traiter avec l'Autriche; & les prétentions démesurées de la cour d'Espagne, où la reine Elizabeth Farnèse décidoit de tout, rendoient son alliance moins utile qu'onéreuse. On avoit déclaré la guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre: on devoit s'attendre de leur part aux plus grands efforts, & l'on avoit peu de moyens pour les soutenir.

1745.

La France presque sans alliés.

C'est ce que Noailles exposa courageusement au roi dans un mémoire, afin de l'exciter à réparer du moins les fautes de ses ministres. „ La situation du „ royaume, dit il, est plus déplora„ ble, qu'elle ne l'étoit en 1704 après

Noailles représente au roi le triste état du royaume. Mém. au roi 29 avril.

1745. „ la bataille de Hochstet. Il a fallu continuer la guerre depuis 1704 jusqu'en 1714, & on n'a pu la soutenir que par des moyens forcés. Depuis la paix on n'a pris aucunes mesures pour diminuer le fardeau des dettes; on n'a eu aucune prévoyance pour se préparer des fonds en cas d'une guerre nouvelle. La guerre présente a déjà coûté des sommes exorbitantes, dont une partie très-considérable a passé dans le pays étrangers, & ne pourra de long-tems rentrer dans l'état. Enfin, sire, on supporte encore aujourd'hui le poids de la derniere guerre; il s'est augmenté par la guerre actuelle; & malheureusement loin que l'on puisse espérer d'en voir bientôt la fin, elle ne fait en quelque maniere que commencer par rapport à la France „.

Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conseil.

Après ces tristes vérités que l'expérience fit trop bien sentir, le maréchal observe qu'il est presque indispensable de n'agir offensivement que d'un côté; que le roi s'étant déterminé pour la Flandre, il ne reste plus de choix à faire; qu'il faut se mettre en état de défense ailleurs; que la proposition de conserver une armée dans l'empire est

déraisonnable ; qu'une armée n'y pourroit même empêcher l'élection du grand duc, les électeurs pouvant indiquer un autre lieu que Francfort ; que cette élection faite, comme on doit le prévoir, la cour de Vienne armera probablement l'empire contre nous ; & qu'alors elle fera passer une grande partie de ses forces en Italie, où il est à craindre que les Espagnols ne puissent pas lui résister. 1745.

„ Quelque grand que soit le mal, „ conclut-il, & quoique celui dont on „ est menacé soit encore plus grand, „ on doit, sire, s'armer de courage & „ de patience : il faut chercher les „ moyens de prévenir les malheurs, „ & l'on pourrra peut-être les trouver. Mais vainement s'en flatteroit-„ on, à moins qu'on ne change de „ mesures à plusieurs égards, qu'on „ ne forme un plan & un système de „ conduite, que V. M. elle-même n'en „ suive l'exécution avec attention & „ fermeté, & qu'on ne supprime ou „ diminue les dépenses qui ne sont „ point indispensables, pour fournir „ aux objets les plus nécessaires. Sans „ cela, sire, tous les mémoires & les „ projets qu'on pourra présenter à V.

Il excite à prendre les moyens convenables.

Economie.

1745. „ M. deviendront inutiles. Et comme „ il faut néceſſairement dans toutes „ les affaires un point de réunion, „ qu'elles ſe trouvent toutes traitées „ ſéparément par les ſecretaires d'état, „ qu'elles ne ſont point communi- „ quées; ce ne ſera, ſire, que par la „ ſuite & la combinaiſon que V. M. „ peut ſeule, ſous la forme actuelle de „ ſon gouvernement, mettre dans la „ conduite de ſes affaires, qu'elle „ pourra prévenir des malheurs, & „ ſe procurer des ſuccès qui aſſurent „ ſa gloire & le bonheur de ſes peu- „ ples „.

Unité de plan.

Habitudes plus fortes que les conſeils.

On ne pouvoit donner de meilleurs conſeils; mais les habitudes maîtriſent les rois comme le reſte des hommes. Louis qui remarquoit fort bien les fautes de ſes miniſtres, laiſſoit un libre cours au miniſtère, & prenoit rarement ſur lui de diriger ou de réformer ſes opérations. Il devoit faire la campagne de Flandre: on pourvut à tout pour en aſſurer le ſuccès.

Le maréchal de Saxe commande l'armée, comme le deſiroit Noailles.

Noailles deſiroit que le maréchal de Saxe eût le commandement de l'armée. Ses vœux furent accomplis. Ce grand général, attaqué d'une hydropiſie, ſe fit faire ſecretement la ponction, par-

tit comme s'il n'étoit point malade, alla commencer le siege de Tournai, ouvrit la tranchée le 30 avril. Ayant reçu avis que les alliés s'assembloient pour le combattre, il ne fit qu'une seule attaque. « Si la nouvelle est vraie, écrivit-il au maréchal de Noailles, je ne pourrai me dispenser d'aller au-devant d'eux, & au moyen de cette disposition, je ne serai pas obligé à lever totalement le siege ». Noailles lui dit dans sa réponse : « Je compte partir samedi prochain, le roi n'ayant pas jugé à propos de me laisser partir avant lui, à cause des fréquens conseils que S. M. a tenus ; mais je vous demande s'il vous plaît, de ne vous point battre avant mon arrivée : car j'ai bon courage, & un sabre écossois qui doit faire des merveilles. J'ai demandé la même grace au roi, & j'espère qu'il voudra bien m'attendre ».

1745.

Lettre du 30 avril.

Lettre du 4 mai.

Ce fut le 11 mai que se donna la fameuse bataille de Fontenoi. Le général épuisé par la maladie, n'ayant de libre que la tête, sembloit hors d'état d'agir. Noailles mit sa gloire à le seconder, & lui servit même de premier aide-de-camp. La mort du duc de Gra-

Bataille de Fontenoi. Noailles s'y distingue par son zèle.

1745. mont, son neveu, tué au commencement de l'action, presque sous ses yeux, ne put rallentir un moment son zèle. Il vit avec bien plus de douleur les périls du roi, du dauphin, de tout le royaume, lorsque la colonne angloise parut invincible, & que le maréchal de Saxe désespéra presque de l'arrêter; mais au milieu de ces périls, s'oubliant lui-même, il ne fut occupé que du salut de l'état *. Enfin, on se dispose à une attaque mieux concertée que les précédentes. On imagine heureusement de pointer quatre pieces de canon, qui entament la colonne. La maison du roi fond sur elle rapidement, pénetre, renverse tout; & Louis XV remporte une victoire complette, après avoir donné des preuves de la plus constante intrépidité. Il fut bientôt maître de Tournai.

Ses principes de guerre suivis par le général.

Je n'entre point dans les détails militaires, connus par d'autres ouvrages, & qui deviennent étrangers au mien. Noailles, ne commandant plus, ne

* M. de Voltaire ne l'a point flatté, en disant dans le *poëme de Fontenoi* :

Noailles, pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître, & ne regarde qu'elle.

fournit plus de relations. J'obſerverai ſeulement que ſes principes de guerre étoient ſuivis par le maréchal de Saxe, trop habile capitaine pour ne pas conſulter la prudence dans toute les entrepriſes. Un mémoire de celui-ci, fait immédiatement après ſa victoire, en offre une preuve intéreſſante. « Lorſque l'on veut agir offenſivement, dit le vainqueur de Fontenoi, il faut être ſupérieur; & je ne puis entreprendre que par la ruſe, à moins de vouloir tout mettre au haſard; ce qui ne convient que dans des cas déſeſpérés, tels que l'a été la bataille de Fontenoi. Je m'apperçois avec peine que l'ignorance ſur les choſes de la guerre, l'envie de ſe faire valoir par des projets hardis, dont peu de gens connoiſſent la conſéquence & les ſuites, occupent depuis quelques jours les eſprits dans cette armée. Ils veulent que l'on marche en avant, ſans faire attention que nous laiſſons la citadelle de Tournai avec une garniſon derriere nous, encore moins que nous ne pouvons entreprendre aucun ſiege, qu'il ne ſoit décidé quel parti M. le duc d'Aremberg (général des Autrichiens) au-

1745.

Mémoire du maréchal de Saxe.

Projets hardis, par où l'on veut ſe faire valoir.

1745. „ ra pris. Cependant tout le monde „ veut marcher, tout le monde veut „ aller ; & cet enthousiasme qui est „ contagieux, provient plus de l'envie „ de faire sa cour & de se faire valoir, „ que de toute autre cause “.

On profite bien de la victoire.

L'expérience prouva, comme nous l'avons vu plus d'une fois, que le tems perdu en apparence à prendre de sages mesures, est un tems gagné pour l'exécution. Gand, Oudenarde, Bruges, Dendermonde, Ostende même, enfin Newport & Ath furent pris dans cette campagne. Tant on sut profiter de la victoire, & de la terreur qu'elle avoit inspirée aux ennemis.

Amitié respectable des deux maréchaux.

Ne craignons pas de le dire : les grandes vertus, plus glorieuses que les grandes conquêtes, doivent fixer davantage les regards de la postérité. Noailles, en sacrifiant à la patrie & au général toute jalousie de commandement, toute passion de gloire personnelle, avoit mérité d'être mis en parallele avec les illustres citoyens de Rome & d'Athènes. Le maréchal de Saxe ne mérita guère moins d'éloge, en reconnoissant les obligations qu'il lui avoit. Répondant à une lettre de Noailles, pleine de louanges sur sa cam-

pagne : *C'eſt à vous*, dit-il, *que les ſuccès ſont dus, n'ayant fait que ſuivre vos conſeils : ainſi je vous prie de vouloir bien me traiter avec plus de bonté.* 1745. Lettre du 11 ſeptembre.

Cette union entre deux généraux ſi reſpectables, & qu'on auroit cru devoir ſe brouiller par rivalité, produiſoit une correſpondance toujours utile aux affaires, quelquefois conſacrée au ſentiment. Leur correſpondance.

Le maréchal de Saxe étoit un des hommes les plus robuſtes de l'Europe. Noailles craignoit toujours qu'il ne comptât trop ſur la force de ſon tempérament, & qu'il n'en abuſât. Il auroit voulu, diſoit-il, ſe liguer avec le médecin pour lui donner quelques inquiétudes ; il demandoit à être inſtruit exactement de ſon état ; il promettoit de lui dire de bonne foi, quand il pourroit vivre en homme parfaitement guéri ; mais il vouloit qu'on ne le crût que lorſqu'il le diroit. L'amitié veilloit ſur une ſanté ſi précieuſe au royaume. Inquiétude de Noailles ſur la ſanté du Saxon. Lettre du maréchal de Noailles. 3 décembre.

« Ma ſanté, répond le général, n'eſt
„ pas encore aſſez bonne, mon maî-
„ tre, pour me donner aucune licen-
„ ce, que celles que la plaiſanterie
„ peut me fournir. Je ſuis même d'a- Réponſe du général. Lettre du maréchal de Saxe. 3 décembre.

„ vis de n'en jamais prendre d'autres.
1745. „ Il y a des plaisirs de tout âge, & „ encore faut-il qu'ils y soient assortis. „ Il n'y a que ceux qu'un bon estomach peut fournir, qui ne soient „ point sujets à cette variation, & qui „ constamment soient de bonne compagnie. Vous jouissez de ce bonheur, mon cher maître; & sans „ vous l'envier & sans même l'espérer, „ je desire un si grand bien. Si on me „ calomnie, & si votre docteur Sénac „ m'accuse de la moindre chose, de „ quelque nature qu'elle puisse être, „ c'est un méchant homme. Il est „ inutile qu'il charge le pauvre malade, pour se mettre à couvert des reproches assez incertains, que le tems „ qui détruit tout, pourroit lui occasionner „. &c.

La France toujours fort exposée.

Dans leur commerce amical, les deux maréchaux avoient toujours le bien public pour objet. Les conseils de l'un, les exploits militaires de l'autre, devenoient de jour en jour plus nécessaires à la France. Malgré l'opposition de Louis XV, le grand duc de Toscane venoit d'être élu empereur. La reine de Hongrie en étoit plus redoutable; & quoique le roi de Prusse

fût victorieux en Saxe, il falloit s'attendre que ses victoires même ne serviroient qu'à lui procurer une paix particuliere, telle qu'il pouvoit la desirer. A la vérité le prince Edouard faisoit des prodiges en Ecosse; on lui avoit envoyé quelques secours d'hommes & d'argent. Mais la haine pour les Stuarts & pour leur religion étoit si forte en Angleterre, que cet orage passager devoit nécessairement finir par la ruine du jeune héros, & par un redoublement d'efforts contre ses protecteurs. Le maréchal de Saxe le craignit, & communiqua ses craintes aux maréchal de Noailles.

1745.

Entreprise contre l'Angleterre.

“ Vous êtes bon citoyen, lui dit-il, „ dans une longue lettre de sa main : „ vous aimez le roi & vous aimez vo- „ tre patrie, vous connoissez notre „ maître : on le fait difficilement dé- „ mordre de ce qu'il a entrepris : ne „ craignez-vous pas que cet embarque- „ ment de Dunkerque ne nous engage „ dans un nouveau roman, qui pour- „ roit être bien long à soutenir ?.. Vous „ direz peut-être, de quoi je me mê- „ le ? mais j'aime aussi le roi & son „ royaume; & quoique je ne dusse de- „ mander que plaie & bosse, la vérité

Le maréch. de Saxe en craint les suites.

Lettre du maréchal de Saxe. 20 décemb.

1745. „ m'étrangle toujours. Je veux dire „ cette vérité, dont le caractère est „ triomphant, & qui à la fin fait triom„ pher ceux qui la prennent pour con„ seil & pour guide „.

Préjugés de la cour à cet égard.

Noailles n'avoit jamais bien auguré de ces entreprises contre l'Angleterre. Il avoue néanmoins dans sa réponse, que les succès du prince Edouard ont tellement surpassé les espérances, qu'on ne sait plus quelles pourront en être les suites. " D'ailleurs on croit, dit-il, „ que la nation est en partie revenue „ de sa frayeur par rapport à la reli„ gion, & que les véritables Anglois „ aimeront mieux avoir un prétendant „ à Hanovre, ou en Allemagne, que „ d'en avoir un à Rome; parce qu'en „ supposant que le prince Edouard „ monte sur le trône, il seroit bien „ obligé de se laisser conduire par le „ parlement; faute de quoi, ceux qui „ auroient travaillé à l'y faire monter, „ seroient des premiers à travailler „ pour l'en faire descendre „. C'étoit la façon de penser de la cour, plutôt que celle de Noailles, comme il l'ajoute dans sa lettre; & c'est encore une preuve que les préjugés de la cour peuvent emporter la balance.

Elle desiroit avec raison que le maréchal de Saxe profitât, s'il étoit possible, du découragement des ennemis, pour étendre ses conquêtes avant la fin de la campagne, & pour les forcer à se prêter aux vues pacifiques de Louis XV. Comme le roi d'Angleterre venoit de repasser dans son royaume, & qu'il devoit probablement rappeler une partie de ses troupes, dont il auroit besoin contre le prince Edouard, la circonstance paroissoit des plus favorables à ce projet. Noailles, chargé d'en écrire au général, l'avoit fait dès le commencement de septembre, de manière à ne point gêner son opinion : il lui proposoit la chose, en l'avertissant que c'étoit à lui de peser les inconvéniens & les avantages.

1745. Elle desire que le général entreprenne encore quelque chose.

Lettre du 1 septembre.

Le maréchal de Saxe témoigne, dans sa réponse, une extrême répugnance pour des entreprises d'hiver, qui affoibliroient l'armée, dont la conservation est préférable à toute autre chose. Il s'offre à faire des démonstrations tant qu'on voudra : il prendra peut-être Bruxelles, mais pourvu qu'on ne l'oblige point à le garder, & qu'il reprenne ensuite sa position derrière l'Escaut ; en un mot, il cherche tou-

Il préfère la conservation de l'armée.

Lettre du 8 septembre.

jours le ſolide, il ne goûte point ces
1745. projets trop haſardeux qui, même
après un ſuccès brillant, amènent
preſque néceſſairement le repentir.

Raiſons de prendre Bruxelles.

Noailles n'avoit pas d'autres principes; mais il inſiſte ſur l'idée de s'emparer de Bruxelles, dût-on le raſer enſuite. Outre que cette expédition auroit un certain éclat, dont les effets ſont toujours avantageux, elle cauſeroit à l'ennemi un prejudice conſiderable : Bruxelles deviendroit ſoumiſe aux contributions, ne pourroit plus être le ſiege du gouvernement des Pays-bas : l'adminiſtration autrichienne en ſeroit troublée; & peut-être cela faciliteroit la priſe d'Anvers pour la campagne prochaine.

Lettre du maréchal de Noailles. 17 ſeptemb.

1746. Siége de cette ville.

On ne peut douter que ces raiſons n'aient décidé le maréchal de Saxe. La priſe de Bruxelles, au mois de février 1746, fut un de ſes exploits le mieux combiné & le plus vigoureuſement exécuté. Avec vingt-huit mille hommes, il obligea une garniſon de douze mille à ſe rendre priſonnière. Le comte de Kaunitz, gouverneur, lui ayant écrit pour demander les honneurs de la guerre, il motiva ſon refus d'une manière également juſte & adroite, capable

Le général fait craindre l'audace du ſoldat françois.

ble d'intimider l'ennemi. " Je crains » nos propres troupes, dit-il; elles » sentent leur supériorité, & jusques » aux soldats connoissent les défauts de » cette grande ville, que j'ignorois, » & que peut-être votre excellence » ignore elle-même. Je crains donc » que, dans une attaque un peu vive, » ils ne forcent de toutes parts leurs » officiers à marcher; & lorsque je les » saurois une fois dedans, il faudra » bien que j'aille à leur secours. Ju- » gez, monsieur, du désordre & de la » confusion d'une telle circonstance. Il » me seroit triste que ma vie fût mar- » quée par une époque telle que l'est » celle de la destruction d'une capitale. » V. E. ne sauroit croire jusqu'où le » soldat françois pousse l'industrie & » la hardiesse. J'ai vu plusieurs fois, » à la reddition des villes, pendant » qu'on régloit les points de la capitu- » lation, toute la ville se remplir de » soldats, sans savoir par où ils y » étoient entrés.... Ils sont comme » des fourmis, & trouvent des en- » droits inconnus aux autres. Jugez » ce que ce seroit dans des occasions » où ils auroient le pillage pour but,

1746.

Lettre du maréchal de Saxe au comte Kaunitz. 11 février.

1746. „ & dans une place mauvaiſe par elle-
„ même„.

Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès.

Ce trait vaut mieux dans l'hiſtoire militaire que le journal ſtérile des tranchées. La modeſtie du vainqueur, après une ſi belle expédition, eſt encore plus remarquable. Il écrivit au maréchal de Noailles : *Je ſuis charmé du plaiſir que vous a donné la nouvelle de cette conquête. C'eſt à vous qu'en qualité de diſciple il convient que j'en faſſe hommage : je dois à ce que j'ai appris de mon maître une partie de mes ſuccès, je me ferai toujours gloire de les lui attribuer.* Si ce n'étoient là que des complimens, je me garderois bien de les rapporter. Mais puiſqu'il eſt certain que les conſeils du François dirigèrent le Saxon, pourquoi douter de la reconnoiſſance de celui ci ?

Négociation entamée par le comte de Bonneval.

On fut occupé pendant l'hiver d'une étrange négociation. Le comte de Bonneval, célèbre par ſes querelles en France & en Autriche, encore plus par ſa retraite à Conſtantinople, où il avoit pris le turban & étoit devenu bacha, imagina un projet d'alliance entre le Turc & les Bourbons. Il écrivit à je ne ſais quel miniſtre à Naples : (ces paroles doivent être conſervées, parce

qu'elles peignent la pétulance de son génie:) *J'ai été piqué au vif de voir que trois poiloux de prêtres* (les électeurs ecclésiastiques) *aient trouvé le moyen d'élever à l'empire d'Allemagne par leurs cabales le duc de Lorraine, malgré un aussi grand & aussi formidable monarque que Louis XV, le victorieux & le bien-aimé; & je me fais un plaisir flatteur de contribuer, en aussi bonne & respectable compagnie, tout petit que je suis, à culbuter cet empereur de son trône.*

1746.

Lettre du bacha Bonneval. 20 nov. 1745

Son éloquence, ses intrigues, & surtout les promesses de présens dont il ne manqua pas de les appuyer, déterminérent les ministres du grand-seigneur, le mufti même, qui par ses principes de religion s'opposoit à une telle alliance. Mais la Porte ne vouloit plus s'en rapporter aux paroles des ambassadeurs, parce qu'elle en avoit éprouvé plus d'une fois le peu de solidité: elle vouloit un traité formel; & comme il importoit de le conclure secrettement, Bonneval demandoit que Louis XV lui envoyât ses plein-pouvoirs. Tout se réduisoit à six articles: 1°. Que dans le cas d'un congrès, les ministres du sultan y seroient admis;

La Porte demandoit un traité formel.

Lettre du même. 18 décemb.

Articles proposés.

1746. 2°. Qu'il conserveroit ses conquêtes en Hongrie ou en Transilvanie; 3°. Qu'il emploieroit toutes ses forces conjointement avec la France & ses alliés pour déposséder le nouvel empereur; 4°. Que la France feroit ratifier cet accord à tous ses alliés; 5°. Que l'on ne mettroit bas les armes qu'après avoir forcé le grand duc de Toscane & sa femme à renoncer, non-seulement à la couronne impériale, mais aux titres & prérogatives qui peuvent y avoir rapport; 6°. Qu'aucune des puissances alliées ne traiteroit séparément, & qu'elles resteroient unies jusqu'à ce que chacune eût reçu des satisfactions convenables.

On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance.

En France plus qu'ailleurs, se trouvoient des hommes éblouis par les projets spécieux, & d'autant plus ardens à les adopter qu'ils n'en voyoient que l'écorce, sans se donner la peine ou sans être capables de les bien approfondir. On s'efforça d'engager Louis XV dans cette alliance. Mais le maréchal de Noailles ayant été consulté, lui en démontra par écrit tous les inconvéniens. Ses réflexions solides devoient fixer le jugement du monarque.

Noailles en prouve les inconvéniens.

Le traité terniroit la gloire du roi

Il convient d'abord qu'il s'agit principalement d'examiner l'intérêt de l'é-

tat, & que les inſtigateurs de la négociation traiteroient de préjugé vulgaire ce que l'alliance projetée a d'odieux. 1746.

Réflex. ſur les propoſit. d'un traité avec le Turc 8 janvier.

« Cependant, ajoute-t-il, * on tromperoit votre majeſté en lui déguiſant que ce traité terniroit à jamais la gloire de ſon nom, & encourroit également le blâme de ſes propres ſujets & celui des étrangers. L'alliance d'un roi très-chrétien avec l'ennemi du nom chrétien, pour faire la guerre aux chrétiens, ne peut manquer d'exciter un cri général dans toute l'Europe contre V. M. & d'en ſoulever toutes les puiſſances contre elle ».

Les circonſtances ne le juſtifieroient pas.

« Ce n'eſt pas, ſire, que l'on puiſſe ni que l'on doive renoncer pour jamais aux ſecours qu'on peut tirer de la Porte contre vos ennemis. Mais dans ces occaſions mêmes, il eſt des bornes aux engagemens, & d'ailleurs un ſemblable parti doit être juſtifié par les circonſtances ».

En quel cas il pourroit convenir.

» Si la Ruſſie & l'empire s'uniſſoient pour vous faire la guerre, je crois,

* J'ai fait de légères corrections à ce mémoire, uniquement pour le ſtyle, & pour éviter les longueurs.

1746. „ fire, qu'une alliance avec la Porte „ feroit juftifiée comme néceffaire „ pour la confervation de l'état. Mais „ vous n'avez la guerre ni avec la Ruf- „ fie ni avec l'empire. Ce que l'on „ propofe ne tend cependant à rien „ moins qu'à faire envahir l'empire „ par le Turc; puifque l'objet principal „ du traité feroit de faire élire par „ force un autre empereur. D'ailleurs „ V. M. s'engageroit à procurer l'ac- „ ceffion de fes alliés: fes alliés ne s'y „ prêteront point „.

Quelles bornes il faudroit y mettre.

„ Il paroit qu'en aucun tems, en „ aucune circonftance, on ne peut „ & on ne doit ftipuler dans un traité „ avec les Turcs, d'autres objets que „ de confervation & de défenfive, & „ une fureté mutuelle. Quoiqu'alors „ ceux qui auront des fuccès puiffent „ s'en prévaloir pour s'agrandir, le „ traité n'en doit point faire une con- „ dition expreffe de la paix. Il s'en faut „ beaucoup que les inftigateurs de l'al- „ liance projetée veuillent fe renfermer „ dans ces bornes „.

Idée chimérique de ceux qui le propofent.

„ Ils auront fans doute été féduits „ par l'idée, que l'invafion des Turcs „ terminera fubitement & fans difficul- „ té la guerre actuelle; & que la reine

„ de Hongrie, n'en pouvant ſupporter
„ le poids, ſera obligée de ſubir tou- 1746.
„ tes les conditions que l'on voudra
„ lui impoſer. Mais je crains, ſire,
„ que ces idées ne ſoient plus chimé-
„ riques encore, que celles avec leſ-
„ quelles on eſt entré en Allemagne en
„ 1741; & le contre-coup en ſeroit
„ ſurement beaucoup plus funeſte „.

Ils ne voient pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis.

“ En faiſant à la reine de Hongrie
„ un nouvel ennemi, on lui procurera
„ de nouveaux défenſeurs: il ne faut
„ qu'une prudence bien ordinaire pour
„ prévoir quelles en ſeroient les ſuites.
„ Malheureuſement, ſire, il eſt des
„ perſonnes qui ont influence dans la
„ direction de vos affaires, dont le ca-
„ ractère eſt d'aller toujours en avant,
„ & de s'engager ſans examiner les ſui-
„ tes ni les conſéquences „.

Quels ennemis.

„ La Ruſſie, la Pologne, l'Empire
„ & l'Italie ont tous un intérêt com-
„ mun & immédiat à s'oppoſer aux
„ progrès du Turc, & à ſon agrandiſ-
„ ſement en Europe. Tous concour-
„ ront à la défenſe de la reine de Hon-
„ grie „.

Il faudroit une alliance dans le nord

„ Pour l'exécution du projet, il
„ faudroit néceſſairement avoir un
„ parti conſidérable dans le nord,

1746. „ afin d'y pouvoir contenir les Moſco„ vites. Mais nous n'y avons preſque „ aucune influence aujourd'hui „.

Dangers auxquels on s'expoſeroit

" Toutes les forces qui auroient été „ employées contre le Turc, reflue„ roient bientôt ſur les états de V. M. „ On verroit Moſcovites, Coſaques, „ Croates & Hongrois réunis à toutes „ les troupes de l'Allemagne. L'effort „ de tant de puiſſances deviendroit trop „ conſidérable pour qu'on pût le ſou„ tenir „.

Motif de religion.

" C'eſt alors, ſire, que V. M. reſ„ ſentiroit bien amèrement, & pour „ elle-même & pour ſes peuples, l'ef„ fet de la haine qu'une pareille al„ liance auroit produite dans tous les „ cœurs. Et ſi, dans un ſiecle auſſi „ dépravé, il eſt encore permis de „ croire à la providence, peut-on eſ„ pérer que dieu béniroit ſes armes ? „.

Noailles avoit la vraie politique.

On n'accuſera point la politique d'ètre ici puſillanime par ſuperſtition. Les idées du maréchal de Noailles portent la conviction dans l'eſprit ; & l'on doit applaudir au citoyen qui oppoſe ainſi la raiſon à l'imprudence, pour garantir ſon roi du piége où l'on vouloit l'engager. Bonneval ambitionnoit ſans doute de jouer un rôle dans

l'Europe. C'eût été la chose la plus incroyable, que le ministere de France fût entrainé par ses fantaisies. Dans le même-tems, le Turc offrit sa médiation aux puissances belligérantes: elles n'en voulurent point. 1746.

Cependant les affaires d'Italie, après de grands succès pour la France & pour l'Espagne, alloient prendre une tournure déplorable. De grandes fautes exposerent à des malheurs presque sans remède. L'union si naturelle entre les deux couronnes fut sur le point d'être rompue avec éclat; la mésintelligence fit perdre le fruit des conquêtes; & peu s'en fallut que les haines nationales ne se réveillassent, jusqu'à changer des alliés en ennemis. Remontons au principe de cet événement, qui fournit au maréchal de Noailles une nouvelle occasion de signaler son zèle pour le bien public.

Affaires d'Italie, qui exposent à une rupture avec l'Espagne.

Dès le commencement de la guerre, les Espagnols avoient pénétré en Italie, où la cour de Madrid vouloit former un établissement considérable à l'infant D. Philippe. Quoique celle de Versailles dût s'intéresser particulierement à ce prince, gendre de Louis XV, le cardinal de Fleuri n'entra point dans la

Taité de Fontainebleau en 1743.

1746. querelle. On ſentit enfin que l'Eſpagne étant une alliée néceſſaire, il falloit abſolument la ſeconder, & le 25 octobre 1743 fut ſigné le traité de Fontainebleau, pour une alliance offenſive & défenſive à perpétuité.

Engagemens trop vaſtes. Traité de Fontainebl.

On ſtipula une garantie réciproque de toutes les poſſeſſions, même de tous les droits qu'avoient ou devoient avoir les deux couronnes; on garantit auſſi le royaume de Naples & de Sicile à D. Carlos, quoiqu'une eſcadre angloiſe l'eût forcé à ſe déclarer neutre. On ſe promit mutuellement de ne quitter les armes, & de n'entrer dans aucune négociation que d'un commun accord. Et en cas qu'il ſurvint des plaintes ou des méfiances, on ſe donna parole royale de s'expliquer, & de préférer toujours l'amitié aux plus grands avantages.

Etabliſſement qu'on veut faire à D. Philippe

L'objet principal, énoncé par Philippe V, fut de faire à l'infant un établiſſement digne de ſa naiſſance: il lui cédoit ſes droits à la ſucceſſion d'Autriche, conſentant qu'il fût mis en poſſeſſion du Milanès, ainſi que de Parme & de Plaiſance, ſous la condition que la reine d'Eſpagne jouiroit ſa vie durant de ces deux duchés, comme étant

le patrimoine de ses ancêtres. Louis XV s'obligea de son côté à déclarer la guerre au roi de Sardaigne, à se concerter avec l'Espagne sur le tems le plus convenable pour la déclarer aux Anglois, à ne conclure avec eux aucune paix sans la restitution de Gibraltar, & à contribuer de toutes ses forces au recouvrement de Port-mahon.

1746.

A quoi s'obligeoit le roi de France.

Ce traité devoit être un pacte de famille, d'union & d'amitié; & les deux couronnes s'obligeoient à ne point se désister, jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à leurs fins respectives.

Rien n'étoit plus juste en soi qu'un pacte de famille. Mais les engagemens que la France contractoit, devoient paroître trop étendus & trop onéreux: elle sembloit se sacrifier aux prétentions de l'Espagne: elle se lioit au point que la paix dépendît de cette couronne; elle s'exposoit, si la cour de Madrid avoit une ambition qu'il fût impossible de satisfaire, à être en butte à ses soupçons & à ses reproches, à s'attirer de nouvelles brouilleries pires que les précédentes. Le ministre des affaires étrangeres prévoyoit peu l'avenir. Mais d'ailleurs on éprouvoit la nécessité d'une alliance avec l'Espagne.

On s'exposoit à de grands inconvéniens.

Motifs qui déterminèrent.

1746. Plus la derniere paix avoit mécontenté cette cour, plus on se prêta aisément à ses vues pour dissiper ses ombrages. C'est ainsi qu'en politique, l'intérêt du moment entraîne à de fausses démarches, dont on se repentira infailliblement après.

Premiers effets du traité de Fontainebl.

Les premiers effets du traité furent une déclaration de guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre. On fournit des troupes à l'infant, pour pénétrer en Piémont par les Alpes. La campagne de 1744, où le prince de Conti & les François firent des prodiges de valeur, ayant été plus glorieuse qu'utile, on résolut de tenter un autre passage, & l'on fit une alliance avec les Génois exposés aux invasions du roi de Sardaigne.

Campagne de 1745 en Italie.

Dès que le passage en Italie fut ouvert par l'état de Gènes, les succès répondirent à l'ardeur des deux nations. Le maréchal de Maillebois commandoit l'armée, sous les ordres de l'infant. La campagne de 1745 fut signalée par une victoire sur les Piémontois & par des conquêtes rapides. L'année précédente, l'Espagne avoit été sur le point de perdre le royaume de Naples. Cette année, elle se vit en possession de

Tortone, Alexandrie, Valence, Casal, Asti, Milan, Parme, Plaisance, &c. Mais il eût mieux valu moins conquérir, & prendre des mesures pour conserver. 1746.

On fit une faute essentielle, qui devint la premiere source des dissentions & des revers. La ville d'Alexandrie ayant été prise le quatrieme jour du siege, il falloit assieger la citadelle où la garnison s'étoit retirée. Le maréchal de Maillebois s'écarta malheureusement alors de son plan & de ses instructions. Selon les mémoires de la cour de Madrid, un motif personnel l'y décida.

Maillebois s'écarte de son plan.

Il avoit demandé la grandesse après la défaite des Piémontois. On lui répondit qu'il l'auroit lorsque l'infant seroit maître du château de Milan. Il se persuada sans doute alors, & il soutint qu'on pouvoit se contenter de bloquer la citadelle d'Alexandrie, qu'elle tomberoit d'elle même avant le mois de janvier; qu'au lieu d'occuper la rive droite du Pô, comme on en étoit convenu; on gagneroit à entrer dans le Milanès, à y prendre des quartiers; & que le château de Milan pourroit être forcé, avant que les Autrichiens

Il est d'avis d'entrer dans le Milanès.

Examen impartial de la convention de Turin.

eussent le tems de recevoir des renforts.

1746.

Il persuade la cour d'Espagne.
Ibid.

Quoique le Milanès fut l'objet principal de l'ambition de la cour d'Espagne, cet avis rencontra beaucoup d'oppositions, même de sa part. Enfin elle l'adopta. Maillebois la prévint néanmoins, qu'il avoit des ordres précis pour exécuter le premier plan, qu'ainsi il ne pouvoit proposer le second, qu'il seroit même obligé de crier contre; mais que si l'Espagne l'appuyoit, il en favoriseroit l'exécution par tous les moyens possibles. Il persuada.

Il bloque le château de Milan.

En conséquence, la résolution fut prise de bloquer la citadelle d'Alexandrie. On se rendit maître de Valence, de Casal & d'Asti. Les troupes françoises s'établirent de ce côté-là; l'infant avec le reste de l'armée se porta dans le Milanès, bloqua le château de Milan, & s'étendit le long du Tésin & de l'Adda. Par cette disposition on avoit trop de pays à garder, on n'étoit en forces nulle part. Mais les Piémontois & les Autrichiens étant séparés, le projet du maréchal de Maillebois pouvoit réussir. L'infant publia, plus tôt qu'on ne le souhaitoit en Es-

pagne, la grandeſſe accordée à ce général, il s'en repentit bientôt après. 1746.

Paix particuliere du roi de Pruſſ.

Une démarche inconſidérée donna lieu aux funeſtes incidens qui ſuivirent, & qui renverſerent toute eſpérance. On apprend que le roi de Pruſſe, vainqueur des Autrichiens & des Saxons, vient de faire ſa paix avec eux, on eſt effrayé de la ſupériorité que l'impératrice-reine doit prendre en Italie, n'ayant plus beſoin de tant de forces en Allemagne; on décide Louis XV ſur le champ à conclure un traité avec le roi de Sardaigne, ſans en rien communiquer au conſeil, ſans prendre aucune meſure du côté de l'Eſpagne. Louis, d'autant plus facile en cette occaſion qu'il deſiroit ardemment la paix, ſuit les idées qu'on lui donne, écrit de ſa propre main des inſtructions pour l'accommodement: elles ſont envoyées à M. de Champeaux, ſon réſident à Geneve, avec ordre de ſe rendre ſecrettement à Turin vers la fin de décembre 1745, & d'y propoſer les conditions.

Réſolution de traiter promptement avec le roi de Sardaigne.

On offroit d'abandonner au roi de Sardaigne toute la partie du Milanès, ſituée ſur la rive gauche du Pô, & celle qui eſt à la droite juſqu'à la Scri-

Offre que la France lui fait.

1746. via. L'infant D. Philippe devoit avoir pour ſon partage, en toute ſouveraineté & ſans aucune dépendance de l'empire, la partie du Milanès depuis la Scrivia juſques & compris l'état de Parme & Plaiſance, & de plus tout le Crémonois y compris Pizighitoné. Un des principaux articles du projet de traité étoit de ne jamais permettre à l'avenir, qu'aucun état d'Italie pût être uni à la couronne de France, ou à celle d'Eſpagne, ni à la couronne impériale; de ſorte que la Toſcane paſſeroit au prince Charles de Lorraine, frere du grand-duc, celui-ci & ſa poſtérité en devant être exclus. D'autres articles concernent Veniſe, Gènes, & ſeroient inutiles à rapporter.

Article ſur la Toſcane.

La cour de Turin accepte les conditions.

Champeaux, ſous le nom d'abbé Rouſſet, exécute ſa commiſſion. On lui remet le 26 décembre un mémoire ſigné du roi de Sardaigne, qui acceptoit le partage; mémoire contenant quelques obſervations ſur certains points particuliers. Il retourne à Geneve attendre les ordres de la cour. Il y reçoit bientôt un projet d'articles préliminaires, où le partage étoit réglé conformément aux obſervations de Turin, du moins pour l'eſſentiel. Une

Projet d'articles préliminaires.

Inſtruct. du 16 janvier.

nouvelle inſtruction lui enjoignoit d'y retourner ſecrettement comme la premiere fois ; de n'y reſter que vingt-quatre heures, ſi le roi de Sardaigne, dans ce court eſpace, ne ſe déterminoit pas à ſigner les préliminaires ; de ne conſentir à aucun armiſtice, que ſuppoſé la ſignature faite & acceptée de part & d'autre ; de déclarer même que les hoſtilités ne ceſſeroient publiquement, qu'après la réponſe du roi d'Eſpagne à une lettre de Louis XV ſur la concluſion des préliminaires. Il pouvoit cependant promettre qu'on donneroit au maréchal de Maillebois des ordres ſecrets, pour qu'ils uſât, en attendant, de tous les ménagemens convenables à l'égard des Piémontois : il pouvoit même déclarer verbalement que, ſi la cour d'Eſpagne refuſoit ſon acceſſion au traité, on rappelleroit auſſi-tôt les troupes françoiſes. A quels reproches n'expoſoit-on pas le roi de France, ſi la négociation avoit des ſuites malheureuſes ?

1746.

Ménagemens inſuffiſans à l'égard de l'Eſpagne.

Le même jour, 16 Janvier 1746, que ces ordres furent expédiés au négociateur, Louis écrivit à Philippe V, & l'on envoya une inſtruction à l'évêque de Rennes (Vauréal) ambaſſadeur

Louis XV tâche d'obtenir ſon acceſſion.

Lettre du roi à Philippe V. 16 janvier.

1746. à Madrid. On y alléguoit tous les motifs imaginables, pour justifier le traité & pour obtenir l'accession; la paix du roi de Prusse, les avantages qu'en tiroit l'Autriche, l'impossibilité de faire à D. Philippe un établissement aussi considérable qu'on le desiroit; la nécessité de s'unir au roi de Sardaigne, & de lui beaucoup accorder; la solidité qu'auroient par ce moyen les états des deux infans en Italie; & la certitude d'y terminer de la sorte une guerre si ruineuse. Enfin, le roi donnoit à entendre que sa résolution étoit prise, si on refusoit l'accommodement, de préférer à tout le reste la défense de son royaume & le soulagement de ses peuples; il en témoignoit son regret avec tous les sentimens de l'amitié.

Armistice signé à Paris.

Cependant la négociation avançoit. La cour de Turin ne voulut point signer de préliminaires, mais pressa la conclusion d'un traité definitif; ce qui détermina sans doute Champeaux à demeurer. Le comte de Maillebois, fils du maréchal & gendre du marquis d'Argenson, revêtu de plein-pouvoirs, signa le 17 février à Paris un traité d'armistice avec un député du roi de Sardaigne, dont les ministres avoient en-

voyé le projet de traité définitif. Immédiatement après, le comte eut ordre de se rendre à Turin pour conclure : son instruction, datée du 19, tendoit seulement à réformer quelques articles de ce projet : il ne s'agissoit guere, dans ces articles, que de ménagemens pour la cour d'Espagne. 1746.

Indignation de la cour d'Espagne.

Elle reçut avec autant de hauteur que d'indignation une nouvelle si imprévue. Tous les anciens sentimens d'aigreur contre la France se ranimerent. Philippe V répondit au roi son neveu sans dissimulation, attribuant à de perfides conseils l'infidélité dont il se plaignoit. Il envoya promptement le duc d'Huescar, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour travailler à rompre la négociation de Turin, de concert avec le prince de Campo-Florido, ambassadeur ordinaire.

Lettre du roi d'Espagne. 30 janv.

Ses plaintes & ses raisons.

L'Espagne étoit insensible à toutes les raisons du cabinet de Versailles. Elle réclamoit le traité de Fontainebleau, que la France avoit demandé elle-même ; elle reprochoit au ministere de réduire presque à rien l'établissement de l'infant, d'agrandir au contraire extrêmement le roi de Sardaigne, sans le lier même par aucune garantie. Elle repré-

1746. sentoit ce prince dans la position la plus dangereuse, resserré, séparé des Autrichiens, sur le point de perdre la citadelle d'Alexandrie; tandis qu'une armée de plus de quatre vingt-dix mille hommes, déjà victorieuse, pouvoit faire la loi en Italie, & que les Autrichiens, loin de pouvoir y devenir les plus forts, se trouvoient à peine en état de défendre la Flandre.

Le traité exposoit à une nouvelle guerre.

D'ailleurs, ajoutoit-on, ce traité ne finit point la guerre : il faut commencer une autre ligue : en voulant dépouiller de la Toscane le nouvel empereur, en voulant anéantir les droits de l'empire sur l'Italie, on va entraîner le corps germanique dans une guerre où il ne vouloit prendre aucune part : on viole les engagemens pris avec l'Espagne, sans parvenir à la paix.

L'ambassadeur de France n'a aucun succès à Madrid.

C'étoient enfin de la part des Espagnols les plus fortes clameurs, les plaintes les plus amères. Philippe V n'étoit pas moins animé que la reine & les ministres. L'évêque de Rennes avoit tâché en vain à Madrid de calmer les cœurs, & de faire valoir toutes les raisons de la France : on avoit réfuté ses raisonnemens avec chaleur; on lui avoit fait essuyer de sanglans repro-

Dépêches de l'évêque de Rennes. 13 & 15 mars

ches ; & il déſeſpéroit d'adoucir les reſſentimens, d'amener les choſes à un point de conciliation, ſi le traité de Turin ſubſiſtoit en ſon entier. Un mot de la reine donnera l'idée de ſa maniere d'enviſager cet objet : *on veut nous traiter comme des enfans*, dit-elle devant l'ambaſſadeur, *& on nous menace du fouet ſi nous ne faiſons pas ce qu'on veut !* 1746. Mot de la reine.

Déplorable effet de l'imprudence ou de la foibleſſe du miniſtere ! On n'ignoroit pas ce que le traité ſecret du cardinal de Fleuri, en 1734, avoit produit d'animoſité & d'embarras. On s'étoit lié plus étroitement que jamais par le traité de Fontainebleau, ſans proportionner les engagemens aux intérêts de l'état. Il auroit fallu du moins prévenir l'Eſpagne, ſur la néceſſité & les conditions d'une paix avec le roi de Sardaigne. On conclut ſans elle un traité contraire à ſes vues & à ſes prétentions ; on l'irrite en un tems où la bonne intelligence eſt ſi néceſſaire, & l'on ſe trouve tout-à-coup dans un pas gliſſant entre deux précipices. Imprudence du miniſtère de France.

Il n'étoit pas poſſible de reculer à l'égard du roi de Sardaigne, puiſque la concluſion définitive étoit attendue Noailles s'offre à paſſer en Eſpagne.

1746. à chaque inſtant. Les Eſpagnols jetoient cependant les hauts cris. Une cruelle perplexité agitoit le roi & ſon conſeil. On ſentit la néceſſité d'envoyer inceſſamment un négociateur en Eſpagne ; commiſſion auſſi déſagréable que difficile. Le maréchal de Noailles s'offrit, quoique dans un âge avancé, déclarant qu'il ſe borneroit au ſimple rembourſement de ſes frais, & qu'il ne ſurchargeroit point le tréſor par des dépenſes conſidérables.

Mémoire au roi. 22 mars.

Le roi accepte avec plaiſir.

Le roi répondit en marge de ſon mémoire : *J'accepte avec plaiſir vos offres, & j'eſpère que ſi quelqu'un peut réuſſir, ce ſera vous. Je ne prétends pas qu'ils vous en coûte rien. Vous emporterez avec vous une ſomme d'argent que je vous ferai donner, & à votre retour, nous payerons le ſurplus de votre dépenſe. Je connois votre ſageſſe, & vous ſavez parfaitement ce qu'il faut faire. Ainſi, je m'en rapporte bien volontiers ſur ce chapitre, ainſi que ſur le premier qui eſt délicat. Mais à vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*

Contre-tems qui dérange tout.

Cette miſſion avoit pour objet de diſpoſer la cour d'Eſpagne aux vues de la France. Les nouvelles imprévues & accablantes que l'on reçut d'Italie, &

qui étoient le fruit de tant de mauvaises manœuvres, firent tout-à-coup changer de systême, en mettant le comble aux inquiétudes. 1746.

Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie.

Tandis qu'on négocioit, le roi de Sardaigne qui connoissoit le prix du tems, & qui ne se reposoit pas sur de simples paroles, projeta, de concert avec les Autrichiens, une expédition pour ravitailler Alexandrie. Le tems pressoit; la citadelle étoit sur le point de succomber. Il avoit promis seulement d'attendre tout le mois de février la suspension d'armes; & comme on n'ignoroit pas à Turin les refus de la cour de Madrid pour le partage, on y étoit bien résolu d'agir avec vigueur, si la France faisoit des difficultés. Il semble qu'on y traitoit de bonne foi, mais non sans adresse.

Petits incidens qui font échouer la négociation.

Le comte de Maillebois venoit conclure. Il reçut à Briançon, le 27 fevrier, une lettre de Turin, par laquelle on le pressoit d'arriver, s'il pouvoit faire publier aussitôt la suspension d'armes; sans quoi, on le prioit de ne pas continuer sa toute. Il répondit qu'il le pouvoit; mais il envoya en même-temps à Champeaux les représentations qu'il étoit chargé de faire sur deux articles du

1746. traité, ſigné par lui-même le 27 février. Il avoit ordre d'exiger des miniſtres du roi de Sardaigne une déclaration par laquelle il ſeroit conſtaté que l'armiſtice n'avoit été conclu qu'en vertu du mémoire de ce prince, du 26 décembre: demande imprévue, qui étoit propre, ainſi que les modifications qu'il propoſoit, à inſpirer de la défiance. Il arriva le 3 mars à Rivòli avec Champeaux; le roi y envoya le lendemain un de ſes miniſtres. On diſputa ſur les points dont nous venons de parler. La cour de Turin vouloit s'en tenir purement au traité fait à Paris; Maillebois, en ſe relâchant ſur le reſte, vouloit abſolument cette déclaration, que de petits motifs faiſoient exiger mal-à-propos. On la refuſa, & la conférence fut rompue. L'entrepriſe pour le ravitaillement d'Alexandrie devoit s'exécuter le lendemain; l'ordre étoit donné aux troupes; on fit part le 5 mars au comte de Maillebois de leurs mouvemens ſur Aſti & Montécalvo.

Conférences de Rivoli rompues d'abord.

Lettre du roi de Sardaigne à Louis XV, avec un mémoire.

La France avoit promis légérement de faire conſentir la cour d'Eſpagne au partage. Le roi de Sardaigne avoit ſuppoſé ce conſentement eſſentiel, dans le projet de traité définitif; on lui avoit offert pour y ſuppléer, des ſuretés qu'il ne

Motifs qui juſtifient le roi de Sardaigne.

ne jugeoit point convenables : loin de pouvoir compter ſur l'acceſſion, il ſavoit que les Eſpagnols ſe préparoient à l'attaque du château de Milan ; il avoit ſujet de craindre que cette citadelle ne tombât entre leurs mains ; le miniſtère de Verſailles lui fourniſſoit des raiſons de continuer les hoſtilités, lorſqu'il eût été le plus important de conſommer l'armiſtice : il prouva ſon habilité en politique & en guerre ; il profita de nos fautes, mais fut-il coupable de perfidie? 1746.

Conduite du maréch. de Maillebois.

Le maréchal de Maillebois, inſtruit des négociations avec la cour de Turin, s'étoit un peu endormi ſur les périls inſéparables d'une poſition trop étendue. Depuis quelque tems, les lettres que D. Philippe recevoit de Madrid l'accuſoient, lui & ſon fils, de trahir l'Eſpagne ; & la plupart des Eſpagnols, ſurtout Muniain, miniſtre du jeune prince, ſe livroient avec une ſorte de fureur à ces funeſtes impreſſions. Les mouvemens de l'ennemi réveillerent le maréchal. Il apprit, le 5 mars, que neuf bataillons françois étoient bloqués dans Aſti. Le marquis de Montal qui les commandoit auroit eu le tems de ſe retirer, s'il ne lui eût pas envoyé ordre d'attendre quatre jours, lui faiſant eſpérer un

Affaire malheureuſe d'Aſti.

1746. ſecours qu'il demandoit à l'infant, mais qu'on ne pouvoit recevoir aſſez tôt. Montal ſe défendit deux jours. Les Piémontois avoient du canon; ils avoient fait des brèches, ils ſe diſpoſoient à l'aſſaut; leur attaque étoit ſi bien concertée, qu'on ne pouvoit tenter une ſortie: les neuf bataillons ſe rendirent priſonniers de guerre.

Les Eſpagnols furieux contre les François.

Alors rien ne fut capable de contenir le déchaînement des Eſpagnols contre les François. Les nouvelles du traité, jointes à la facilité de ſauver Aſti & de couvrir Alexandrie, leur perſuaderent qu'on vouloit réellement les abandonner aux ennemis. Quelques-uns s'emporterent dans le conſeil de l'infant, juſqu'à dire qu'il falloit arrêter le maréchal & ſes troupes. Le comte de Gages s'éleva contre une propoſition ſi odieuſe, & le prince fut de ſon avis.

Démarche imprudente de Maillebois.

Maillebois, dont l'imagination étoit échauffée, ſuppoſa que cette propoſition étoit un deſſein réel; il l'écrivit à D. Philippe le 10 mars, & lui proteſta que ce motif ſeul le détermineroit à ſe retirer entre Novi & Gavi, juſqu'à ce qu'il reçût des ordres de ſa part. Le ſoupçon du maréchal ne pouvoit manquer de bleſſer l'infant, d'autant plus que ſon

Lettre du maréchal de Maillebois à l'infant.

inclination pour la France étoit connue. Sa réponse fut très-vive, très fière, & pleine de reproches dont il étoit difficile de se défendre. La cour d'Espagne se plaignit hautement dans la suite, de l'injure faite à ce Prince, & en demanda une satisfaction éclatante. 1746.

Situation critique de l'armée.

Pour comble de malheur, les Espagnols évacuerent promptement Alexandrie, de peur d'y éprouver le même désastre, que les François venoient d'essuyer dans Asti. La communication avec le comté de Nice étoit menacée. La cavalerie françoise manquoit de subsistances. Le marquis de Castellar, enfermé dans Parme avec dix mille hommes des meilleures troupes d'Espagne, refusoit d'en sortir quoique D. Philippe l'eût ordonné. Une brouillerie ouverte divisoit ce général & le comte de Gages, qui avoit acquis en Italie une brillante réputation. La discorde étoit enfin, comme elle l'a été souvent pour nous, le plus dangereux de nos ennemis.

Noailles avoit prévu le danger.

Telles furent les suites de l'invasion prématurée du Milanès. Le maréchal de Noailles avoit prouvé, par un mémoire que le ministère envoya en Espagne, au commencement de décembre,

combien la diſpoſition des quartiers
1746. avoit d'inconvéniens & de périls. Le maréchal de Maillebois en avoit écrit de même à la cour, en avoit parlé de même à l'armée. On ignoroit alors quelles vues ſecrettes avoient pu contribuer à cette fatale manœuvre, dont il eſpéroit d'abord un ſuccès tout différent.

Le roi de Sardaigne écrit en ami.

Preſqu'en même-tems qu'arriva la nouvelle d'Aſti, Louis XV reçut une lettre du roi de Sardaigne, avec une courte relation de ce qui s'étoit paſſé. Charles-Emmanuel lui témoignoit du chagrin, de ce que l'armiſtice n'avoit pas eu lieu; il eſpéroit de le convaincre par la relation, que ce n'étoit point ſa faute; il aſſuroit que ſes ſentimens n'avoient pas changé, & qu'il ne deſiroit *rien tant que de mettre le dernier affermiſſement à l'union & à l'amitié*, qu'il diſoit rétablies entr'eux. Comment auroient-elles pu l'être?

Lettre du roi de Sardaigne au roi. 8 mars.

Fauſſes eſpérances de paix.

Cette démarche ranima les eſpérances de paix. Le maréchal de Noailles, prêt à ſe mettre en route, croyant que le but de ſon ambaſſade ſeroit d'obtenir l'acceſſion de l'Eſpagne, propoſa ſes idées dans un mémoire, & demanda les derniers ordres du roi. Mais les autres nouvelles qu'on reçut bientôt, ſi capa-

bles de troubler la cour, exigèrent un autre plan de politique.

1746.

Déclaration fâcheuse de la cour de Turin.

Après les avantages immenses que l'affaire d'Asti, suivie d'événemens décisifs, procuroit au roi de Sardaigne, le comte de Gorzègne, son ministre, écrivit le 20 mars à Champeaux, que le système qui pouvoit être convenable à la fin de décembre, & qu'on auroit exécuté *dans la supposition du concours des autres contractans*, ne pouvoit plus se concilier avec la situation présente des affaires; que la négociation étant demeurée imparfaite, parce que l'Espagne n'y avoit pas voulu consentir, l'honneur & la bonne foi du roi de Sardaigne ne lui permettoient plus de s'y engager; qu'il regardoit cependant l'amitié comme rétablie avec la France; qu'il souhaitoit de l'affermir, par tous les moyens qui pourroient se concilier avec sa sureté & son honneur; & qu'il attendroit que le roi voulût bien lui en ouvrir les voies, pour y répondre de sa part avec une entiere confiance.

Lettre du comte de Gorzègne.

Raisonnement plausible en sa faveur.

„ Vous dites, ajoutoit le ministre „ piémontois, que S. M. T. C. s'est „ donné & se donne des soins infinis, „ pour amener la cour d'Espagne à ac- „ céder au partage, & qu'elle n'y est

1746. „ pas encore parvenue. Ne peut-on pas „ conclure de-là que, si l'Espagne avoit „ eu entre ses mains le château de Milan ou la place d'Alexandrie, il n'en „ devoit plus rester aucune espérance „?

Il falloit calmer incessamment la cour d'Espagne.

A la lecture de cette lettre, il fut aisé de comprendre que la négociation de Turin étoit absolument rompue. On devoit se borner à calmer le ressentiment de la cour d'Espagne, à regagner sa confiance, à lui inspirer la modération dans ses projets, à concerter avec elle les entreprises, enfin à cimenter l'union entre les deux couronnes. On ne pouvoit trop y travailler, ni trop se presser; car on craignoit que l'Espagne, dans sa colère, n'entamât une négociation avec l'Autriche. On lui avoit donné l'exemple: elle se croyoit en droit de le suivre. Grande leçon pour les ministres & pour les princes!

Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils.

Mém. du 28 mars.

Noailles gémissoit intérieurement de tant de fautes & de malheurs, qu'il auroit sans doute prévenus, si on l'avoit consulté dans cette affaire. Il brûloit de les réparer. Il fit aussitôt un second mémoire sur l'objet de sa mission, où l'honnêteté, la prudence & la saine politique paroissoient dans tout leur jour. Ce mé-

moire fut écrit le 28 mars; la dépêche de Champeaux étoit arrivée la veille. Il reçut le 30 son instruction, qui ne faisoit qu'autoriser ce qu'il proposoit lui-même; & il partit le premier avril, accompagné du comte de Noailles, dont le zèle laborieux lui avoit été utile en d'autres occasions. Depuis la campagne de 1743, le roi trouvoit bon qu'il s'en servît pour la correspondance particulière, & l'appeloit le *secrétaire royal* de son pere : celui-ci ne pouvoit se passer d'un tel secours, tant ses yeux avoient souffert par des travaux excessifs. En cas de maladie du maréchal, le comte devoit le remplacer dans les fonctions de l'ambassade. 1746.

Les chemins de France étoient si affreux en divers endroits, qu'il fallut dix chevaux pour traîner chaque voiture, & qu'on eut encore besoin de plusieurs paires de bœufs. Les difficultés étoient pires en Espagne. On prit la route de Pampelune, la plus incommode, mais la plus courte; on n'arriva que le 23 à Madrid, après des fatigues incroyables. Son voyage très-pénible

Il en coûtoit à l'amour-propre de l'évêque de Rennes, de voir arriver un ministre d'état, ambassadeur extraor- L'évêque de Rennes, ambassadeur, lui annonce des

1746. difficultés chimériques. Lettre du 13 & 15 avril.

dinaire. En se couvrant de tous les dehors de la politesse & même de l'affection, il ne pouvoit cacher les petits détours de la vanité. Il avoit écrit au maréchal que, si le premier objet de sa mission eût subsisté, son voyage eût été fort inutile, parce qu'il étoit lui-même venu à bout d'amener le roi & la reine d'Espagne au point d'accepter le partage; que cette ambassade auroit plutôt retardé que facilité la conclusion; qu'on auroit voulu attendre ce qu'il apportoit de nouveau; & qu'on étoit résolu, en cas qu'il n'y eût aucun changement, de lui faire les réponses les plus dures & la réception la plus seche. Le prélat ajoutoit qu'on étoit ravi de la rupture avec le roi de Sardaigne, malgré le dangereux état de l'armée; qu'on l'en recevroit beaucoup mieux; mais que sa négociation rencontreroit des épines à chaque pas, & seroit bien plus difficile que ne l'eût été la première.

Le roi lui écrit là-dessus. Lettre du 12 avril.

Louis XV, à qui on insinuoit ces fausses idées, lui en fit part dans une lettre particulière. " Il me revient, dit-
„ il, que la reine vous craint auprès
„ du roi, & que l'on ne veut pas vous
„ traiter si familierement que l'évêque.

„ Nous verrons ce qui en ſera. Vous „ êtes bien inſtruit & ſage, je compte. „ Votre diligence me paroît embour- „ bée. Tant pis pour vous; car j'eſpère „ me mettre en branle dans les premiers „ jours du mois prochain, pour être „ revenu, ſi je puis, pour les couches „ de ma belle-fille, & puis retourner, „ ſi beſoin eſt „. 1746.

Cependant le maréchal reçut un accueil extraordinairement diſtingué, & même des marques d'amitié dont on ne connoiſſoit pas d'exemple en ce pays. Philippe V lui avoit fait meubler une maiſon à Aranjuès où la cour ſe trouvoit alors. Le marquis de Villarias, miniſtre des affaires étrangères, lui parla de manière à inſpirer toute confiance; le marquis de la-Encenada, miniſtre favori, chargé des autres départemens, lui fit la premiere viſite, contre l'uſage. De ſon côté, il n'oublia rien pour gagner les cœurs. On deſiroit fort qu'en qualité de grand d'Eſpagne & de chevalier de la toiſon-d'or, il baisât la main du roi & de la reine: il le fit ſans peine, comme il l'avoit fait autrefois avec l'agrément de Louis XIV; il dit ſeulement dans les converſations, que l'ambaſſadeur n'entroit

Il reçoit cependant l'accueil le plus diſtingué.

Son attention à gagner les cœurs.

1746. pour rien dans cette cérémonie. Une délicateſſe déplacée auroit pu empêcher tout le bien qu'il eſpéroit.

Il expoſe l'objet de ſa miſſion.

Après les aſſurances de la tendreſſe du roi pour leurs majeſtés Catholiques, de ſon amitié & de ſon zèle pour l'infant ſon gendre, de ſon ardeur à les ſatisfaire en tout ce qui ſeroit poſſible : il ajouta que le roi leur avoit envoyé un de ſes miniſtres d'état, non-ſeulement par une marque particulière de ſon attention, mais afin qu'ils euſſent auprès d'eux une perſonne aſſez inſtruite des affaires, pour répondre ſur le champ aux difficultés qu'on propoſeroit, ſans perdre le tems qu'exigeoit l'éloignement des lieux & les diſcuſſions par écrit; qu'un des principaux objets de cette ambaſſade étoit de connoître leurs intentions, en des conjonctures ſi intéreſſantes pour les deux couronnes; que le choix qu'on avoit fait de lui, étoit une ſuite des bontés & des graces dont l'avoit comblé en tant d'occaſions le roi d'Eſpagne, & devenoit par-là une nouvelle faveur & un nouveau motif de reconnoiſſance. On répondit dans les termes les plus ſatisfaiſans, ſoit à l'égard du roi, ſoit à l'égard du miniſtre.

Dépêche du maréchal de Noailles au roi. 30 avril.

Lorsqu'il fut question de la guerre d'Italie, & de l'établissement de Don Philippe, il représenta la nécessité de former un plan, où l'on embrassât plutôt ce qui étoit possible que ce qui étoit desirable; il pria le roi & la reine d'observer que l'établissement du prince, tel que l'Espagne & la France même le desiroient, ne pouvoient plus guere avoir lieu dans l'état actuel des choses. 1746. Il inspire des sentimens modérés. *Ibid.*

« Allez-vous me répéter, monsieur le „ maréchal, répondit le roi d'un ton „ sec, que le traité de Fontainebleau „ est l'ouvrage de la colère & de l'am- „ bition, comme on l'a déjà dit? „ L'ambassadeur s'apperçut que le rouge lui montoit au visage, & que ce n'étoit pas le moment de discuter cette matiere. « Non, sire, je ne dirai rien là- „ dessus à votre majesté, sinon qu'il „ n'en est pas des traités entre deux „ grands princes, comme des actes „ entre des particuliers; puisque l'exé- „ cution des premiers est subordonnée „ aux événemens. Mais je supplie vo- „ tre majesté de vouloir bien remettre „ la discution de ce point à un autre „ jour „. Il ajouta aussitôt qu'il falloit s'occuper avant tout, de l'arrangement des opérations militaires, dont le plus Il s'attache aux opérations militaires.

1746. ou le moins de ſuccès devoit décider du partage de l'infant. On s'en occupa effectivement, non ſans des plaintes très-vives contre ceux que l'on regardoit comme les auteurs des revers en Italie.

Ses talens de négociateur.

Noailles poſſédoit le talent eſſentiel aux négociateurs, de bien connoître les différens intérêts des hommes ; de s'accommoder avec prudence, mais ſans foibleſſe, à leur caractère ; de les amener à ſon but par la perſuaſion, & par les ſentimens qui les affectent. Il en avoit ſur-tout beſoin auprès de la reine, maîtreſſe abſolue des affaires. Voici l'idée qu'il conçut d'abord de cette princeſſe.

Portrait qu'il fait de la reine d'Eſpagne.

Lettre particulière au roi. 30 avril.

“ Elle me paroît avoir „ de l'eſprit, de la vivacité ; entend finement, répond juſte ; elle a une „ politeſſe noble ; je n'ai pas encore „ aſſez traité avec elle, pour avoir pu „ approfondir ſon caractere ; mais en „ général, je crois que l'on peut avoir „ excédé dans les portraits que l'on en „ a faits. Elle eſt femme, elle a de „ l'ambition, elle craint d'être trom„ pée : elle l'a été, ce qui lui donne „ de la défiance, qu'elle pouſſe peut„ être un peu trop loin. Mais je crois „ qu'un homme ſage, déſintéreſſé, &

„ qui sauroit gagner sa confiance, la „ rameneroit avec patience à ne prendre que des partis raisonnables. Il „ ne s'agit que de trouver des hommes de cette espèce, & l'on ma dit „ qu'ils étoient assez rares dans tous „ les tems & dans tous les pays „. 1746.

„ La persuasion ne se commande „ pas ; (autre remarque bien juste) „ & autant que j'en puis juger, on a „ plus gâté d'affaires, qu'on n'en a „ accommodé, par la précipitation & „ par le ton décisif & impérieux „. Dans le tems même de Louis XIV, combien d'exemples confirmoient cette maxime !

Persuader & non commander.

Id. 11 mai.

Nos ambassadeurs en Espagne avoient presque tous suivi un mauvais système. Ils avoient aliéné, par l'indifférence & par des airs dédaigneux, cette nation fiere, qu'il importoit de se concilier par des ménagemens & des égards : admis tous les jours à une audience particuliere du roi & de la reine, ils n'avoient profité de cet avantage que pour exciter la jalousie, au lieu d'employer leur crédit à faire chérir & respecter la France : loin de lui faire des créatures, ils avoient augmenté le nombre de ses ennemis ; & si le dan-

Fautes de nos ambassadeurs.

Mém. sur l'ambassade d'Espagne.

1746. gereux Muniain avoit été donné à l'infant pour son ministre, c'étoit la faute de l'ambassadeur françois, qui avoit écarté le comte d'Ardre, lieutenant-général, l'homme le plus digne de gouverner le jeune prince, & le plus capable de maintenir la bonne intelligence. L'antipathie nationale ne pouvoit s'affoiblir de la sorte : les derniers événemens l'avoient envenimée plus que jamais.

Noailles gagne la confiance des ministres.

Un des principaux soins du maréchal fut de ramener les cœurs & les esprits. Ses manieres honnêtes, engageantes, devoient plaire à tout le monde. Il s'attacha sur-tout à gagner la confiance des ministres. Il voulut conférer avec eux sur les affaires, tandis qu'on s'attendoit à le voir traiter directement avec le roi & la reine ; & cette conduite produisit le meilleur effet. Pour éviter l'inconvénient des réponses verbales & incertaines, il imagina de composer des mémoires auxquels on répondroit par écrit. L'évêque de Rennes crut que les Espagnols n'y consentiroient point, parce que ce n'étoit pas leur usage. Les Espagnols y consentirent dès qu'il l'eut proposé.

Accoutumé à se tracer toujours avec ordre le plan de ses opérations, il avoit réduit à cinq chefs les objets de l'ambassade. 1°. Tâcher de rétablir parfaitement l'union & le concert entre les deux couronnes, assurer qu'on renverroit à la cour d'Espagne toutes les propositions que pourroit faire le roi de Sardaigne, & obtenir des ordres précis pour que les généraux espagnols agissent d'intelligence avec les François. 2°. Etablir la nécessité de pousser la guerre dans les états du roi de Sardaigne de proche en proche, afin d'avoir une communication sûre avec la France; & fixer un plan de campagne conforme à ce principe. 3°. Faire sentir l'impossibilité d'envoyer de France de nouveaux renforts en Italie. 4°. Sonder les dispositions de l'Espagne par rapport à la paix, lui inspirer la modération au sujet de l'établissement de D. Philippe, l'exhorter à concourir aux vues pacifiques du roi. 5°. Découvrir si elle n'entretenoit point quelques correspondances particulieres; examiner ce qu'elle pensoit d'une négociation entamée avec la Hollande, qui avoit envoyé le comte de Wassenaer; enfin la sonder sur les avantages de commer-

1746.

Plan qu'il se propose.

ce, qu'elle pourroit accorder aux Anglois & aux Hollandois.

1746.

Louis XV lui envoie secrettement des papiers.

Il avoit demandé, en partant, qu'on l'instruisît de tout avec exactitude. Le marquis d'Argenson lui envoyoit des extraits de sa main, mais insuffisans.

Le roi au maréchal de Noailles. 12 avril.

Le roi lui envoya d'abord les pieces entieres, enfermées dans des boëtes, afin que le ministre ne se doutât point que ce fussent des papiers. On connoît plus d'un exemple de cette défiance de Louis XV, pour quelques-uns de ses ministres; suite malheureuse d'une confiance mal placée, & de l'embarras de faire de meilleurs choix.

Plaintes de Philippe contre nos ministres & nos généraux.

L'ordre avoit été envoyé le 28 mars au maréchal de Maillebois, de se réunir avec les troupes d'Espagne, au risque même de perdre sa communication avec le comté de Nice. C'étoit une preuve de la bonne volonté du roi. Mais la cour de Madrid conservoit un souvenir amer du passé. Philippe V, n'accusant que les ministres ou les généraux, parloit sans cesse douloureusement de ce que les deux couronnes auroient pu exécuter, en agissant toujours de concert; & se plaignoit qu'on lui eût manqué d'égards en diverses occasions, tandis qu'il s'étoit prêté à tout

ce que pouvoit desirer la France. Il s'étoit engagé à sa sollicitation, disoit-il, dans la guerre de 1733; il n'avoit déclaré la guerre aux Anglois en 1739, que sur la promesse de la France, d'envoyer une flotte considérable en Amérique : devoit-il s'attendre après cela aux procédés qu'on avoit eus, dans la négociation secrette de Turin? 1746.

Un autre ambassadeur auroit pu aigrir le monarque, ou par de fausses excuses ou par des récriminations chagrines. Noailles évita toute discussion sur les griefs plus ou moins fondés. Il se contenta de faire entendre que la France avoit eu aussi des sujets de plainte, spécialement par rapport à son commerce. Il tâcha de justifier le traité de Turin, en disant que le roi avoit cru pouvoir partir des conditions agréées par l'Espagne même en 1733 & en 1743, & préférer pour l'infant un établissement solide à des espérances incertaines; qu'on n'avoit pas eu le tems de concerter la négociation; que trop de retardemens l'avoient fait échouer. Il insista sur la droiture de Louis XV, sur sa tendresse pour le roi d'Espagne. Il lui rappela combien son établissement nous avoit coûté de

Réponses du maréch.

Il prend le monarque par les motifs les plus touchans.

1746. ſang & de tréſors. C'étoit prendre Philippe par ſon endroit foible : il avoit le cœur françois : il s'attendriſſoit au ſouvenir des efforts de Louis XIV en ſa faveur : il oublioit alors tout le reſte ; & quoique perſuadé que ſes droits ſur la Lombardie étoient inconteſtables, il ſe crut preſque dans le cas de ſe juſtifier, ſur le reproche d'ambition qu'on lui faiſoit d'ordinaire en France.

Vivacités dangereuſes de quelques François.

Ainſi le ſage ambaſſadeur amenoit les eſprits au but de ſa miſſion. Mais le maréchal de Maillebois d'une part, & le marquis d'Argenſon de l'autre, parloient, écrivoient avec une vivacité qui pouvoient rouvrir toutes les plaies, & rompre toutes les meſures. Noailles ſe crut obligé d'en avertir, pour qu'on arrêtât le progrès du mal. La maniere dont il s'explique au comte d'Argenſon ſur un point ſi délicat, peut ſervir d'inſtruction & de modele.

Avis importans donnés avec prudence.

Lettre du 13 mai.

„ Il y a des lettres de M. le maré„ chal, dans leſquelles il ſe ſert d'ex„ preſſions, telles que je n'en voudrois „ pas employer contre des perſonnes „ qui me feroient abſolument inféri„ eures & ſubordonnées. C'eſt à des „ gens qu'il croit de ſes amis dans cet-

1746.

„ te cour, qu'il s'eſt adreſſé pour leur
„ ouvrir ſon cœur, & on ne lui en a
„ pas tenu le cas ſecret : ce qu'il y a
„ de plus fâcheux, c'eſt qu'on l'accu-
„ ſe d'avoir dit beaucoup de mal de per-
„ ſonnes dont il avoit dit beaucoup de
„ bien ; & d'avoir dit enſuite beaucoup
„ de bien de ceux dont il avoit dit du
„ mal ; & cela regarde même des per-
„ ſonnes du premier grade. Sa lettre
„ à l'infant a été regardée par leurs
„ majeſtés Catholiques comme une
„ eſpèce d'inſulte, dont elles étoient
„ déterminées à demander juſtice.
„ C'eſt une des premieres choſes dont
„ on m'a parlé, & que j'ai empêchée
„ juſques à préſent... J'ai fait ſentir
„ qu'il étoit de leur intérêt de n'appor-
„ ter aucun changement dans les ar-
„ mées d'Italie ; parce que les change-
„ mens ne pouvoient occaſionner que
„ du trouble, & que j'étois aſſuré d'ail-
„ leurs que M. le maréchal de Maille-
„ bois apporteroit tous ſes ſoins, pour
„ réparer la malheureuſe affaire d'Aſti,
„ que l'on ne devoit pas même lui im-
„ puter ; au lieu qu'un autre n'auroit
„ pas le même motif d'empreſſement
„ & d'ardeur... J'ai pris le parti d'écrire
„ ſur ce ſujet une lettre en chiffre à

Service rendu au maréch. de Maillebois.

1746.

„ M. le comte de Maillebois, & de lui „ faire écrire également par le comte „ de Noailles, pour l'informer d'une „ partie de ces circonstances, & pour „ l'engager à travailler avec prudence „ à y apporter les remedes convena- „ bles „.

Indiscrétion d'un ministre, très-nuisible.

„ Je ne puis encore m'empêcher de „ vous dire un mot à cette occasion, „ sur la maniere dont M. votre frere „ écrit & parle de leurs majestés catho- „ liques & de toute cette cour. Je vous „ prie de rendre justice aux motifs qui „ me déterminent à vous parler aussi „ ouvertement; mais rien ne peut faire „ plus de tort aux affaires, ni lui faire „ à lui-même plus de préjudice. Vous „ ferez de cet avis l'usage que vous „ jugerez convenable. Je lui en insinue „ quelque chose dans une lettre par- „ ticuliere que je lui écris. Mais lors- „ que les conseils & les avis ne sont pas „ du goût des personnes auxquelles on „ les donne, ils ont ordinairement „ très-peu d'effet „. On reconnoît là un vrai zèle, qui ne cherche point à nuire, mais qui dit la vérité quand il le faut, & de la maniere qu'il le faut pour le bien public.

Plan de guerre adopté.

Avec une conduite si mesurée & si

pleine d'égards, le négociateur réussit au-delà de ses espérances. Son plan de guerre fut adopté, quoiqu'il le dirigeât principalement contre les états du roi de Sardaigne; ee qui pouvoit réveiller la crainte de quelque négociation particuliere. Cependant tout autorisé qu'il étoit à promettre que, si ce prince faisoit des propositions, on les renverroit directement à la cour d'Espagne, il ne jugea point à propos de donner une assurance si agréable: soit parce qu'elle auroit pu s'interpréter comme une sorte d'excuse pour le passé, ou comme un trait de foiblesse peu compatible avec la dignité de la couronne; soit parce que la prudence exigeoit qu'on ne s'imposât pas une loi, trop dure en certaines circonstances. D'ailleurs étoit-il probable que l'Espagne comptât beaucoup sur cette promesse?

1746.

Sage réserve.

Au roi 11 mai.

Le plan de campagne tendoit à se procurer des avantages solides, au lieu de s'exposer à des malheurs, en formant des entreprises trop vastes & trop hardies. Comme on devoit être peu supérieur en forces, le maréchal proposa 1°. d'établir d'abord la guerre entre le Pô & les montagnes de Gènes: par

Le plan d'opérations tendoit au solide.

Mém. du 14 mai.

1746. là on tireroit de ces dernieres les subsistances & les secours nécessaires; 2°. de pousser vigoureusement le roi de Sardaigne: on le forceroit à se retirer dans le centre de son pays, à y rappeler les Autrichiens qui le ruineroient surement; on obligeroit ceux-ci à séparer leurs forces; & on assureroit ainsi le royaume de Naples, en même-tems que l'on couvriroit l'état de Genes; 3°. de faire deux corps d'armées, à portée de se soutenir mutuellement, afin de saisir le moment d'attaquer avec succès l'ennemi séparé : 4°. de former au plus tôt un corps retranché à Plaisance; ce qui donneroit plusieurs avantages, en particulier un point d'appui & une place d'armes, dont on manquoit absolument, tandis que les ennemis en avoient plusieurs.

Situation de l'infant en Italie.

Pendant qu'on examinoit avec satisfaction le plan militaire, les nouvelles d'Italie, diminuerent l'inquiétude sur le sort de l'infant. D. Francisco Pignatelli, lieutenant-général, avoit attaqué & forcé à Codogno, le 6 mai, un corps de quatre à cinq mille hommes, dont plus de deux mille étoient restés prisonniers. Le marquis de Castellar, ayant enfin évacué Parme par

ordre exprès de la cour d'Espagne, avoit eu le bonheur de sauver ses troupes, & il alloit rejoindre l'armée. Malgré ces avantages, l'infant se trouvoit encore dans une situation critique: le défaut de subsistances lui avoit fait abandonner les bords du Taro; & les ennemis se préparoient à livrer bataille. Tout concouroit à prouver combien le maréchal avoit raison, de ne mettre dans son plan aucune de ces entreprises, sur lesquelles on ne doit se décider que d'après les circonstances. 1746.

On se relâche sur les prétentions à son égard.

Il étoit déjà parvenu à faire abandonner en partie le traité de Fontainebleau. Philippe V & la reine consentoient que les duchés de Milan & de Mantoue n'entrassent plus dans le partage de l'infant, à condition qu'ils ne pussent appartenir au roi de Sardaigne ni à sa maison. Ils demandoient un équivalent très-considerable: mais leurs prétentions pouvoient se restreindre peu-à-peu: la raison & la nécessité devoient prévaloir sur des vues trop ambitieuses; & c'étoit beaucoup que les engagemens de Fontainebleau fussent reconnus impossibles à exécuter. Noailles évita prudemment de rien fixer de précis en vertu de ses plein-pouvoirs.

1746. C'auroit été dans la suite une nouvelle source d'embarras.

Espérances du maréch. Lettre du 23 mai.

„ Je me propose, sire, écrivoit-il „ au roi, de déterminer leurs majestés „ Catholiques à se remettre entre les „ bras de V. M., & à s'en rapporter à „ elle sur l'établissement de l'infant, „ pourvu qu'elle veuille bien l'aider, le „ soutenir & le maintenir dans celui „ qu'elle pourra lui procurer. Je crois „ même que les conditions pourront „ ne pas paroître trop onéreuse à V. „ M. lorsque j'aurai le bonheur de me „ trouver auprès d'elle & de lui en „ rendre compte; cette matiere ne pou- „ vant se traiter par lettres, & deman- „ dant un secret impénétrable. Si elle „ veut bien suivre le plan que je pren- „ drai la liberté de lui proposer, j'ose „ l'assurer qu'elle sera la maitresse de „ l'Espagne & de l'Italie, & que sa „ considération & son influence y se- „ ront supérieures à toutes les autres „ puissances de l'Europe „.

Il réussissoit par les bonnes voies.

Plus le maréchal de Noailles étoit éclairé en politique, & circonspect dans ses écrits, plus je regrette de ne trouver aucun vestige de ce plan. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par la probité seule, la raison & la sagesse, il faisoit

ce

ce qu'aucun négociateur n'auroit pu faire par la finesse, l'intrigue & la hauteur. Le comte de Maurepas, si capable de bien juger des hommes & des choses, lui marquoit sans adulation : « „ J'ai vu avec grand plaisir une réussite au-delà de celle que j'attendois. „ Il ne falloit pas moins que la confiance que vous vous êtes acquise, „ pour amener les choses au point de „ s'expliquer clairement & franchement. Il y auroit eu bien des peines „ & des soins épargnés, même des „ contre-tems & des malheurs, si on „ avoit commencé par-là „. Ces peines, ces malheurs venoient précisément de ce qu'on avoit fait tout le contraire.

1746.

Jugement du comte de Maurepas.

Lettre du 24 mai.

Le marquis d'Argenson, trop accoutumé à traiter légérement les affaires politiques, fort prévenu d'ailleurs contre l'Espagne, renouvela encore les soupçons, en laissant ignorer ce qui se traitoit avec la Hollande. Le roi, étant à l'armée, n'instruisoit plus le maréchal. Le ministre avoit ordre de le faire, & n'écrivoit cependant rien sur cet article. Philippe & la reine demandoient sans cesse des nouvelles d'une négociation, qu'ils croyent intéresser leur fils

Embarras où le marquis d'Argenson jette Noailles.

1746. Le maréchal de Noailles au roi. 28 mai.

& leur couronne. Un jour que le courrier venoit d'arriver : " Hé bien ! monsieur le maréchal, dirent-ils, quel
„ partage les Hollandois font-ils à l'infant ? Il n'est pas considérable, suivant les avis qu'on nous a donnés „. Noailles ayant répondu qu'il ignoroit absolument de quoi il étoit question : " Puisque vous êtes si mal informé, „ répartit-on, nous sommes bien-aises de vous apprendre qu'il y a un nouveau projet de paix générale, „ présenté par M. de Wassenaer ; qu'on „ y donne un très-mince partage à „ l'infant ; qu'il y a eu sur cela des „ conseils tenus à Paris ; que le marquis d'Argenson, le maréchal de Belle-isle & les envoyés de Hollande se „ sont assemblés chez le cardinal de „ Tencin, où l'affaire a été discutée „ dans une longue conférence „. L'ambassadeur, aussi peiné que surpris, se hâta de finir la conversation. De retour chez lui, il sut du comte de Noailles, que le président Hénault lui marquoit précisément la même chose.

Inconvéniens de la dissimulation.

Il représente fortement au roi dans une lettre particuliere les inconvéniens de cette dissimulation ; combien la

cour d'Espagne en devoit être offensée ; qu'on la révolteroit toujours moins par le fond que par la forme ; enfin, qu'étant bien disposée pour la France, elle avoit droit d'attendre du retour. L'union entre les deux couronnes exigeoit une confiance mutuelle. 1746.

Prétextes du ministre.

Lettre au maréchal de Noailles. 25 mai.

On opposoit des prétextes à des raisons si palpables. " Quelle seroit l'utilité de communiquer à Aranjuès
„ des projets indigestes, des velléités,
„ des tentatives, dont l'ébauche révolteroit peut-être une couronne délicate sur le point d'honneur & sur
„ les intérêts d'Italie ? Son imagination s'allumeroit ; elle trouveroit du
„ mal là où il n'y auroit que du bien ;
„ elle gâteroit tout enfin, & prendroit
„ sans doute des mesures nuisibles „.
C'étoit l'excuse du marquis d'Argenson. Mais ne falloit-il pas du moins instruire le négociateur, comme on le lui avoit promis ? Pouvoit-on douter qu'il ne fît l'usage convenable d'un secret de ministere ? Et pourquoi l'exposer aux incertitudes, que les bruits publics devoient rendre inévitables ?

Vaine négociation avec la Hollande.

Au reste, la négociation avec Wassenaer n'étoit point de qu'imaginoient

1746. Lettre du marquis d'Argenson, 8 juin.

les nouvellistes. Selon une lettre du marquis d'Argenson, que Noailles ne devoit recevoir qu'après son départ d'Espagne, il s'agissoit de procurer la Toscane à l'infant : excellente affaire, qu'il prétendoit pouvoir bientôt se conclure, & dont le roi l'avoit autorisé à ne rien écrire, pour éviter les longueurs, jusqu'à ce qu'il ne pût y avoir de changement. Ce partage eût été sans doute avantageux. Mais la Hollande ne cherchoit au fond qu'à se faire ménager ; l'impératrice-reine n'auroit jamais consenti à voir la Toscane sortir de sa maison, & un tel systême n'auroit pu s'exécuter que par la force des armes. Le ministre vouloit toujours renouer avec le roi de Sardaigne, pour chasser d'Italie les Autrichiens. Il n'étoit plus tems, sur-tout en prenant mal ses mesures.

Dispositions de Philippe V.

Mémoire du 6 juin.

Un mémoire que Philippe V remit au maréchal de Noailles, pour le roi seul, étoit une vive expression de ses sentimens. Après y avoir rappelé tout ce qu'il devoit à la France, il exposoit la justice de sa guerre de Lombardie, ses droits à cette partie de la succession autrichienne ; & il se plaignoit en termes modérés du reproche d'ambition

que lui faisoient quelques-uns de nos ministres. Voulant bien se désister du Milanès & du Mantouan, qu'on lui avoit assurés par le traité de Fontainebleau, il se montroit persuadé que le roi procureroit un équivalent à D. Philippe. Il disoit que son honneur, que sa tendresse pour la reine, l'obligeoient de ne se départir jamais de l'article qui assuroit à cette princesse, sa vie durant, la jouissance de l'état de Parme. Pour maintenir l'infant dans son partage, il proposoit que les deux couronnes lui fournissent par moitié un subside annuel, d'autant plus considérable que ce partage seroit plus restreint. Il demandoit, comme la principale preuve d'amitié, que, si l'Espagne manquoit un jour aux engagemens contractés pour l'Italie, Louis XV voulût bien y suppléer en cas de besoin. En un mot, il mettoit *pour tous les tems, entre les mains du roi son neveu, le sort de la reine son épouse, celui du roi D. Carlos & de l'infant D. Philippe, les plus tendres & les plus chers dépôts qu'il lui fût possible de confier de son amour & de son cœur.*

1746.

Il se désiste de ses premieres prétentions.

Sa confiance en l'amitié du roi.

Le maréchal reçut du roi & de la reine les marques d'estime & de bonté

Noailles finit heureusement.

1746. Son ambassade. les plus flatteuses. Loin d'ambitionner la toison d'or pour le comte de Noailles, compagnon de ses travaux, il craignoit qu'elle ne lui fût donnée, & qu'elle ne parût avoir été un motif de son voyage; il auroit voulu du moins, si on lui accordoit cette faveur, que ce ne fût qu'après le départ. Pour ménager à l'un & à l'autre le plaisir de la surprise, on fit une promotion exprès pendant leur séjour. Le comte avoit reporté le collier de son beau pere, le marquis d'Arpajon, qui s'étoit signalé en Espagne dans la guerre de 1701 : on le lui donna, & la reine dit obligeamment : " Il n'y a pas d'exemple qu'un
" pere & un fils aient en même-tems
" la toison-d'or, mais le maréchal de
" Noailles est bien fait pour les excep-
" tions ". Il prit congé le 7 juin, ayant rempli tout l'objet de son ambassade, & ayant des assurances positives que l'Espagne n'avoit aucune négociation particuliere, avec la cour de Vienne & celle de Londres.

Lettre que lui écrit le Dauphin. Nous terminerons ce livre par une lettre que le dauphin écrivit au maréchal, pendant qu'il étoit en Espagne. On y verra avec intérêt les sentimens d'un prince religieux, appliqué à tous

ses devoirs, & travaillant à se rendre digne par les lumieres, comme par les vertus, de gouverner une grande monarchie. 1746.

Le dauphin au maréchal de Noailles. 24 mai 1746.

" Je vois bien, monsieur, que l'Espagne vous fait oublier la France, & „ que les charmes que vous trouvez „ dans ce pays-là, vous font oublier en „ même-tems les pauvres habitans de „ celui-ci. Ils en gémissent en silence „ quelque tems ; mais ils sont bientôt „ après forcés de le rompre, par le „ desir de vous faire connoître l'envie „ qu'ils ont de vous revoir. Il est vrai „ que vous avez-là un peu d'occupation ; & en vous priant de me mander de vos nouvelles, je serois bien „ fâché que vous prissiez sur le tems du „ repos & du délassement, nécessaires „ après le travail. Pour nous ici, nous „ n'avons autre chose à faire tout le „ jour qu'à gâter du papier, à écouter „ les nouvelles ; &, comme d'autres „ Moyses, à tenir les mains élevées „ vers le ciel, tandis que *le chef du* „ *peuple combat les combats du seigneur*, „ *& fait fuir ses ennemis comme une* „ *vapeur légere au seul bruit de ses armes.* „ Ainsi, il est juste que nous écrivions „ trois fois pour les autres une. De-

Goûts & oc-

1746. „ puis que le roi eſt parti, je donne
„ beaucoup de mouvement à la peſan-
„ te maiſe de mon corps, qui s'y prê-
„ te quoique ſans beaucoup de ſatisfac-
„ tion, parce que je ne ſuis point du
„ tout comme Eſaü, *gnarus venandi*,
„ mais bien comme Jacob, *vir ſimplex*
„ *qui habitabat in tabernaculis*. Mal-
„ gré cela, je trotte de côtés & d'au-
„ tres, aimant cependant beaucoup
„ mieux m'occuper dans la maiſon, de
„ réflexions & de lectures néceſſaires
„ pour mener ici-bas une vie ſolide &
„ utile au monde qui puiſſe nous con-
„ duire à une autre plus durable & plus
„ heureuſe. Entre toutes ces lectures,
„ je crois qu'il y a ſur-tout trois points
„ auxquels il faut s'appliquer princi-
„ palement; ſavoir, à la connoiſſance
„ du cœur humain, à celle des droits
„ publics, & à celle de l'hiſtoire, qui
„ ſont, je crois, très-utiles dans le
„ triſte rang où je ſuis, quoique j'euſſe
„ beaucoup plus de goût pour d'autres
„ études. Vous voyez que pour faire
„ bien, il ne me manque que la bonne
„ volonté. Voilà aſſez de morale; & je
„ finis ma pancarte en vous aſſurant,
„ monſieur, de ma tendre amitié qui
„ ne finira qu'avec ma vie „.

Occupations de ce prince.

Objets de ſes études.

1746.

Réponse du maréch.

C'étoit une belle occasion pour le maréchal de donner à l'héritier du trône des conseils relatifs à sa destinée. Il lui dit après des complimens peu remarquables :

Nécessité de l'exercice.

Lettre à M. le Dauphin. 6 juin.

" Continuez, monseigneur, à faire
„ de l'exercice : il vous est absolument
„ nécessaire. Permettez même que je
„ vous représente que si, dans l'âge où
„ vous êtes, vous ne travaillez à sur-
„ monter le goût de la vie sédentaire,
„ votre santé en souffrira par la suite ;
„ & ce qui est de plus dangereux, c'est
„ qu'une habitude, une fois contractée,
„ ne se change plus qu'avec des peines
„ infinies „.

Tenir un juste milieu en tout.

„ Je ne conclurai pas de-là, mon-
„ seigneur, que vous deviez passer vo-
„ tre vie dans les forêts : je pense que
„ cette extrémité n'est pas à craindre
„ pour vous. Mais il y a un juste mi-
„ lieu dans lequel la raison a établi
„ son empire : il est à la vérité peu
„ connu. On peut espérer qu'après la
„ découverte des terres australes, on en
„ aura une plus parfaite connoissance.
„ Ce juste milieu, souffrez, monsei-
„ gneur, que je vous le dise, doit être
„ cependant l'objet principal, qui doit

1746. „ servir de règle pour la conduite de „ tout homme raisonnable. Et s'il est „ nécessaire dans les particuliers, il de- „ vient indispensable dans les grands, „ & sur-tout dans les princes que la „ providence a donnés aux hommes „ pour les gouverner, & dont l'exem- „ ple a tant de pouvoir sur les cœurs & „ sur les esprits „.

Connoître le génie des nations.

„ Vous avez bien raison, monsei- „ gneur; la véritable étude d'un prince „ est la connoissance du cœur humain. „ Mais il ne faut pas se borner à le „ connoître en philosophe, & d'une „ maniere purement spéculative. Il „ convient qu'un prince connoisse le „ génie des nations, sur-tout de celles „ qui sont dans la proximité de ses états, „ & avec lesquelles il doit avoir une „ relation indispensable „.

Connoître sur-tout les hommes qu'on doit employer.

“ Mais le plus essentiel est de bien „ démêler & pénêtrer le caractère, l'es- „ prit, les sentimens & les divers ta- „ lens de ceux qui, par leur naissance „ & leur état, environnent les princes. „ Les hommes ne paroissent le plus „ souvent devant eux qu'avec un mas- „ que, qui cache leurs intérêts & „ leurs vues particulieres; & il faut

„ dissiper le nuage qui les couvre aux „ yeux de celui qui doit les employer, „ selon les différens genres auxquels „ ils sont le plus propres „. 1746.

„ L'étude du droit public & de l'his- „ toire est absolument indispensable „ pour un prince. Vous devez, mon- „ seigneur, remercier dieu de ce qu'il „ vous donne la force de résister à la „ tentation de vous appliquer à d'au- „ tres sciences, qui seroient plus de „ votre goût. La raison doit toujours „ l'emporter sur vous, monseigneur. „ Laissez aux dévotes de notre tems ce „ qu'elles qualifient de leur *attrait* : „ c'est une de leurs expressions favori- „ tes, à l'abri de laquelle elles ou- „ blient souvent leurs devoirs, pour „ se livrer à leur imagination & à leur „ goût „.

S'attacher au droit public & à l'histoire.

Attrait des dévotes.

“ Pour vous, monseigneur, sur- „ montez vos penchans, lorsque vous „ sentez qu'ils sont contraires à l'état „ où la providence vous a placé. Per- „ sonne n'en jugera mieux que votre „ propre cœur : il est bon, il est jus- „ te, il est simple, il est droit : sui- „ vez-en les mouvemens ; & si par „ hasard il venoit à se tromper pour

Suivre les mouvemens d'un cœur droit.

1746. „ quelques inftans, quelques réflexions „ le rameneroient bientôt dans le vé- „ ritable chemin que vous aurez à „ fuivre „.

Deftinée d'un grand prince.

„ C'eft par là que vous remplirez „ vos hautes & grandes deftinées, „ que vous ferez le bonheur & la „ gloire de la France, & que vous „ mériterez la vénération de l'uni- „ vers entier „.

„ Pardon, monfeigneur, de ma „ liberté & de la longueur de cette „ épitre, qui fent un peu le fermon. „ Mais prenez-vous-en à vous même ; „ c'eft vous qui m'infpirez toute cet- „ te morale. Je me fuis laiffé entraî- „ ner au même penchant philofo- „ phique que j'ai connu en vous. Ain- „ fi, monfeigneur, mon excufe doit „ fe trouver dans l'envie que j'ai de „ vous plaire & de vous faire ma „ cour „.

Le Dauphin l'auroit remplie.

La France a pleuré ce prince qui fembloit né pour la rendre heureufe ; qui avoit approfondi les principes du gouvernement ; qui vouloit réformer les abus par les moyens les plus efficaces, qui éclairé par l'étude & la réflexion, faififfoit la vérité au milieu

des preſtiges de l'erreur; qui joignoit la bravoure à la politique & aux vertus; en un mot, qui devoit régner en ſage ſur une nation flexible & courageuſe, dont le ſouverain bien eſt d'avoir un roi digne de la gouverner. 1746.

1746.

LIVRE SEPTIEME.

Trifte événemens en Italie.

L'UNION de toutes les branches royales de la maifon de France devoit être folidement cimentée; & le pacte de famille, conclu à Fontainebleau, feroit devenu plus refpectable par les modifications mêmes qu'on y auroit mifes, fi de funeftes événemens, fuivis de nouvelles fautes, n'avoient rendu inutile toute la négociation du maréchal de Noailles. L'infant D. Philippe étoit refferré par les Autrichiens à Plaifance. Il envoya ordre au maréchal de Maillebois de venir le joindre. Il fut obéi. On livra bataille, & les ennemis remportèrent la victoire. On abandonna Plaifance pour fe retirer vers Tortone. La retraite du moins fut glorieufe, parce qu'elle fe fit en combattant & fans effuyer de nouvel échec. Le comte de Maillebois, qui furpaffoit fon pere en génie & en habileté, dirigea cette opération auffi hafardeufe que difficile.

Bataille de Plaifance.

Mort de Philippe V.

Philippe V venoit de mourir le 9 juillet; prince vertueux avec des dé-

fauts ; courageux & ferme avec de la foibleſſe ; rongé par la mélancolie ; gouverné ſucceſſivement par ſes deux femmes, qui donnèrent du reſſort à ſon caractère ; mais digne d'être regretté des Eſpagnols, comme le premier reſtaurateur de leur monarchie, que les derniers rois avoient laiſſé en quelque ſorte s'anéantir. Un fils qui lui reſtoit du premier lit, Ferdinand VI, monta ſur le trône. Il embraſſa d'abord avec chaleur les principes de l'union, & les engagemens de ſon pere, il le témoigna au roi de France par une lettre de ſa main ; cependant tout le ſyſtème s'écroula bientôt. 1746. Ferdin. VI.

Avant le retour de Noailles, on avoit envoyé en Hollande le marquis de Puiſieulx, ſans rien communiquer à l'Eſpagne : tant le miniſtre étoit obſtiné dans ſes préventions. Cette cour en avoit conçu de nouveaux ombrages. Le jeune roi ne connoiſſoit point la France, & devoit naturellement lui être moins attaché que Philippe V. Il ſe trouva entouré de gens que nos ambaſſadeurs avoient négligés ou offenſés. La reine, ſa femme, princeſſe de Portugal, favoriſoit leurs conſeils ſiniſtres. Le miniſtère de Verſailles, Nouveaux ombrages qu'on donne à la cour d'Eſpagne. La reine contre la France.

1746. au lieu de ménager les esprits en de telles circonstances, les irrita par sa réserve affectée & par ses hauteurs. Les fautes passées sembloient être des régles de conduite, malgré les maux qu'elles avoient produits. Les événemens répondirent aux fautes.

Faute du ministère françois.

L'évêque de Rennes, ambassadeur à Madrid, n'avoit pas bien conduit les affaires. Louis XV pensa d'abord qu'il convenoit d'envoyer un homme de qualité & de représentation, pour complimenter le nouveau roi sur la mort de son pere, & sur son avénement à la couronne. On l'en détourna, sous prétexte que l'Espagne n'avoit rien fait de pareil à la mort de Louis XIV; sans examiner la différence des conjonctures, le bas-âge où étoit alors le roi, l'aversion de Philippe V pour le régent, les raisons particulieres qu'on avoit en 1746, de s'insinuer dans l'esprit de Ferdinand, de pénétrer ses inclinations, & de se concilier ceux par qui il étoit gouverné.

Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 septemb.

La-Mina & Mailleb. abandonnent Gènes.

Aussi ne fut-il bientôt plus question d'agir de concert. La cour d'Espagne rappela d'Italie le comte de Gages, ainsi que Castellar son rival. Elle donna le commandement de l'armée au

marquis de la-Mina, connu par sa haine contre les François. Ce général sembla ne venir que pour précipiter sa retraite en Provence. Il abandonna indignement les Génois. Le maréchal de Maillebois fut entraîné par sa fuite, ne croyant pas pouvoir attendre en sureté les ordres de la cour. Les deux couronnes perdirent toutes leurs conquêtes ; & Gènes, leur alliée, demeura en proie aux Autrichiens. 1746.

Projet de mariage avec une infante, rejeté par le roi.

Lettre du 31 août.

Réponse du 15 septemb.

Cependant le roi d'Espagne offrit une de ses sœurs en mariage pour le dauphin, veuf d'une sœur de cette princesse, dont il avoit même eu un enfant. Louis XV répondit que la religion & les sentimens du clergé de France, ne lui permettoient pas de consentir à un pareil mariage, quoiqu'en Espagne on le crût légitime avec la dispense du pape. Ferdinand répliqua que la religion ne pouvoit défendre en France les mariages permis en Espagne, & que douter du pouvoir des souverains pontifes à cet égard, seroit plutôt une *hérésie* qu'un acte de christianisme. Ce refus fournit un nouveau prétexte aux Espagnols mal intentionnés, de répandre des semences de division.

1746.

Noailles se croit obligé de dire des vérités désagréables.

L'imprudence du ministère avoit été la principale cause des malheurs, & pouvoit en attirer de plus grands. Un zélé citoyen se fait alors un devoir d'élever la voix, quand il se trouve à portée d'avertir utilement le souverain. C'est ce que fit le maréchal de Noailles, par un mémoire adressé au roi, & dont l'exorde annonce la nécessité de cette démarche. „ Il est des „ conjonctures, dit-il, où tout doit „ céder à l'obligation de parler à son „ maître. J'ai peut-être à me reprocher de ne l'avoir pas fait plus tôt, „ & d'avoir trop écouté des motifs de „ ménagement & de considération, „ qui pouvoient m'engager au silence. „ Vous aimez la vérité, sire; vous „ voulez qu'on vous la dise; tous vos „ sujets vous la doivent, à plus forte „ raison ceux que leurs charges, leurs „ emplois & le serment qu'ils vous ont „ prêté, attachent plus étroitement à „ votre personne, &c.

Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 décemb.

Il fait connoître les fautes commises.

Il rappelle ensuite les fautes commises depuis la mort de l'empereur Charles VII, à l'égard des cours de Vienne, de Turin & de Madrid; à l'égard de l'Angleterre, avec laquelle on avoit pu entamer une heureuse né-

gociation; à l'égard des Hollandois, entre les bras de qui on s'étoit jeté sans réserve, qui avoient eu l'art de pénétrer les desseins de la France, & de lui cacher leurs véritables dispositions & celles de leurs alliés. 1746.

Il représente d'une part, combien les affaires étrangeres exigent de connoissances & de travail; de l'autre, combien le ministre s'en est formé une fausse idée, disant à tout le monde qu'il n'a rien à faire, & ne faisant rien en effet; laissant manquer d'instructions & d'informations ceux qu'on emploie dans les cours; décidant de tout avec une légéreté singuliere; aussi indiscret en propos que foible en raisonnemens; excitant enfin un mécontentement général au dedans comme au dehors. Affaires étrangères mal conduites.

" On ne peut, sire, continue le maréchal, être sincérement attaché à la personne de V. M. à sa gloire, à celle du nom françois, & au bien de la patrie, sans être pénétré de douleur en pensant à la situation des affaires, & en portant ses vues sur les événemens qui peuvent arriver. L'empereur Charles VII dépouillé deux fois de ses états, & prêt à l'être pour la troisieme, lorsque ce Tableau des malheurs.

1746. „ prince est mort accablé de malheurs ; „ les Espagnols chassés d'Italie ; la ré- „ publique de Gènes envahie & sous „ le joug autrichien ; le roi des deux Si- „ ciles menacé, & peut-être à la veille „ de perdre ses royaumes ; le duc de „ Modène errant & réduit aux dernie- „ res extrémités ; le prince Edouard „ fugitif, & une partie de ses parti- „ sans périe sur l'échafaud. Le seul roi „ de Prusse, qui a été heureux, n'a „ cru pouvoir assurer ses succès qu'en „ nous abandonnant.

Dangers à craindre. " V. M. sire, connoît trop bien le „ caractere de la nation françoise, pour „ ne pas prévoir les suites funestes & „ rapides, qu'entraîneroit infaillible- „ ment un premier revers. Le danger „ seroit d'autant plus grand, que l'on „ ne peut se flatter qu'aucune puissan- „ ce de l'Europe, voyant le sort des „ alliés que nous avons perdus, vou- „ lût prendre part à nos malheureux „ succès „.

Moyens à prendre. Ce tableau effrayant, loin d'inspirer de la foiblesse, doit ranimer le courage : c'est ce que Noailles ajoute au roi. Tous les vœux tendent à la paix : deux moyens peuvent y conduire ; la vigueur dans les opérations militaires,

dirigée par la sagesse, & une conduite prudente, éclairée, attentive & suivie dans la politique. Il est donc essentiel que les affaires étrangères soient entre les mains d'un homme digne de la confiance du souverain. Louis se décida enfin au parti qu'il auroit fallu prendre plus tôt, dès que l'on avoit connu la nécessité d'un changement de ministre. Le marquis de Puisieulx fut le successeur de d'Argenson; & le maréchal autant par zèle que par amitié, lui communiqua bientôt ses lumieres dans un memoire excellent, où il dit: 1746. Nouveau ministre.

" La paix à de certaines conditions „ est l'objet de la guerre, comme elle „ en est le terme. Mais pour y parvenir avec sureté & avec avantage, „ il est nécessaire de concerter les opérations militaires avec les mesures „ politiques. Un système politique, „ qui n'est point appuyé par les opérations militaires, est comme un „ corps privé de l'usage des nerfs; & „ des opérations militaires, qui ne tendent point à l'appui du système politique, ressemblent à des convulsions „ qui affoiblissent le corps, & qui en „ dérangent toute l'économie „. Principes politiques.

" Il est de principe que, lorsqu'on

1746. „ agit ſans plan & ſans deſſein, les „ plus grands ſuccès ſont preſque ſans „ effet, les moindres revers ſont ſuivis des plus funeſtes conſéquences, „ & que tôt ou tard on ſuccombe ſous „ le poids des événemens. Le défaut „ de plan dans la conduite des affaires „ eſt comme l'anarchie dans le gouvernement. Il faut dans l'un & dans „ l'autre un point de réunion, un centre où tout aboutiſſe „.

„ Pour ſe déterminer ſur un plan, „ il eſt des régles & des maximes générales. 1°. Avoir un objet, & agir „ relativement à cet objet; 2°. tâcher „ de conſerver ſes alliés & d'en augmenter le nombre; 3°. détacher „ au contraire ceux de ſes ennemis „ par des négociations particulieres; „ 4°. faire diverſion à leurs forces autant qu'il ſera poſſible. C'eſt à ces différens points qu'il faut rapporter toutes les meſures qu'on doit prendre; „ ils en ſont en quelque ſorte la pierre „ de touche: ce qui ne cadre point „ avec ces principes eſt inutile ou pernicieux, &c. „

A la clarté des principes, à la juſteſſe de la méthode, répond la diſcuſſion de la matiere. L'évidence ſembloit

naître de la plume du maréchal de Noailles. Mais comment établir ce plan qu'il avoit toujours inutilement desiré, si la volonté souveraine flottoit entre les incertitudes ou les contradictions mutuelles des ministres ? 1746.

Le succès de nos armes en Flandre pouvoit seul réparer les pertes qu'on faisoit ailleurs ; & les conquêtes du roi étoient moins glorieuses encore par elles-mêmes, que par sa résolution invariable de les sacrifier pour la paix. Anvers, Mons, Saint-Guilain, Charleroi, Namur même & son château, furent les fruits de la campagne de 1746 : le maréchal de Saxe la termina par la victoire de Rocoux, peu décisive, mais qui causa une perte considérable à l'ennemi. Les François triomphoient d'un côté, tandis qu'ils étoient chassés de l'autre. Campagne de Flandre.

Noailles avoit espéré de partager avec le roi les travaux de cette campagne. Il lui avoit écrit d'Aranjuès : " J'apprends une nouvelle qui me fait une peine infinie : c'est le départ prompt de V. M. pour la Flandre. Je ne me console pas de la savoir à l'armée & de n'être pas auprès d'elle. Mon secrétaire (le comte de Noailles) Noailles affligé de n'être point à l'armée. Lettre du 30 avril.

1746. „ en deviendra fou. Je vais faire tous „ mes efforts pour terminer le plus „ promptement qu'il sera possible les „ affaires dont je suis chargé. Mais on „ ne va pas aussi vîte qu'on voudroit „ en négociations „. Il n'étoit plus tems à son retour. Le roi avoit quitté l'armée après la prise d'Anvers, pour les couches de la dauphine; & le maréchal devoit demeurer à la cour.

Le maréch. de Saxe, disposé à bloquer seulement le château de Namur.

Mais sa correspondance avec le grand général qu'il avoit procuré à la France, ne fut pas inutile aux expéditions militaires. Le maréchal de Saxe, pendant le siége de Namur, parut décidé à bloquer seulement le château quand la ville seroit rendue. Toutes les lettres de l'armée l'annonçoient. Noailles en fut affligé, & lui écrivit une longue lettre, pour lui faire prendre une résolution plus vigoureuse. Voici la substance de ses raisons.

Noailles lui prouve qu'il faut l'assiéger.

Lettre du 9 septembre.

„ Se borner à la ville de Namur, ne „ répondroit ni à l'attente du public, „ ni au succès des savantes manœu„ vres exécutées pour s'assurer cette „ conquête. Les blocus ont tant d'in„ convéniens, qu'il n'en faut jamais „ faire que dans deux cas; le premier, „ lorsqu'une place est imprenable, & „ il

„ il en est peu de cette espèce; le second, lorsqu'on n'a rien à craindre de l'ennemi, & on ne peut se flatter d'un tel avantage. Objectera-t-on les difficultés de l'entreprise; la nécessité de ménager les troupes? Mais en 1695, le prince d'Orange n'employa que 24 à 25 jours de tranchée ouverte au siége du château, quoique Boufflers défendît la place; mais il n'y a nulle comparaison entre la fatigue d'un siége & celle d'un blocus: l'une est momentanée & passagère, l'autre journalière & de longue durée. Tout doit décider enfin à une entreprise, qui assure le repos & la tranquillité pendant le quartier d'hiver, & qui facilitera une magnifique ouverture de la campagne. On demandoit à Mont-luc comment il avoit pu faire tant de belles actions en sa vie? *C'est*, dit-il, *que je n'ai jamais remis au lendemain ce que je pouvois faire dans la journée* „. Exemple digne d'être cité au vainqueur de Fontenoi.

1746.

Raisons de guerre.

Exemple de Montluc.

Aux raisons de guerre se joignent celles de politique. Il ne restera plus de barrière à la Hollande; les négociations pour la paix en deviendront

Raisons de politique.

1746. plus efficaces, & les Hollandois plus intéressés à y faire entrer l'Angleterre. Le roi desire ardemment cette conquête, sans néanmoins vouloir la prescrire. La gloire du général semble surtout l'exiger. " Vous connoissez le peuple, ajoute Noailles : il est injuste, „ & compte pour peu tout ce que l'on „ a fait, s'il reste encore, à son avis, „ quelque chose à faire. Enfin, mon „ très-cher maréchal, je veux & j'entends que vous soyez reçu aux acclamations publiques, & qu'en vous „ voyant, le parterre vous regarde „ toujours des mêmes yeux, pourvu „ qu'il ne vous en coûte pas tous les „ ans d'aussi beaux pendans d'oreille „ que ceux de l'année derniere „. (Une actrice lui avoit mis sur la tête une couronne de lauriers, & avoit reçu de lui ces pendans d'oreille).

La gloire du général exige qu'il ne laisse rien à faire.

Belle réponse du maréchal de Saxe.

Lettre du 16 septembre.

La réponse du général paroîtra digne d'un héros. " Je vous prendrai le „ château de Namur, mon maître ; ne „ vous fâchez pas. Aux façons que le „ roi a avec moi, je prendrois le diable par ses cornes. Si j'ai fait quelques réflexions modérées, ce n'a été „ que parce que je crois que ce château se prendroit tout seul, ayant

„ très-mauvaiſe opinion de leurs ſub- „ ſiſtances. Mais il n'eſt plus queſtion „ de tout cela. Le roi le deſire, & „ tout doit céder à la puiſſance d'un „ ſi grand & ſi bon monarque.... Le „ bien de la choſe m'eſt toujours pré- „ férable aux applaudiſſemens, quoi- „ que je ne les dédaigne pas; & quant „ aux boucles d'oreilles que vous me „ reprochez, j'aime encore à en don- „ ner, ſans toutefois en prétendre de „ rétribution „.

1746.

On le ſollicite d'entrer à l'academ. françoiſe.

En aimant la gloire, le maréchal de Saxe ne ſe laiſſoit pas éblouir par les preſtiges de la vanité. Quelques perſonnes, ou pour lui faire leur cour, ou dans l'idée de procurer à notre littérature un honneur extraordinaire, le ſollicitoient vivement d'entrer à l'académie françoiſe. Un Allemand, ignorant les principes de notre langue, auroit pu, malgré ſon mérite & ſon élévation, paroître déplacé dans un corps de cette eſpèce, où les grands ſeigneurs ne doivent être admis qu'en qualité d'hommes de goût. Il le ſentit; il conſulta du camp de Tongres le maréchal de Noailles par la lettre ſuivante:

Il conſulte

„ On m'a propoſé, mon maître,

1746. Noailles sur ce point. Lettre du 13 septemb.

„ d'être de l'académie françoise. J'ai
„ répondu que je ne savois point
„ seulement l'orthographe *, & que
„ cela m'alloit comme une bague à un
„ chat. On m'a répondu que le maré-
„ chal de Villars ne savoit pas écrire,
„ ni lire, ce qu'il écrivoit, & qu'il en
„ étoit bien. C'est une persécution.
„ Vous n'en êtes pas, mon maître:
„ cela rend la défense que je fais plus
„ belle. Personne n'a plus d'esprit que
„ vous, ne parle & n'écrit mieux:
„ pourquoi n'en êtes vous pas? Cela
„ m'embarrasse. Je ne voudrois cho-
„ quer personne, bien moins un corps
„ où il y a des gens de mérite. D'un
„ autre côté, je crains les ridicules,
„ & celui-ci m'en parait un bien con-
„ ditionné. Ayez la bonté de me ré-
„ pondre un petit mot „.

Celui-ci le décide à refuser.

Soit que Noailles eût d'anciennes préventions contre l'académie, soit qu'il ne l'envisageât que du côté le moins favorable, il paroît, dans sa réponse, oublier ce que lui doit notre

* En voici une preuve tirée de sa lettre : *Se la malet* comme une *bage* a un chat. *Pour coy nan aites* vous pas? Je *creins* les *ridiqules*, & *se luy si nan paret* un &c.

littérature. Il dit que Villars, en y entrant s'eſt donné un nouveau ridicule, avec quelques autres qu'il avoit malgré ſes grandes qualités ; que cette *affiche* ne convient point à un homme de guerre; qu'il ſeroit très-fâché de voir ſon *cher comte Maurice* dans une compagnie, où l'on s'occupe uniquement de mots & d'orthopraphe; que ſi c'étoit l'académie des ſciences, le cas ſeroit différent. Son ami penſoit à-peu-près de même, & ſe décida en conſéquence. Au reſte, on ſait que l'académie françoiſe, en s'occupant de mots & d'orthographe, a pour objet principal la perfection du goût. Les noms célèbres qui ornent ſes faſtes depuis ſon origine, & ſurtout les ouvrages immortels d'une partie de ſes membres, ſont de ſolides garans de ſa gloire.

1746. Lettre du 18 novemb.

Noailles s'occupoit alors des triſtes affaires d'Italie. Elles n'offroient plus que ſujets de honte & de crainte. Quelle humiliation pour la France, d'avoir même abandonné les Génois à la vengeance de ſes ennemis! mais de plus nos frontières étoient menacées ; & ſi l'Eſpagne retiroit ſes troupes, comment ſe garantir d'une invaſion?

Honte & danger dans les affaires d'Italie.

Le maréchal de Noailles au roi. 17 ſeptemb.

1746. Le maréchal avoit prouvé dans un mémoire, avant les derniers événemens dont on gémissoit, l'extrême importance de continuer la guerre de ce côté-là. Il s'agissoit actuellement d'y déterminer l'Espagne. Le comte d'Argenson le sollicita d'écrire de nouveau pour cette fin; & l'ouvrage fut bientôt fait avec la solidité de raisons, la justesse de méthode & l'honnêteté de sentimens, qui caractérisoient tous les écrits de Noailles.

Noailles chargé d'instruire la cour d'Espagne.

Il s'attache aux motifs les plus capables de faire impression à Madrid; en rappelant d'abord, d'une part les promesses du roi d'Espagne de soutenir les engagemens de son pere, & de l'autre, la sincérité du roi de France, les ordres qu'il a donnés au général de ses troupes d'être soumis en tout à l'infant, & de tout sacrifier au sort de ce prince. Dans les conjonctures malheureuses où l'on se trouve, trois objets doivent fixer les délibérations, l'abandon des Génois, les dangers du royaume de Naples, l'influence de ces revers sur la disposition des esprits. Du parti que l'on prendra, dépendent les succès, soit pour la guerre, soit pour la paix. Si Gènes reste au pouvoir des

Excellentes raisons qu'il expose.

Mém. sur les affaires d'Italie.

Nécessité de sauver Gènes.

Autrichiens & des Piémontois, l'entrée de l'Italie peut être fermée sans retour à la France & à l'Espagne. La cour de Vienne, excitée & secondée par les Anglois, peut aussi tenter la conquête de Naples, ne fût-ce que pour forcer l'Espagne à une paix particuliere, qu'on lui feroit acheter aux dépens de son commerce & de ses lois : cette conquête paroît même très-facile. Enfin les partisans de la guerre vont triompher en Hollande, exagérer la foiblesse des deux couronnes, & augmenter l'espérance de leur imposer les plus dures conditions. 1746.

Redoubler les efforts dans les revers.

„ C'est dans de pareilles circonstan-
„ ces, dit le maréchal de Noailles,
„ qu'on doit faire paroître plus de for-
„ ce & de courage ; & loin de se laisser
„ abattre par des revers, on doit re-
„ doubler ses efforts pour réparer ses
„ pertes, rétablir la réputation &
„ l'honneur des armes, & reprendre
„ le ton de supériorité qui convient à
„ deux aussi puissantes monarchies,
„ sur-tout lorsqu'elles ne desirent rien
„ que de juste & de raisonnable „.

Remèdes aux malheurs.

Il cherche ensuite les remèdes aux malheurs qu'on a éprouvés. “ Dans
„ quelque conjoncture que ce soit, on

1746. „ peut prendre un parti meilleur qu'un „ autre : le pis de tous feroit de n'en „ prendre aucun „. Il propofe donc, comme chofe indifpenfable, de maintenir fur les frontières d'Italie & de rétablir l'armée des deux couronnes; de ne rien négliger pour la défenfe du royaume de Naples, & d'y faire repaffer, par tous les moyens poffibles, les troupes napolitaines, qui étoient réunies à celles de France & d'Efpagne; de former fans délai les préparatifs d'entreprifes confidérables; fans quoi on doit craindre que le roi de Naples ne foit bientôt réduit au fort de l'infant.

Vues des Anglois, dont il faut fe défier.

Il fait obferver en finiffant, que les Anglois fe vantent de défunir les deux branches de la maifon de Bourbon; que l'Efpagne n'auroit cependant jamais en eux de vrais alliés; que leur intérêt eft de l'affoiblir & de la mettre dans leur dépendance; qu'ils feront tous leurs efforts pour l'empêcher, ainfi que la France, de rétablir fa marine; qu'ils craignent enfin de fe voir forcés à rechercher eux-mêmes la paix, fi ces puiffances, toujours unies, prennent de meilleures mefures qu'elles n'ont fait jufqu'à préfent. Il ne peut y avoit d'alliance folide & fincère, ni pour la France ni pour l'Efpagne, que par leur union

Intérêt de la France & de l'Efpagne à être unies.

respective. Leur intérêt commun & réciproque leur impose la loi de cette union : leur intérêt commun, en ce que les Anglois sont également les ennemis de la grandeur de l'une & de l'autre : leur intérêt réciproque, en ce que la France trouvera son avantage à participer au commerce d'Espagne, suivant les lois prescrites ; & que l'Espagne aura dans la France un allié, intéressé à l'augmentation de sa gloire & de sa puissance. 1746.

La Provence envahie.

Des réflexions si justes devoient frapper la cour de Madrid, comme celle de Versailles, & ne pouvoient être absolument infructueuses. Mais l'orage fondit tout-à-coup sur la Provence. Les Autrichiens venant l'envahir, le marquis de la-Mina se sépara des François, pour aller défendre la Savoie qui restoit à D. Philippe ; le maréchal de Maillebois, avec les foibles débris d'une armée presque anéantie, n'osa disputer le passage du Var ; dès le mois de novembre, les ennemis furent maîtres d'une partie de la province. On trembloit pour Marseille & pour Toulon, lorsque le maréchal de Belle-isle fut envoyé dans le pays, presque sans argent, sans troupes, sans moyens de

Le maréchal de Belle-isle la délivre.

ſubſiſtances. Heureuſement il avoit les reſſources de ſon génie & de celui de ſon frere : il poſſédoit la tactique des campemens, la ſcience des détails.

1747. Il arrêta les progrès de l'ennemi, déjà fort embarraſſé pour les vivres. Recevant peu-à-peu des renforts, il fut bientôt en état de lui tenir tête ; & il le força de repaſſer le Var au commencement de février.

Noailles empreſſé à ſeconder.

Plus Noailles avoit depuis long-tems de ſujets de plaintes contre Belle-iſle, plus ſon zèle patriotique lui inſpira d'ardeur à le ſeconder dans une conjoncture ſi importante. Il lui écrivoit comme à un ami, parce que le bien de l'état effaçoit à ſes yeux tout grief perſonnel ; il continua de l'aider de ſes lumieres & de ſes conſeils, dont Belle-iſle paroiſſoit alors faire grand cas. Leur correſpondance dura pendant toute la campagne de 1747.

Révolution de Gènes.

A la fin de l'année précédente, le peuple de Gènes s'étoit ſoulevé contre les Autrichiens qui l'opprimoient, les avoit chaſſés & avoit eu le courage de repouſſer leurs efforts. Des troupes françoiſes débarquerent dans la ville ; & par leur moyen, une ſi heureuſe

révolution eut tout ſon effet *. Si l'oppreſſion des Génois étoit une tache pour leurs alliés, la délivrance de Gènes releva en partie la réputation de nos armes. 1747.

Cette délivrance étoit le principal objet des deux couronnes; car les raiſons de Noailles, & ſon plan général d'opérations militaires, avoient décidé la cour d'Eſpagne. Il eût été ſeulement à deſirer que l'on convînt d'un plan de campagne, qui ne laiſſât nul ſujet de diſpute aux généraux. Belle-iſle & la-Mina eurent d'abord des idées bien différentes; l'un & l'autre trop attachés à leurs opinions, pour qu'ils puſſent jamais ſe concilier. Le premier, après avoir repris le comté de Nice & Vintimille, vouloit qu'on pénétrât en Italie par le Dauphiné, & qu'on aſſiégeât Exilles; il ſoutenoit que cette diverſion feroit lever aux ennemis le ſiége de Gènes. Le ſecond vouloit qu'on avançât par la côte de la mer; qu'on prît Final & Savone; qu'après avoir

Belle-iſle & la-Mina ne s'accordent point.

* Le Duc de Boufflers ſe ſignala dans cette expédition, & ſe montra le digne fils d'un grand homme. Il mourut à Gènes de la petite-vérole. Le duc de Richelieu le remplaça, & mit la République en ſureté.

1747. délivré Gènes, on s'emparât de Gavi pour établir les quartiers d'hiver dans le Montferrat. Il consentit néanmoins à la diversion du côté d'Exilles.

Leurs divisions continuent après la délivrance de Gènes.

Pendant qu'elle se faisoit, les ennemis levèrent le siege de Gènes. L'Espagnol n'en fut pas plus disposé à changer de sentiment. Le François demeura aussi ferme dans le sien ; & quoique naturellement audacieux, il prétendit que le projet de s'avancer par la côte, tandis que les Anglois étoient maîtres de la mer, avoit des difficultés insurmontables. Ces deux généraux se communiquoient leur objections, y répondoient par écrit, ne s'accordoient point. Le tems pressoit ; leur mésintelligence devenoit fort dangereuse ; & il falloit que la cour donnât ses ordres.

Le systême de Belle-isle désapprouvé par la cour.

Le roi, qui étoit à l'armée de Flandre, tint conseil sur cet objet. Le sentiment unanime fut contraire au sistème de Belle-isle. Outre les ordres qu'on devoit lui envoyer en conséquence, on chargea le maréchal de Noailles de lui écrire toutes les raisons propres à le décider. Il le fit par une longue lettre pleine d'égards & de sagesse, où la matière est discutée dans tous ses points. Il établit la nécessité, soit pour

Noailles l'exhorte à en changer.

Le maréchal

la guerre, soit pour la politique, d'avoir la communication par terre avec Gènes. Il reconnoît les grandes difficultés qui s'y opposent, relativement aux communications, aux subsistances, au transport de l'artillerie: mais il croit que le général, en ayant déjà surmonté plusieurs, pourra les surmonter toutes. Il insiste sur les inconvéniens de l'autre système. L'Espagne, comme il l'observe, ne consentira jamais qu'on agisse par la seule voie du Dauphiné; la diversion d'Exilles ne calmera point ses craintes pour le royaume de Naples. Ce n'est qu'en se mettant à portée de la Lombardie, qu'elle croira pouvoir empêcher les entreprises des Autrichiens: d'ailleurs toutes les vues du roi étant de finir la guerre, & de procurer un établissement à l'infant, il est d'une extrême importance d'avoir un pied en Italie, & l'on ne peut y entrer en toute saison que par Gènes: les neiges ferment les autres passages la plus grande partie de l'année.

1747. de Noailles au maréchal de Belle-isle. 10 juillet.

La diversion d'Exilles insuffisante.

„ Quel que soit l'événement, ajoute „ Noailles, dans une lettre particu- „ liere, s'il n'est point heureux, dès „ que vous aurez pris toutes les me- „ sures & les précautions qu'exige la

L'ordre du roi justifie le général, en cas de malheur.

Lettre du 13 juillet.

1747. „ prudence, l'ordre du roi vous justi„ fie; s'il est heureux, au contraire, „ comme on peut l'espérer, vous vous „ comblez de gloire en rendant à l'état „ le service le plus signalé. Il n'y a que „ de ne pas tenter l'exécution de ce „ que le roi veut & desire, qui puisse „ vous compromettre. Je ne vous di„ rai rien sur les moyens : personne „ n'est plus capable que vous de les „ produire, de les trouver & de les „ bien employer „.

Diversion de Coni préférable à l'autre.

Louant encore Belle-isle de l'idée qu'il avoit eue de faire le siége de Coni, il dit que le roi & le conseil regardent cette diversion comme plus avantageuse que celle d'Exilles, en ce qu'elle rapprocheroit de l'objet principal, & que cette place protégeroit & couvriroit la côte de Gènes. Il sembloit pressentir le malheur dont on étoit menacé.

Désastre de l'Assiette.

Mais il n'étoit plus tems de s'en garantir. Le comte de Belle-isle, avec vingt bataillons, avoit déjà pris la route d'Exilles. Un contre-ordre suspendit sa marche. Le marquis de la-Mina, quand on sut la levée du siége de Gènes, consentit à le laisser suivre son projet. Les Piémontois avoient eu le

tems de se renforcer au poste de l'Assiette, où ils l'attendoient dans de terribles retranchemens. On les attaqua sans examiner le péril, sans consulter la prudence. Un carnage affreux des François fut tout le fruit de cette fatale journée. Le comte de Belle-isle y périt, homme infatigable dans le cabinet, intrépide dans l'action, & qui auroit mérité de grands éloges, s'il avoit su modérer l'ardeur de son génie. 1747. Mort du comte de Belle-isle.

Son frere, le maréchal, s'étoit soumis sans balancer aux ordres du roi, mais sans changer d'opinion. Il s'efforce de prouver dans sa réponse à Noailles, que le projet adopté seroit réellement impraticable, quoiqu'on fit revenir le détachement d'Exilles. Il ne dit pas que le dernier désastre ait changé l'état des choses : il insiste sur les mêmes raisons qu'auparavant, & réfute celles qu'on lui avoit opposées. L'envie seule de faire sa cour l'auroit sans doute décidé aux plus grands efforts, s'il eût aperçu quelque apparence de succès. Son frere persiste dans son opinion. Lettre du 28 juillet.

Enfin le général espagnol, prévenu contre les François, & choqué peut-être des retardemens, cantonna ses troupes dans les villages. Alors tout concourroit à persuader qu'il étoit im- Fin de la campagne. *Id.* 7 sept.

1747. possible d'exécuter le projet. Au lieu d'avancer, on fut quelque tems sur la défensive ; & l'armée se sépara sans avoir tenté aucune expédition nouvelle. On avoit repris les îles de Sainte-Marguerite, Montalban, Ville franche, le comté de Nice, le château de Vintimille. Gènes étoit délivrée. Belle-isle avoit certainement de quoi s'applaudir de sa campagne.

Campagne de Flandre. Celle de Flandre fut presqu'entierement décisive. Le maréchal de Saxe avoit sous lui deux hommes bien dignes de sa confiance, qu'il chargea d'exécuter une grande partie des entreprises, le comte de Lowendal, danois, & le comte de Saint-Germain, doués comme lui de tous les talens militaires, & de ce courage d'esprit supérieur à tous les obstacles. Déjà le Brabant hollandois étoit conquis, quand le roi parut à l'armée. On se proposoit de prendre Maestricht. Pour l'assiéger, il falloit une bataille. Louis fut encore vainqueur à Lawfeld ; mais l'ennemi se retira sous Maestricht, & le siege devint impossible pour cette année. On se rabattit d'un autre côté sur Berg-op-Zoom, place réputée imprenable, munie de toute espèce de secours.

Bataille de Lawfeld. 2 juillet.

Siege de Berg-op-Zoom.

Lowendal la prit d'assaut le 17 septembre. C'est un de ces événemens extraordinaires, où la valeur françoise semble avoir triomphé de l'art & de la nature. 1747.

Noailles, attaché à la suite du roi, moins en qualité de guerrier que de ministre, contribua toujours aux succès par ses conseils. Nous en voyons plusieurs preuves dans ses lettres au général, & au comte de Lowendal ; car l'estime l'avoit aussi lié d'amitié avec celui-ci. Le maréchal de Saxe n'envoyant pas assez de troupes pour l'entreprise de Berg-op-Zoom, que les ennemis vouloient à tout prix faire échouer, il lui représenta fortement par écrit, jusqu'à deux fois, les raisons essentielles d'en assurer le succès : il évita de les exposer dans le conseil en présence du roi, par cette délicatesse de sentimens scrupuleuse sur les égards dus à un grand homme. On envoya successivement des renforts au siege, & ce fut le fruit de ses remontrances.

Conseils de Noailles, utiles pour le succès.

Lettres du 5 juillet & du 17 août.

Il avoit de même détourné le général d'un projet fort singulier, qui auroit pu nuire à sa réputation & au bien public : c'étoit de mettre en son propre nom des vaisseaux en mer, pour cou-

Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable.

rir ſur les Hollandois. Noailles lui écrivit ſur ce point avec la noble franchiſe de l'amitié. Une pareille entrepriſe ſembloit tendre à la prolongation de la guerre. " Vous connoiſſez les
„ deſirs de toute la France, dit-il :
„ c'eſt de vous qu'elle en attend la fin,
„ & non la continuation. Ne trompez
„ point ſon attente. Vos propres ré-
„ flexions ſuppléeront à tout ce que
„ je pourrois vous marquer, ſur les
„ couleurs noires & odieuſes, que
„ nombre de gens que votre mérite
„ efface ne manqueront point de don-
„ ner à cette entrepriſe. Défendez-
„ vous des mauvais conſeils, & ne
„ ſouffrez jamais qu'on donne atteinte
„ à votre gloire & à votre réputa-
„ tion „.

1747.

Lettre du 11 avril.

Ménager les Hollandois.

" Il ſeroit contre la prudence, ajou-
„ te-t-il, de pouſſer les Hollandois à
„ de certaines extrêmités ; & ſans
„ chercher des exemples dans des tems
„ reculés, ce qui ſe paſſe à Gènes en eſt
„ un bien récent. Cette petite répu-
„ blique brave la puiſſance de la reine
„ de Hongrie. Elle a oſé le faire ſans
„ être aſſurée d'aucun ſecours étran-
„ ger. C'eſt dans de pareilles circonſ-
„ tances que tout homme devient ſol-

„ dat, & que le déſeſpoir tient lieu de „ tous les moyens „. Auſſi Noailles regardoit-il d'abord comme très-haſardeuſe l'entrepriſe contre la Hollande, inſpirée au roi par le maréchal de Saxe. Il penſoit que des conquêtes en Italie auroient été plus utiles, puiſque l'établiſſement de D. Philippe faiſoit l'unique objet de la guerre. Mais l'événement juſtifia cette entrepriſe. 1747.

Le ſyſtème de la cour étoit, en attaquant les Hollandois avec vigueur, d'uſer *de beaucoup de ménagemens à l'égard du pays & des peuples*; on vouloit ſur-tout faire ſentir au gouvernement à quoi il s'expoſoit, en ſe laiſſant dominer par l'influence des factions étrangères, & l'obliger enfin de concourir ſincèrement aux vues pacifiques de Louis XV. *C'eſt un remede extrême*, dit Noailles dans une autre lettre, *que l'on veut adminiſtrer avec douceur, ſans néanmoins préjudicier à la fermeté & à la vigueur de l'exécution.*

Syſtème de la cour à leur égard.

Autre lett. du 11 avril.

Ces ménagemens politiques ſeroient devenus en effet pernicieux, s'ils avoient affoibli les opérations de la guerre; & l'on ſe trompoit en s'imaginant qu'ils faciliteroient la concluſion de la paix.

On ſe trompoit ſur ce point. Noailles avoit raiſon ſur le reſte.

1748. Les conſeils du maréchal, par rapport aux courſes maritimes, n'en étoient pas moins fondés. Outre qu'elles auroient irrité les Hollandois, ſans leur faire beaucoup de tort, quels motifs ne pouvoit-on pas prêter à un général comblé de biens, qui auroit paru vouloir encore s'enrichir par le moyen de ſes armateurs ?

Obſtination des ennemis

La priſe même de Berg-op-Zoom ne rendit pas la Hollande plus traitable. Elle venoit de rétablir le Stathoudérat, cette grande magiſtrature qui approche de la royauté ; elle en avoit revêtu un prince d'Orange, étroitement uni au roi d'Angleterre, & gouverné par l'influence de la cour de Londres. Elle redoubloit les préparatifs de guerre, & tiroit de nouvelles troupes de la Suiſſe. Une armée ruſſe, à la ſolde des Anglois & des Hollandois, alloit même ſe mettre en marche & faire une diverſion. Pour aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, il étoit eſſentiel de prévenir les ennemis ; pour accélérer la paix, il falloit en quelque ſorte les atterrer par un coup de foudre.

Noailles auteur du plan de Maeſtricht.

Si le maréchal de Noailles excelloit dans les plans de campagne, il ſe ſurpaſſa lui-même dans cette occaſion,

puisqu'il traça au maréchal de Saxe celui qui fut exécuté avec tant de succès, & qui termina une guerre si opiniâtre. Il lui envoya, le 21 janvier 1748, un mémoire, où les vues politiques & militaires sont développées avec toute la pénétration du génie *. 1748.

Il montre d'abord qu'on ne doit plus se flatter de parvenir à la paix, ni par la voie de la Hollande ni par celle de la cour de Vienne; que ces cours dépendent l'une & l'autre de l'Angleterre, au point que la paix ou la guerre sont en son pouvoir; que les Anglois, fiers des ressources de leur commerce, espèrent probablement fatiguer la France, l'épuiser, & la contraindre d'accepter ensuite les conditions qu'il leur plaira de prescrire. Il prouve qu'on ne peut attaquer efficacement l'Angleterre que dans ses alliés, en prenant de si justes mesures qu'elle reconnoisse enfin l'inutilité des dettes qu'elle contracte, & les dangers où elle s'exposeroit par l'abus de son crédit. Rien ne l'affectera davantage que le parti de tourner contre les Hollandois les plus grands efforts. Toute conquête sur eux inquiéteroit

Ses raisonnemens sur l'Angleterre.

Mém. du maréchal de Noailles.

Il faut l'attaquer dans ses alliés.

---

* Voyez les *piéces détachées*.

extrêmement les Anglois. Il s'agit de
1748. faire une entreprise prématurée qui prévienne la diversion des Russes, qui facilite de nouvelles expéditions, & qui ôte à l'ennemi les moyens d'entreprendre sur nos conquêtes. Cette entreprise ne peut être que le siége de Maestricht : le maréchal de Noailles en apporte les preuves, & propose ensuite son plan.

Entreprise de Maestricht, nécessaire.

Exposé de ce plan.

Une des principales attentions qu'on doit avoir, selon lui, est de garder un profond secret : il faut donner le change non-seulement aux ennemis, mais aux troupes que l'on emploiera; il faut laisser dans l'ignorance, jusques au dernier moment, ceux à qui l'exécution sera confiée. Pour cela, on doit tout disposer comme si l'on méditoit le siége de Bréda, & ne pas s'en tenir à de simples feintes, mais se mettre en état d'exécuter quelque entreprise, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient celle de Maestricht. On préviendra aisément devant cette place les Anglois & les Hollandois. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'y prévenir les Autrichiens répandus dans le Luxembourg, le pays de Liége & les environs de Cologne. La meilleure manière est de se porter brusquement

Ibid.

par la gauche de la Meuſe, de la paſſer en pluſieurs endroits pour ſe raſſembler à un point; car en commençant par ſe raſſembler en forces, on donneroit l'alarme aux ennemis, & ils auroient le tems de ſe réunir eux-mêmes: au contraire en marchant de toutes parts à la fois, comme ſi l'on vouloit inſulter quelques quartiers & les enlever, on profitera de la confuſion qui ſe mettra parmi eux. Une partie des troupes paſſeroient la Meuſe à Givet, à Dinant, à Namur, à Hui, à Liége même. Elles ſe réuniroient pour inveſtir Maeſtricht du côté de Wick, tandis que d'autres corps s'avançant par les bruyères & en longeant le Démer, viendroient l'inveſtir du côté gauche de la Meuſe. 1748.

Quelque parti que l'on prenne, ajoute Noailles, l'entrepriſe a ſes difficultés. « Mais il y a tout lieu de croire „ que de ſon ſuccès dépend tout celui „ de la campagne prochaine: les avan- „ tages qui en réſulteroient, ſont ſi „ ſupérieurs aux inconvéniens qui „ pourroient s'y rencontrer, qu'il pa- „ roit de la prudence & d'une ſage po- „ litique d'en tenter l'événement „. Il ſoumet ſes réflexions au jugement du

Avantages de cette expédition.

1748. général. Voici la réponse qu'il en reçut : elle renferme des idées importantes, dont le ministère pouvoit profiter.

Le maréchal de Saxe adopte le plan.

Lettre du maréchal de Saxe. 24 janv.

„ Jai reçu, mon cher maître, la „ lettre & le mémoire que vous m'a„ vez envoyés, sur l'ouverture de la „ campagne prochaine. Que vous di„ rai-je là-dessus ? Ce sont secrets que „ je voudrois me cacher à moi-même. „ Vous avez de grandes connoissan„ ces ; & ce n'est pas d'aujourd'hui „ que je pense ainsi „.

Songer à l'économie.

“ Une chose ai-je à dire sur la con„ tinuation de la guerre. Il est certain „ que celui qui aura le plus long-tems „ de l'argent, fera faire la paix à l'au„ tre, & tirera un grand avantage de „ cette guerre. Il faut donc songer à „ l'économie, & y songer très-sérieu„ sement, n'avoir & ne faire que le „ nécessaire. Croyez-vous que cette

Moins d'officiers généraux.

„ grande quantité d'officiers-généraux „ soit une épargne, & soit une chose „ utile ? Tous se payeront de raisons, „ s'ils voient que c'est par économie „ qu'on ne les emploie pas : de ce „ moment leur honneur est à couvert, „ & peut-être s'en trouvera-t-il un „ nombre qui n'en seront pas fâchés „.

Avoir des

“ Nous ne nous conduisons pas bien „ avec

„ avec les Suiſſes, & les ennemis en „ profitent. Il nous faut des régimens „ étrangers encore. Un Allemand nous „ ſert pour trois hommes : il en épar„ gne un au royaume, il en ôte un à „ nos ennemis, & il nous ſert pour „ un homme. Il faut les bien payer, „ & les renvoyer tous à la paix, avec „ trois mois de paye, officiers & ſol„ dats. On peut garder les colonels & „ les mettre à la penſion : cela n'eſt „ pas ruineux ; & donner les invali„ des aux ſoldats qui ſont eſtropiés au „ ſervice du roi. Avec cette conduite, „ vous en aurez tant que vous vou„ drez ; & ils ſeront bons dès qu'ils „ ſeront créés, car ce ſeront tous de „ vieux ſoldats & des officiers qui ſont „ profeſſion des armes. Voilà, mon „ cher maître, des conſeils que je „ donne, & ſur leſquels je crois qu'il „ eſt de votre devoir d'appuyer com„ me bon citoyen. Vous connoiſſez „ ma vénération, & mon attache„ ment „.

1748. régimens étrangers. *Ibid.*

Il eſt beau de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conſerver une entière déférence pour un ami, dont les lumieres avoient ſouvent dirigé ſes entrepriſes. Il l'eſt encore plus

Louanges dues aux deux maréchaux.

1748. de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins, & lui abandonner toute la gloire du succès. Le public n'a vu dans l'expédition admirable de Maestricht que le général qui l'exécuta. Je vais copier le récit qu'en fait M. de Voltaire, afin qu'on puisse comparer l'exécution au plan tracé par Noailles.

Exécution du plan de Noailles.

Préc. du Siècle de Louis XV.

„ La campagne fut ouverte par les „ préparatifs de ce siege important. „ Il falloit faire la même chose à peu-„ près que lorsqu'on avoit assiégé Na-„ mur, s'ouvrir & s'assurer tous les pas-„ sages, forcer une armée entière à se „ retirer, & la mettre dans l'impuis-„ sance d'agir. On ne pouvoit venir „ à bout de cette entreprise sans don-„ ner le change aux ennemis. Il étoit „ à la fois nécessaire de les tromper, „ & de laisser ignorer son secret à ses „ propres troupes. Les marches de-„ voient être tellement combinées, „ que chaque marche abusat l'enne-„ mi, & que toutes réussissent à point „ nommé. C'est-là ce qui fut imagi-„ né par le maréchal de Saxe, & ar-„ rangé par M. de Crémille „.

Marche savante.

„ On fait d'abord croire aux en-„ nemis qu'on en veut à Bréda. Le

„ maréchal va lui-même conduire un „ grand convoi à Berg-op-Zoom, à „ la tête de vingt-cinq mille hom- „ mes, & semble tourner le dos à „ Maestricht. Une autre division mar- „ che en même-tems à Tirlemont sur „ le chemin de Liége; une autre est „ à Tongres; une autre menace Lu- „ xembourg, & toutes enfin marchent „ vers Maestricht à droite & à gauche „ de la Meuse. Les alliés séparés en „ plusieurs corps, ne voient le dessein „ du maréchal, que quand il n'est plus „ tems de s'y opposer. La ville se „ trouve investie des deux côtés de „ la riviere; nul secours n'y peut en- „ trer. Le duc de Cumberland ne „ peut plus qu'être témoin de la prise „ de Maestricht „.

1748.

Maestricht investi.

Une marche si justement admirée commença le 4 avril. Noailles écrivit le 11 au général, qu'il espéroit le voir maître de la place dans les premiers jours de mai: " Cette conquête, „ dit-il, vaut mieux pour la négo- „ ciation d'Aix-la-Chapelle que les rai- „ sons les plus fortes & les mieux dé- „ bitées. J'avoue que je serai bien tou- „ ché qu'on vous doive la paix, après „ vous avoir dû le renouvellement de

Noailles attribue toute la gloire à son ami.

„ notre ancienne ſupériorité ſur nos
1748. „ ennemis „.

Paix d'Aix-la-Chapelle

La prédiction ſe vérifia bientôt. Maeſtricht étant ſur le point de ſuccomber, la Hollande étant menacée d'une invaſion prochaine, les ennemis deſirerent la paix, que Louis XV leur avoit inutilement offerte juſqu'alors. On ſigna les préliminaires; l'armiſtice fut fixé au 11 mai; & le traité d'Aix-la-Chapelle termina, au mois d'octobre, cettre guerre déplorable, dont la France avoit preſque ſeule ſupporté le poids, ſans y avoir d'intérêt direct. Elle ſacrifia toutes ſes conquêtes à l'avantage de ſes alliés: encore l'établiſſement de don Philippe, principal objet de la guerre, auroit-il été probablement meilleur, ſi l'on eût préféré d'abord la voie des négociations à celle des armes. Nos pertes maritimes enflammerent l'ambition de l'Angleterre, qui deſiroit fort d'envahir nos colonies. Malheureuſement la précipitation avec laquelle on fit le traité, empêcha de prendre toutes les meſures néceſſaires pour ne lui en pas fournir le prétexte.

Mort de la maréchale de Noailles-Bournonville.

Cette année 1748, mourut la mere du maréchal de Noailles, une des femmes de notre ſiécle qui a mérité le

plus d'éloges, qui aux graces & à la vivacité françoises, a réuni le plus de force d'esprit & le plus de solidité de sentimens; qui a eu la plus nombreuse postérité; qui a le mieux senti les avantages d'une très-longue vie consacrée à tous les devoirs, au milieu de toutes les douceurs de la maternité, de l'amitié & de la vénération publique. Le maréchal, aussi tendre fils que bon pere, écrivit au roi sur un événement si digne de ses larmes: 1748.

" SIRE,

„ La mort vient de me séparer d'u-
„ ne mere que j'aimois, que j'ho-
„ norois, que je respectois, & avec
„ laquelle je vivois depuis que j'ai
„ atteint l'âge de raison. J'en ai le
„ cœur pénétré de douleur. Je sup-
„ plie très-humblement V. M. de me
„ permettre de rester encore ici pen-
„ dant quelques jours, pour lui
„ rendre après sa mort les mêmes
„ devoirs qu'elle a trouvé bons que
„ je lui rendisse pendant toute sa
„ maladie, &c. „

Lettre de son fils sur cet événement.

Lettre du 16 juillet.

1748. *Réponse de la main du roi.*

Bonté du roi.

« Mon cousin. J'ai le malheur de
„ n'avoir jamais su ce que c'est que
„ de perdre une mere ; mais l'ayant
„ senti par des amis, je partage bien
„ véritablement avec vous votre juste
„ douleur. J'approuve fort que vous
„ restiez encore quelques jours à Pa-
„ ris ; après quoi vous ferez bien de
„ venir ici pour vous dissiper & pren-
„ dre l'air, ce dont vous devez avoir
„ grand besoin. Dites au duc d'Ayen
„ que j'attends la fin de sa quarantai-
„ ne * avec grande impatience. Pour
„ ce qui est du comte de Noailles, je
„ me contente du compliment qu'on
„ lui fera de ma part. Je suis sans
„ compliment.

Jusqu'au dernier soupir de sa mere, le maréchal de Noailles fut pour elle également rempli de tendresse & de soumission. Ces exemples de vertus antiques sont un phénomène dans notre siécle : ils n'en seroient pas un, si les parens avoient les mœurs qu'ils doivent desirer de leurs enfans.

* Pour la petite-vérole de sa femme.

On ne peut que lire avec intérêt une ancienne lettre, sans date, de l'archevêque de Cambrai, Fénélon, à cette amie respectable, dont il connoissoit mieux que personne tout le mérite, & à qui cependant il écrivoit en censeur sévère, pour l'exciter à une grande perfection. Il lui marquoit, lorsqu'elle étoit déjà dans l'âge mur : 1748.

« Vous êtes plus solide que le
» monde ne croit; mais vous l'êtes
» moins que vous ne pensez. Vous
» êtes bonne amie, fidelle, secrette,
» généreuse, pleine de goût & de dis-
» cernement pour le vrai mérite, sen-
» sible à l'amitié des gens estimables,
» pleine d'insinuation & d'un certain
» tour noble pour servir, sachant
» dire à-propos ce qui est utile: vous
» avez de la pénétration, de la pré-
» voyance, des expédiens faciles,
» avec une droiture & une probité
» très-délicates : vous avez même une
» sincère religion, à laquelle je me
» fierois plus qu'à celle d'un grand
» nombre de demi-dévots, Mais avec
» tant de qualités solides, un seul
» défaut vous rend frivole : c'est que
» vous ne pouvez vous contraindre.

1748. „ Vous donnez de beaux noms à cette „ foibleſſe ; vous l'appelez ſincérité, „ liberté ; vous vous ſavez bon gré „ de n'être ni rampante, ni hypo- „ crite, ni empreſſée pour la faveur. „ Mais vous vous trompez vous-mê- „ me, pour n'avoir rien à vous re- „ procher.... Vous avez un air de „ légéreté & de vivacité que rien „ n'arrête. Il faut connoître à fond „ votre bon eſprit & vos ſentimens, „ pour ſe raſſurer ſur cette vivacité „ pleine de ſaillies. Riez tant qu'il „ vous plaira avec des gens ſurs & „ choiſis, qui n'aient pas l'air de ri- „ re trop, & qui ſachent ne rire qu'à „ propos ; mais faites un perſonnage „ ſérieux & meſuré. Promettez dans „ vos manières toute la ſolidité qu'on „ trouve quand on vous pénètre. „ De plus, ne mêlez point le jeu „ d'eſprit dans les matières les plus „ ſérieuſes. Vous éludez l'avis le plus „ important par une plaiſanterie, & „ vous défendez en riant des maxi- „ mes fauſſes dont vous n'avez ja- „ mais été détrompée, parce que vous „ n'avez jamais écouté aſſez ſérieuſe- „ ment ni approfondi la vérité...... „ Si vous pouviez prendre ſur vous

„ de vous assujettir à une régle, en
„ un moment tout ce qui fait la so- 1748.
„ lidité se trouveroit rassemblé en
„ vous. Il ne vous manque qu'un
„ peu plus de réflexions sérieuses sur
„ les grandes vérités, & un peu plus
„ de ccurage contre votre goût „.

Une femme peut bien être admirée, lorsqu'il ne lui manque pas autre chose.

1749.

LIVRE HUITIEME.

Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre.

ON jouiffoit enfin de la paix, on commençoit à en recueillir les avantages ; mais le traité même d'Aix-la-Chapelle, rédigé avec trop peu de prévoyance, laiffoit des femences de difcorde entre la France & l'Angleterre, au fujet de leurs colonies d'Amérique. Il importoit d'autant plus d'en prévenir les effets, que l'on favoit par expérience combien les forces maritimes donnoient de fupériorité à nos rivaux ; & que, fi les campagnes de Flandre avoient été moins glorieufes, la guerre n'auroit pu finir fans des pertes confidérables.

Zèle courageux du maréchal de Noailles.

Le maréchal de Noailles prévit de loin les infortunes dont on étoit menacé. Son zèle ne pouvoit s'endormir au fein du repos : il veilloit fur la patrie, tandis que le plaifir ou l'intérêt prenoit chaque jour plus d'empire fur les ames. Quelque défagréable que pût être la vérité, il fe faifoit un devoir effentiel de la préfenter au roi en de pareilles circonftances, & pour qu'elle

fit impreſſion, il la développoit dans des mémoires pleins de franchiſe & de ſolidité. Deux mémoires ſur les colonies, datés du premier août 1749, ſont un monument de ce zèle patriotique. Noailles les remit à M. Rouillé, nouveau miniſtre de la marine. Il écrivit au roi ſur le ſeul obſtacle qui lui paroiſſoit pouvoir traverſer l'exécution de ſes vues. 1749.

Précaution qu'il ſuggére au roi.

Lettre du 1 août.

" Votre majeſté n'ignore pas, dit-
„ il, qu'il y a eu de tout tems une
„ ſorte de jalouſie entre les miniſtères
„ de terre & de mer. Je crois que cela
„ ne ſubſiſte plus aujourd'hui; mais
„ il y a un expédient qui me paroît
„ ſimple & indubitable, pour le ſuccès
„ de la propoſition dont il s'agit, ſi
„ V. M. l'approuve: c'eſt qu'elle dai-
„ gne l'adopter, & en donner le pro-
„ jet à votre miniſtre de la guerre,
„ comme d'une idée qui s'eſt préſentée
„ à elle-même „. La prudence exigeoit ces précautions; car on ne trouve guère de miniſtres, dont l'amour propre ne répugne à exécuter des projets, conçus ou propoſés par un autre.

Vues des Anglois ſur nos colonies.

Selon le premier mémoire, que je vais analyſer en peu de mots, il ne faut pas ſe flatter que la réconciliation avec

les Anglois soit bien solide. Le traité

1749. d'Aix-la-Chapelle prouve seulement le

Premier mémoire sur les colon.

besoin de terminer une guerre onéreuse aux deux nations. Il ont reproché à leur ministère d'avoir conclu la paix. Plusieurs écrits, répandus en Angleterre, disent qu'il falloit s'emparer de nos colonies d'Amérique, seule ressource pour acquitter une partie des dettes immenses de l'état. Les préparatifs de la cour de Londres, son dessein d'occuper la rive gauche du fleuve de Saint-Laurent, l'envoi d'une forte escadre sous prétexte de favoriser le commerce, des réponses ambigues sur les affaires du nord, tout doit persuader qu'elle n'attend qu'une occasion favorable, qu'elle cherchera même à la faire naître, pour envahir nos colonies, détruire notre commerce, & nous mettre hors d'état d'avoir jamais une marine convenable, telle que la France l'a eue dans les belles années du dernier règne.

Leurs démarches suspectes.

Le commerce peut se rétablir de lui-même.

Le commerce n'a besoin que de protection. Il se rétablira de lui-même. L'amour des richesses excite assez les négocians à prendre les moyens de l'augmenter. Il suffit de quelques encouragemens pour certaines parties, que le gouvernement auroit intérêt à

Ibid.

faire fleurir davantage. Mais la ſuite de l'adminiſtration apprendra ce qu'il convient de faire ſur cet objet. 1749.

Quand à la marine, quelque attention qu'on y apporte, elle ne peut ſe rétablir que dans le cours de pluſieurs années. Outre les vaiſſeaux que l'argent procure, il faut des officiers expérimentés & des matelots; il faut chaque année former quelques petites eſcadres, & les envoyer à la mer. Enfin, quand on pourroit parvenir plus tôt qu'on ne le croiroit au rétabliſſement de la marine, il ne feroit peut-être pas d'une ſage politique de le laiſſer appercevoir.

Pour la marine, il faut plus de tems.

Ibid.

Mais l'état des colonies exige le plus prompt remède, & le plus efficace. Il ne s'agit que d'y envoyer des troupes, des officiers, quelques ingénieurs, de l'artillerie, de la poudre, des vivres. Officiers & ſoldats doivent être bien choiſis; on doit leur faire enviſager des récompenſes proportionnées, en leur promettant des établiſſemens conformes à leur état. C'eſt ainſi que s'eſt formée la colonie du Canada, & de ſon extraction militaire vient en partie le courage de ſes habitans.

Expédiens pour les colonies.

Ibid.

Noailles parcourt les différentes co-

Troupes à y envoyer.

1749. lonies ; il insiste sur l'Isle-royale ou Louisbourg, dont les Anglois s'étoient emparés & qu'ils devoient rendre ; il fait monter à six ou sept mille hommes le nombre de troupes qu'il conviendroit d'envoyer en Amérique.

Moyen de les y faire aller avec joie.

Second mémoire.

La formation de ces troupes est l'objet du second mémoire. Des recrues prises au hasard ne conviennent point ; envoyer des régimens entiers, seroit une démarche hasardeuse & qui auroit trop d'éclat. „ Les troupes qu'on destineroit à cet usage, n'obéïroient qu'à „ regret, & se regarderoient comme „ exilées de leur patrie „. Celles qu'on destine pour l'Amérique devroient y aller avec joie, avec l'idée d'y faire une sorte de fortune, chacun selon son état. Pour remplir cette vue, on propose de tirer de chaque compagnie de l'infanterie françoise, quelques soldats de bonne volonté ; d'en former des compagnies indépendantes ; de mettre à leur tête des officiers réformés, les plus propres à de pareilles commissions : il y en a beaucoup de pauvres, qui ne savent que dévenir, & qui se trouveront peut-être forcés de chercher fortune dans les pays étrangers : autant de sujets utiles perdus pour la France.

Formation de compagnies indépendantes.

Trois hommes tirés par chaque compagnie donneroient le nombre suffisant. Les troupes de terre ne s'appercevroient pas d'un changement si peu considérable, & les colonies y gagneroient de grandes ressources. " C'est un „ premier fonds qui profitera de cent „ pour un, & dont on ne peu assez „ estimer la valeur „. 1749.

On ne se préparoit point à l'orage.

Sans vouloir discuter les avantages ni les inconvéniens de ce projet, nous observerons que le zèle & la prévoyance du maréchal de Noailles étoient d'autant plus nécessaires, que l'orage se formoit réellement, & qu'on ne s'y préparoit point.

1751.

Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains.

En février 1751, le marquis de Puisieulx, ministre des affaires étrangères, présenta de son côté un mémoire à Louis XV, au sujet des mouvemens que se donnoient les ennemis naturels de la France, pour l'élection d'un roi des Romains, titre qu'ils vouloient procurer à l'archiduc Joseph, fils de l'empereur. La cour de Londres, de concert avec celles de Vienne & de Pétersbourg, y travailloit, selon lui, sans égard pour les constitutions de l'empire, ni pour les couronnes qui pouvoient s'y intéresser. Le ministre jugeoit

Mém. du marquis de Puisieulx.

1751. mal-à-propos, qu'il étoit de la dignité d'un roi de France de se mêler de cette affaire. Mais il avoit raison de regarder les démarches de l'Angleterre comme une preuve de sentimens suspects. Il avoit encore plus raison de dire au monarque, après lui avoir exposé la nécessité de se tenir prêt, & de montrer de la vigueur, que, si l'on négligeoit les précautions convenables, les ministres n'auroient qu'un langage & une conduite timides ou imprudentes; que les ennemis s'en apercevroient, en abuseroient; que les alliés se prêteroient aux tems & aux conjonctures; que l'Angleterre prendroit un ton despotique & insultant; qu'on ne pourroit longtems le souffrir, & qu'on se trouveroit forcé à reprendre les armes, après qu'on auroit perdu sa considération & ses alliances.

Bonnes réflexions du marquis de Puisieulx.

Le roi communiqua le mémoire au maréchal de Noailles, en lui ordonnant de faire ses observations. Ce ministre toujours courageux à dire la vérité, dans l'espérance qu'elle ne seroit pas toujours stérile, indiqua d'abord la partie foible qui demandoit le plus de soins, si l'on vouloit se mettre en état de repousser les périls. C'étoient les finances.

Noailles consulté insiste sur l'état des finances.

Lettre au roi 5 février.

On ne pouvoit, ſans beaucoup d'argent, ſuivre les vues judicieuſes de Puiſieulx. Il falloit néceſſairement ou augmenter la recette, ou diminuer les dépenſes du roi. Le premier parti ſuppoſoit une augmentation d'impôts, & le royaume gémiſſoit déjà ſous le poids dont il étoit accablé. Le ſecond parti reſtoit ſeul à prendre; mais il rencontroit de trop grands obſtacles. 1751.

« Je ſais, ſire, dit le maréchal, que „ vous aimez la vérité, & que ſouvent „ elle a de la peine à parvenir juſqu'au „ pied du trône. De qui peut & doit „ l'attendre votre majeſté, ſi ce n'eſt „ d'un ſerviteur fidèle, qui a blanchi à „ ſon ſervice & à celui de ſes peres, „ qui vous a voué l'attachement le plus „ tendre & le plus reſpectueux, & qui „ chaque jour avance dans une carrière „ dont le terme ne peut être fort éloi- „ gné? „

La vérité dans la bouche d'un fidèle ſerviteur.

Ibid.

Il ſupplie le roi de ſe faire repréſenter l'état des dépenſes de Louis XIV, *dans le tems de la plus grande ſplendeur de ſa cour*, & de les comparer à la dépenſe actuelle. Quoiqu'il faille plus d'argent qu'autrefois pour chaque objet, le roi jugeroit lui-même de ce qu'il peut retrancher ou diminuer. *Si l'on parve-*

Comparer les dépenſes anciennes aux nouvelles.

noit seulement à réprimer les abus, on combleroit les vœux de la France.

1751.

Anecdot. du ministère de Louis XIV.

Ibid.

“ J'ai vieilli à la cour, continue-t-il ; „ & pour faire connoître à votre majesté combien peu l'intérêt de l'état détermine quelquefois les ministres, je ne dois pas lui laisser ignorer ce qui est arrivé au successeur de M. Colbert: c'étoit M. le Pelletier, honnête homme, mais homme médiocre, & qui ne plaisoit ni à M. de Louvois, ni à M. de Seignelai. M. de Louvois proposa au roi une dépense de trente millions : il en fit confidence à M. de Seignelai, qui de son côté lui dit en avoir proposé la veille une de vingt millions ; & le tout pour voir comment M. le Pelletier pourroit s'en tirer. Je suis bien éloigné, sire, de penser qu'on soit aujourd'hui dans un pareil cas ; mais comme il n'a été que trop ordinaire, que l'intimité ne fut point sincère entre le ministre de la guerre & celui de la finance, j'en tirerois un nouveau motif de croire que les dépenses, proposées pour la guerre, devroient être examinées & débattues en votre conseil „.

Abus non réformés.

Elles étoient monstrueuses, ces dé-

penſes, ainſi que beaucoup d'autres ; mais l'économie n'étoit pas alors le goût des miniſtres, & l'extrême indulgence du roi, ou la force de l'habitude contribuoient trop à maintenir les diſſipations. 1751.

Au reſte, Noailles ne penſoit pas comme Puiſieulx, que la conduite des cours de Vienne & de Londres, pour l'élection d'un roi des Romains, ſans le concours de la France, fut un motif ou une annonce de guerre. " Rien n'eſt „ plus ſage, ſelon lui, que de prévoir „ tous les événemens poſſibles ; mais „ ſi l'on devoit agir en conſéquence „ de tout ce qui peut arriver, l'excès „ des précautions deviendroit plus „ nuiſible, que le mal qu'on chercheroit à éviter. Il eſt donc prudent de „ mettre des bornes à la prévoyance, „ & de ſe renfermer dans les idées les „ plus prochaines & les plus vraiſemblables. A ce premier principe, on „ en ajoutera un ſecond : Qu'un gouvernement ſage & puiſſant doit avoir „ pour baſe & pour règle de ſon adminiſtration, la juſtice, l'équité & la „ raiſon „. Auſſi conſeille-t-il ſagement de ne point s'oppoſer à l'élection de l'archiduc, ſi les lois de l'empire n'y

Noailles juge qu'on ne doit pas s'oppoſer à l'élection de l'archiduc.

Mémoire d'obſervat.

font pas violées, & que l'on ne recla-
1751. me pas la garantie de la France.

Il développe le systême des Anglois.

Il soutient qu'on doit se précautionner principalement contre les entreprises de l'Angleterre. " Le systême anglois est connu : c'est d'arriver par „ la supériorité des richesses à celle de „ la puissance ; & l'Amérique seule peut „ leur en frayer le chemin ". Mais l'Angleterre ne sera pas tentée de faire la guerre en Europe, lorsqu'elle ne pourra se flatter de la faire avec succès pour elle-même en Amérique. Il semble donc que le point essentiel est de mettre les colonies en sureté ; que cette dépense doit passer avant les autres, puisqu'on se trouve dans l'impuissance de fournir à toutes ; enfin, que, si la bonne administration au-dedans assure les succès au-dehors, on doit prendre garde que des précautions excessives qui la dérangeroient, ne produisent beaucoup plus de mal que de bien.

Il conseille une alliance avec le roi de Sardaig.

En cas de guerre, devoit-on s'allier avec le roi de Sardaigne, ou non ? C'étoit un problême, & les préventions contraires à cette alliance dominoient assez généralement. Noailles approfondit la question dans un mémoire particulier : il soutient l'affirma-

Oublier

tive ; & voici la subſtance de ſes idées. Tous les motifs de reſſentiment doivent d'abord être écartés : ce ſont des reproches, & non des raiſons. Les princes ne font des traités ni par haine ni par amitié. L'intérêt de leurs états doit décider de leurs alliances ; & ſi l'on diſcutoit ſcrupuleuſement la conduite de toutes les puiſſances de l'Europe, par rapport à l'obſervation exacte & fidelle des traités, il s'en trouveroit peu exemptes de toute cenſure. — 1752. les reſſentimens. Troiſieme mémoire.

La cour de Turin a l'ambition de s'agrandir ; mais l'augmentation de cette puiſſance n'eſt pas un ſujet d'inquiétude, puiſqu'elle n'auroit lieu qu'aux dépens de la maiſon d'Autriche, plus conſtamment ennemie de la France que celle de Savoie. En ſuppoſant le roi de Sardaigne maître de la Lombardie, le voilà dès-lors entouré d'ennemis : l'Italie entiere ſe ligueroit contre lui par la crainte ſeule ; & l'empire & la maiſon d'Autriche, ayant été dépouillés, ſeroient ſes ennemis irréconciliables. Il ne pourroit preſque ſe paſſer de notre alliance ; les états voiſins s'empreſſeroient de mériter la protection du roi, qui auroit dès-lors dans — L'agrandiſſement de cette puiſſance ne devroit pas inquiéter. *Ibid.*

1751. ce pays toute l'influence desirable pour la dignité de sa couronne.

Intérêts de l'infant duc de Parme. L'infant, duc de Parme, seroit exposé, on en convient : mais il y a deux partis à prendre en traitant avec la

Ibid. cour de Turin ; l'un de former à ce prince une barriere du côté de la Lombardie, & de lui assurer des communications avec l'état de Gènes ; l'autre, de lui procurer un échange avantageux, tel que le duché de Savoie, auquel peut-être on ajouteroit le comté de

Et du roi de Naples. Nice ou la Sardaigne. Quant au roi de Naples, il n'est pas douteux que la puissance autrichienne en Italie ne soit la seule redoutable pour lui. Ainsi, l'Espagne, qui n'a rien plus à cœur de ce côté-là que la sureté des deux infans, adopteroit sans doute volontiers ce systême de politique. Elle ne desire plus autant qu'on le pense de rentrer en possession du Milanès ; elle tourne principalement ses vues au rétablissement de l'intérieur de la monarchie, à celui de la marine & du commerce, & à la conservation de ses colonies d'Amérique.

Importance de la diversion d'Italie. En un mot, le maréchal prouve la nécessité de s'unir au roi de Sardaigne, pour consolider les alliances qu'on au-

roit avec le roi de Pruſſe & les puiſſances du nord; rien n'étant plus utile en cas de guerre que la diverſion d'Italie, dont le ſuccès dépendra toujours de cette union. 1751.

On ne prévoyoit pas que tout le ſyſtème de l'Europe changeroit bientôt.

On étoit alors bien éloigné de prévoir que tout le ſyſtème de l'Europe changeroit en 1756; que le roi de Pruſſe, ligué avec l'Angleterre, deviendroit l'ennemi de la France; que la France & l'Autriche oublieroient leur ancienne inimitié, & ſe ligueroient contre eux; que l'Italie ſeroit en repos, tandis qu'on ſe maſſacreroit ailleurs; que le ſort des armes confondroit les eſpérances les mieux fondées. Mais il n'en eſt pas moins vrai que, ſi le gouvernement avoit été actif, prévoyant, économe, on eût évité les plus grands malheurs.

Economie mal entendue.

Le roi connoiſſoit le triſte état de ſes finances: pour y remédier, il penſoit à faire une réforme dans les troupes. Il conſulta le maréchal de Noailles, qui ſentoit parfaitement le beſoin qu'on avoit de l'économie, & qui lui prouva néanmoins que, dans l'état critique des affaires de l'Europe, une pareille réforme ſeroit dangereuſe. C'étoit aux vaines & ſtériles dépenſes de la cour qu'il

Lettre du maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

falloit chercher du remède, & c'est à quoi l'on ne pensoit pas.

1751.

La cour d'Espagne indisposée contre la France.

Il importoit extrêmement de resserrer les nœuds de l'union entre la France & l'Espagne. Outre les anciens griefs, la cour de Madrid prétendoit en avoir de nouveaux depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, se plaignant que le traité eût été conclu sans lui en donner une connoissance suffisante. Le jeune roi conservoit des impressions désavantageuses, que lui avoit inspirées, quand il étoit prince des Asturies, la conduite de l'évêque de Rennes notre ambassadeur. Le marquis de Vaulgrenant, successeur de ce ministre, quoique plus circonspect & plus sage, réussissoit peu faute d'activité ou de représentation.

Mémoire du maréchal de Noailles. sept. 1752.

Le duc de Duras choisi pour ambassadeur.

On desiroit un ambassadeur plus capable de plaire aux Espagnols; qui fût homme titré, pour que la grandesse ne le tentât point; qui eût une femme en état de représenter avec noblesse; enfin, qui joignît aux talens tout l'extérieur, dont on a quelquefois besoin pour se concilier le peuple & les grands. C'est ce que le maréchal de Noailles exposa dans un mémoire, sans désigner personne. Le choix tomba sur le duc de Duras qu'il aimoit, dont il estimoit l'esprit

l'esprit & les qualités de citoyen, & avec lequel il entretint depuis une correspondance suivie sur les affaires. 1752.

Il lui donna, dans plusieurs de ses lettres, les conseils d'une amitié éclairée par l'expérience. Modérer son zèle; se borner les six premiers mois à écouter, à démêler d'abord le caractère de la nation en général, & celui des personnes en place; devenir flegmatique, s'il est possible, & *prendre une dose d'opium, afin de se mettre à l'unisson de plus d'un grand* de la cour; ne point trop presser la lenteur espagnole; retrancher une partie de ces graces naturelles, qui deviendroient une sorte de reproche aux manieres du pays; se conduire dans les commencemens avec beaucoup de retenue, à l'égard d'un ministère défiant & ombrageux: voilà ce que le maréchal conseilloit d'abord au nouvel ambassadeur. En effet, la commission étant des plus épineuses, le zèle ne pouvoit être ni trop prévoyant, ni trop circonspect.

Conseils que lui donne le maréchal de Noailles.

Lettre du 20 octobre 1752, &c.

Le duc de Duras arriva le 27 novembre 1752 à Madrid. Son début y fut plus heureux qu'on ne devoit l'espérer dans les conjonctures. Le roi Ferdinand aimoit l'auguste maison de Fran-

Heureux début de l'ambassadeur.

Etat de cette cour.

1752. Lettres du duc de Duras au maréchal de Noailles.

ce, d'où il tiroit son origine : mais la reine portugaise, qui pouvoit tout, haïssoit la France ; & un musicien d'Italie, Farinelli, voué aux Anglois & au parti autrichien, la gouvernoit avec une sorte d'empire. Le marquis de la Encenada & M. de Carvajal, les deux ministres, étoient publiquement divisés. Un jésuite confesseur du roi, le P. Rabajo, avoit un extrême ascendant, & il étoit aussi difficile qu'essentiel de s'insinuer dans son esprit.

Mauvaise opinion qu'on y avoit de la France.

Les disputes fatales du clergé & du parlement de Paris, faisoient d'ailleurs en Espagne un effet terrible. Tantôt on représentoit la France comme le séjour de l'athéisme ; tantôt on disoit que l'autorité royale étoit presque entierement perdue, & que l'anarchie régnoit dans tous les ordres. L'ambassadeur avoue qu'il ne savoit que répondre à de pareilles attaques. Il évitoit de parler sur ces matieres épineuses, sur lesquelles en effet on ne pouvoit rien dire de satisfaisant.

1753. L'ambassadeur fait du progrès.

Enfin, peu de mois après son arrivée, il croyoit pouvoir compter sur les dispositions favorables du roi d'Espagne, sur celles du confesseur & du marquis de la Encenada ; il espéroit

gagner auſſi Carvajal, homme difficultueux & prévenu contre les François; il ne doutoit pas que le parti de l'Angleterre & de l'Autriche ne s'affoiblit tous les jours. Les apparences étoient de bon augure; mais dans les cours plus qu'ailleurs, il faut toujours ſe défier des apparences, ſur-tout lorſqu'une révolution ſoudaine dans le miniſtère peut déconcerter les meſures les mieux priſes. 1753.

On inſiſte ſur le traité de Fontainebleau.

Comme le duc inſiſtoit ſur l'importance de l'union entre les deux couronnés, Carvajal lui dit qu'elle étoit établie par le traité de Fontainebleau, pacte irrévocable de famille, & qu'il ſuffiſoit d'en retrancher ce qui avoit rapport à la guerre de 1741. Ce traité n'étoit point connu de l'ambaſſadeur: il en demanda la communication au marquis de Saint-Conteſt, miniſtre des affaires étrangeres après la retraite de Puiſieulx. Ce miniſtre refuſa d'abord. Mais le maréchal de Noailles lui en envoya une copie, avec des obſervations très-ſages qu'on peut regarder comme le fondement du pacte de famille conclu depuis.

Il falloit une alliance plus ſolide.

Il prouve que le traité de Fontainebleau, dont preſque tous les articles

regardoient la guerre de ce tems-là, & dont l'exécution étoit devenue impossible par les circonstances, est comme annullé par le traité d'Aix-la-Chapelle; en sorte que, si les deux couronnes doivent resserrer les nœuds de leur union, ce doit être l'objet d'une convention nouvelle & d'un véritable pacte de famille. Leur intérêt le demande: les Anglois & les Hollandois seroient peut-être moins entreprenans, s'ils présumoient moins de la modération & des ménagemens avec lesquels on en use à leur égard. Il vaut mieux prévenir leurs offenses par ce moyen, que de se laisser insensiblement réduire à la dure nécessité d'en tirer satisfaction.

1753. Observ. sommaire sur le traité de Fontain.

Traité pour un tems.

Ibid.

„ Un traité n'est ordinairement qu'u-
„ ne union passagere, qui dure autant
„ que l'état où l'on étoit, soit de paix
„ ou de guerre, lorsqu'on l'a contrac-
„ té; ou qui se borne à quelque objet
„ particulier; stipule la mesure des se-
„ cours à se donner mutuellement dans
„ les cas prévus, & détermine la ré-
„ compense ou l'équivalent propor-
„ tionné aux secours donnés par l'une
„ des parties.

Vrai pacte de famille.

„ Un pacte de famille unit les mai-
„ sons régnantes, ainsi que leurs états.

„ Il a naturellement deux objets, la „ conservation des familles sur le trô- 1753.
„ ne qu'elles occupent, & la conser- *Ibid.*
„ vation de leurs états dans leur inté-
„ grité. Ces stipulations doivent em-
„ brasser tous les tems & toutes les
„ circonstances : la paix ni la guerre
„ ne doit les altérer ni les changer.
„ Les secours mutuels ne sont ni dé-
„ terminés ni bornés. Nul autre équi-
„ valent que la confiance d'un secours
„ réciproque. L'amitié, la sureté, la
„ défense mutuelles, sont les condi-
„ tions essentielles de ce pacte. S'il Obligations
„ n'engage point à intervenir dans tou- mutuelles.
„ tes les guerres offensives, il ne per-
„ met pas de rester simple spectateur.
„ Dès qu'il résulte des événemens,
„ que les succès & les suites de ces
„ mêmes guerres affectent la sureté &
„ la conservation des états de l'une des
„ deux familles, il faut alors la secou-
„ rir de toutes ses forces. Enfin, l'on
„ se doit, dans toutes les occasions, le
„ secours des bons offices, la commu-
„ nication des griefs que l'on peut
„ avoir contre les autres puissances,
„ & le concert des mesures pour re-
„ pousser les injures qui peuvent don-
„ ner atteinte à la paix, à la tranquil-

1753. „ lité, à la gloire & aux droits de „ l'une des deux familles, & de leurs „ états.

“ Telle est l'idée que l'on se fait „ d'un véritable pacte de famille irré„ vocable, tel qu'on suppose qu'il de„ vroit être entre la France & l'Espa„ gne, & que l'on croit être de leur „ intérêt de contracter pour leur com„ mun avantage „.

Ibid.

La cour de Madrid ne se prête point à ce qu'on desiroit.

Le ministère de Versailles desiroit ardemment un traité de cette nature. Le duc de Duras entroit dans ses vues avec zèle, & avec toute la dextérité possible. Mais il n'obtint que des paroles incertaines ; soit que la cour de Madrid conservât encore trop de défiance, soit qu'elle craignît, comme Carvajal l'assura au nom du roi, que la conclusion d'un pareil traité ne devînt un prétexte de guerre, avant qu'on fût en état de la soutenir.

Affaire de l'infant & de l'infante.

Depuis le commencement de l'ambassade, le duc suivoit une affaire dont le maréchal de Noailles étoit spécialement chargé, par attachement pour une princesse bien digne d'exciter son zèle. Il s'agissoit de réconcilier avec la cour d'Espagne l'infant D. Philippe & l'infante, fille chérie de Louis XV.

L'un & l'autre avoient déplu, ou faute de certains ménagemens, ou faute d'une administration convenable à l'état de leurs affaires. On se plaignoit de ce qu'ils n'écrivoient ni au roi ni à la reine; on leur reprochoit de ne point régler leurs dépenses, & on les laissoit dans de fâcheux embarras. Leur établissement à Parme étoit d'autant plus dispendieux, qu'on y trouvoit moins de ressources; & qu'accoutumés à la magnificence des cours où ils étoient nés, ils en avoient pris le goût, qu'ils jugeoient même nécessaire pour soutenir l'éclat de leur naissance. Un petit état, mal administré jusqu'alors, ne pouvoit réellement suffire aux besoins des souverains. Louis XV, libéral envers sa fille, souhaitoit que le roi Ferdinand le fût envers son frere. Il offroit de partager avec l'Espagne les frais du subside qu'on leur donneroit.

1753.

Leur établissement à Parme.

Cette affaire coûta des soins infinis au maréchal de Noailles & au duc de Duras. Le premier avoit la confiance de l'infant & de l'infante, recevoit d'eux toutes les marques d'une sincère amitié, y répondoit par des conseils pleins de sagesse, qui produisirent leur effet, en applanissant les voies de la con-

Difficultés pour leur obtenir des secours d'Espagne.

1753. ciliation. Le ſecond vint à bout de lever toutes les difficultés que l'humeur, non-ſeulement du roi & de la reine d'Eſpagne, mais des miniſtres eſpagnols, oppoſoit aux arrangemens qu'on projetoit. Il ſe flatta de réuſſir bientôt; il eſſuya néanmoins les dégoûts d'une lenteur déſolante.

1754. Subſide qu'on leur accorde.

Enfin, le marquis de Grimaldi eut commiſſion d'aller à Parme examiner les choſes, & ce ne fut qu'au mois d'avril 1754 que l'affaire fut décidée. On accorda une penſion de deux cent vingt-cinq mille livres de notre monnoye à don Philippe, & une ſomme un peu plus forte pour payer ſes dettes. On fit eſpérer qu'il y auroit une augmentation dans la ſuite. De tels ſecours, quelque médiocres qu'ils paruſſent, joints à ceux de la France, pouvoient vivifier l'état de Parme, ſi jamais l'adminiſtration étoit entre les mains d'un homme habile, déſintéreſſé, laborieux, attentif aux petits détails, & capable de vues ſupérieures. Le prince & la princeſſe jetoient déjà les yeux ſur un François attaché à leur ſervice, M. du Tillot, qui depuis s'eſt rendu célèbre dans cette adminiſtration; mais l'Eſpa-

gne vouloit alors arranger le gouvernement.

1754.

Révolution à la cour d'Espagne.

La cour de Madrid change tout-à-coup de face, lorsque l'ambassadeur de France sembloit toucher au dénouement de sa principale affaire. A force de patience & de soins, il avoit dissipé les préventions de Carvajal : il étoit sûr des sentimens du confesseur ; il comptoit déjà sur le musicien Farinelli. Une maladie emporte Carvajal ; le duc d'Huescar, ennemi de la-Encénada, est chargé par *intérim* des affaires étrangères ; on les destine à Wall, ambassadeur en Angleterre, irlandois d'origine, né en France, mais sécrettement favorable aux Anglois. Ils avoient depuis long-tems pour ambassadeur en Espagne Keen, politique adroit & profond, qu'une connoissance parfaite du pays, & l'argent qu'il y répandoit, rendoient extrêmement dangereux. Ces trois hommes devoient souhaiter la ruine du marquis de la-Encénada : elle arriva comme un coup de foudre, sans que le duc de Duras eût pu la prévoir.

Wal.

Keen.

Disgrace de la-Encénada.

On avoit gagné la reine, avide d'argent ; on persuada au roi que son ministre le trahissoit ; on engagea ce prin-

1754. ce naturellement foible à le faire arrêter le 20 juillet, à une heure après minuit. La-Encénada ne démentit point son courage, & tomba de la plus haute fortune sans montrer aucune foiblesse. Ses papiers furent saisis. Ils ne contenoient rien qui ne fût à sa décharge. On trouva son testament fait en 1750, dans lequel il prioit le roi de vouloir bien être son légataire universel. On y trouva une lettre toute récente du pape, qui lui offroit le chapeau de cardinal : le ministre s'étoit excusé sur ce qu'il vouloit le tenir du roi, dont il avoit reçu tant de biens & tant d'honneurs pour lesquels il n'étoit pas né.

Désordres que produit cet événement. Cette révolution consterna la cour & la ville. Le confesseur ni Farinelli ne furent pas moins étonnés que les autres, tant la trame avoit été secrette ; le dernier demanda même à se retirer. « Tout est en désordre, écrivoit le duc » de Duras ; une conjuration n'auroit

Lettre à M. de St. contest. 27 juillet. » pas produit plus de confusion. Les » grands qui ne l'aimoient point, ne » dissimulent pas leur douleur ; les mi- » litaires s'expliquent librement, » moins par l'attachement qu'ils » avoient pour leur ancien ministre, » que par les conséquences qu'ils en

„ tirent ; les gens sages & vrais Es- 1754.
„ pagnols se désespèrent ; les finan-
„ ciers disent hautement qu'ils ne
„ fourniront pas un sou, & les marins
„ se regardent comme perdus : certai-
„ nement ils vont être abandonnés „.

Le ministre n'étoit pas criminel.

La-Encénada avoit été peint, aux yeux du roi d'Espagne, comme un homme vendu à la France & au roi de Naples ; qui sacrifioit les intérêts de son maître à ces deux puissances ; qui n'avoit acquis que par ses concussions un immense mobilier ; qui ne travailloit point, & se livroit par paresse à des subalternes qu'il laissoit voler publiquement. Il parut bientôt, par les adoucissemens qu'on mit à sa disgrace, que la haine & l'envie lui avoient supposé des crimes.

On inspire au roi la neutralité.

Mais Huescar & Wall n'en étoient pas moins éloignés de ses principes. Déjà ils tâchoient d'inspirer au roi une entière neutralité : ils insinuoient que la France ne desiroit qu'une rupture avec l'Angleterre ; qu'entraînée par les suggestions du roi de Prusse, elle se brouilleroit aussi avec l'Allemagne ; que l'Espagne joueroit le plus beau rôle, en demeurant simple spectatrice de ces différends ; qu'elle en deviendroit alors

l'arbitre, & donneroit la loi à toute

1754. l'Europe. Un tel système étoit aussi faux que contraire à l'union desirée.

Noailles ranime le courage de l'ambassadeur.

Dans ces circonstances, le maréchal de Noailles n'oublia rien pour ranimer le courage de l'ambassadeur, & pour l'aider de ses conseils. " Souvenez-

Lettres du 13 & du 22 août.

„ vous, mon cher duc, lui dit-il, que „ tout ministre dans une cour étran-„ gère, quelque intime que cette cour „ puisse être, doit être impartial pour „ les ministres du pays où il se trouve... „ Il ne faut jamais qu'un événement „ puisse nous ébranler, & il n'en ar-„ rive guère, qu'il ne s'offre en même-„ tems de nouveaux moyens & de „ nouvelles ressources... Il est fâcheux „ d'avoir des difficultés à vaincre; il „ est glorieux de les surmonter; & il „ n'y a pas de philosophie assez apathi-„ que pour rendre insensible au plaisir

Conseil de prudence.

„ de déconcerter ses envieux.... Un „ ministre dans les pays étrangers ne „ peut être trop réservé sur les pro-„ nostics; & il y a dans l'esprit hu-„ main une semence de malice, qui „ engage à relever volontiers les er-„ reurs en ce genre. Je vous prie ce-„ pendant de ne me point priver de „ vos conjectures. On peut & l'on doit

„ répandre avec liberté & confiance „ toutes ses idées, même ses rèves, „ dans le sein de son ami. Mais vous „ devez apporter beaucoup de circonspection, lorsque vous parlerez des „ événemens du futur contingent, „ dans les dépêches destinées à être „ lues dans le conseil du roi „. 1754.

Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre.

En même-tems le maréchal travailloit à un long mémoire, que Louis XV devoit envoyer au roi d'Espagne, pour le détromper des fausses préventions qu'on cherchoit à lui donner. Les Anglois, malgré leurs entreprises violentes en Amérique & dans les Indes orientales, osoient assurer qu'ils ne respiroient que la paix, & accusoient la France de vouloir allumer la guerre par ambition. Cette ruse politique étoit appuyée par Wall, soit qu'il fût de bonne-foi ou non. Le mémoire démontre la vérité. On y voit toutes les démarches pacifiques de Louis; on y voit sa modération inaltérable, qui auroit produit de meilleurs effets, si le gouvernement avoit eu autant de nerf pour soutenir la guerre que d'envie de l'éviter.

Sa conduite les démentoit.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, il ne cessoit réellement de calmer par

tous les moyens possibles la fermentation de l'Europe. Les cours de Vienne, de Londres & de Pétersbourg ayant voulu soulever l'empire sous de vains prétextes, contre les rois de Prusse & de Suède, il avoit dissipé cet orage. Il avoit ensuite promis de concourir à l'élection de l'archiduc Joseph pour roi des Romains, pourvu qu'elle se fit conformément aux lois de l'empire. En un mot, il s'étoit efforcé de terminer entre ces puissances tous les différends qui tendoient à une rupture.

1754. Mémoire du maréchal de Noailles. 1 octobre.

Commissaires pour terminer les différends à l'amiable.

Les contestations avec l'Angleterre au sujet de l'Amérique septentrionale, & spécialement des limites de l'Acadie, devoient finir à l'amiable, pour peu que cette nation ambitieuse voulût se prêter à un accommodement. Des commissaires furent nommés de part & d'autre, & s'assemblèrent en septembre 1750. Les Anglois avancèrent des prétentions exorbitantes, on y opposa un mémoire fondé sur des preuves certaines. Ils demandèrent qu'on en suspendît la publication, de peur qu'elle n'excitât en Angleterre des mouvemens contraires à la paix. On y consentit. Ils ne cherchoient qu'à traîner l'affaire en longueur; & au commen-

Ibid.

Chicane des Anglois, qui rompt

cement de 1753, ils manifestèrent assez leur intention, par une chicane qui arrêta le cours des conférences. Jusqu'à-lors ils avoient traité en langue françoise : c'étoit l'usage de l'Angleterre, même en traitant avec d'autres cours. Tout-à-coup ils refuserent de donner leurs mémoires en françois. On leur représenta en vain que la France ne prétendoit, par cet usage, aucune prééminence de nation à nation. Ils s'opiniâtrérent dans leur refus, & dès-lors cessa tout le travail des commissaires. 1754. les conférences. Ibid.

Cependant les Anglois augmentoient leurs forces en Amérique, y envoyoient des troupes, y étendoient leurs limites, construisoient des forts sur le territoire de la France, travailloient à débaucher les sauvages nos alliés, formoient des établissemens sur la rivière de l'Ohio, d'où ils pouvoient envahir nos possessions. On essuya même de leur part quelques hostilités mêlées de perfidie ; & ils ne se montroient guère plus modérés sur les côtes d'Afrique ni dans les Indes. Leurs entreprises.

Noailles, en exposant ces faits, découvre le danger qui menace les colonies espagnoles ainsi que les nôtres. Nécessité de s'y opposer.

1754. *Ibid.* Convaincu que l'Angleterre médite la conquête d'une grande partie de l'Amérique, pour dominer souverainement en Europe par les richesses, il met dans le plus grand jour la nécessité de se réunir contre ses dangereuses entreprises.

Ils veulent désunir la France & l'Espagne.

" Telle est, dit-il, la célèbre balan„ ce du pouvoir, le fameux équilibre „ de puissance, que les Anglois font „ tant valoir & dont on parle depuis „ si long-tems. Comme les deux seu„ les puissances qui peuvent y opposer „ des obstacles efficaces, sont la Fran„ ce & l'Espagne, ce n'est qu'en les „ désunissant qu'on peut parvenir à „ l'exécution de ces grands desseins ; „ & c'est-là le vrai motif des soins in„ fatigables, que la cour d'Angleterre „ emploie pour rompre les liens de „ leur union, cimentée tant de fois „ par le sang des sujets des deux mo„ narchies. Mais ces efforts, & la sour„ ce dont ils viennent, ne peuvent „ être pour elles qu'un avertissement „ de les resserrer chaque jour davan„ tage. En effet quelles sont les cours „ qui veulent les diviser? celles même „ qui ont entrepris de ravir à main ar„ mée le trône d'Espagne & celui des

Motifs qui doivent resserrer leur union.

,, Indes à Philippe V, pere de sa ma-
,, jesté Catholique, & qui ont été de 1754.
,, tout tems les rivales & les ennemies
,, irréconciliables des diverses branches de la maison de France. Quelle
,, est la puissance qu'ils veulent rendre suspecte au roi Catholique? celle même qui a acquis par ses travaux, ses trésors, & le sang de ses
,, sujets, ce trône d'Espagne au roi
,, Philippe V & à sa postérité. Quel est
,, le prince dont ils veulent rompre
,, l'union avec le roi d'Espagne? c'est
,, celui qui lui est attaché par le triple
,, nœud du sang, de l'estime & de l'amitié; qui n'a d'autre ambition que
,, de maintenir la tranquillité générale; & à qui la gloire & les intérêts
,, de l'Espagne sont aussi chers que les
,, siens propres? Quel est le monarque
,, enfin à qui ces cours en veulent imposer? un roi dont la probité fait
,, le caractère distinctif, un roi qui a
,, pris la justice pour appui de son règne, & dont la tendre amitié est égale à celle de S. M. pour lui... Il ne
,, reste de défenseurs à l'Europe que le
,, roi & le roi d'Espagne; & c'est dans
,, leur union & leur prévoyance que

1754 „ réside le salut de leur empire & ce-
Ibid 4. „ lui de l'Europe entiere „.

s ap- ... es rai- ... du ma-chal.

Louis envoya ce mémoire à Ferdinand, avec une lettre dont le maréchal de Noailles lui avoit donné le projet, approuvé des autres ministres.

Lettre de Louis XV au roi d'Espag. 1 octobre.

“ J'ai trop de motifs, dit-il, qui m'assurent des sentimens de votre majesté, pour penser que j'aie besoin „ de lui développer les miens. Cependant pour arrèter les suites que pourroient avoir, dans votre cour, les „ pratiques & manœuvres sourdes de „ gens ou prévenus, ou mal intentionnés, en y répandant de semblables „ propos, je me suis déterminé à faire „ dresser un mémoire que j'ordonne „ au duc de Duras de remettre à V. „ M. Je la prie de vouloir bien le lire. „ Elle y verra la patience sans mesure „ que j'observe depuis quatre ans, par „ rapport aux injustes procédés de „ l'Angleterre „.

La cour d'Espagne ne se rend point à ses desirs.

A cette lettre, le roi Ferdinand répondit par toutes les assurances d'une sincère amitié, insistant néanmoins sur le besoin de la paix, & se montrant bien résolu de la maintenir. Sa réponse

Lettre & mémoire du 27 novemb.

étoit accompagnée d'un mémoire, où l'on disoit : “ Sa majesté Catholique

„ comprend l'importance de la bonne 1754.
„ harmonie des deux couronnes, & „ des branches de la maison de Bour- „ bon. Mais ayant toujours devant les „ yeux la jalousie avec laquelle les au- „ tres puissances l'ont considérée & la „ regardent encore, en même-tems „ que par inclination & par convenan- „ ce elle desire & tâche de la cimen- „ ter, elle croit que pour le bien com- „ mun, & pour que les autres puis- „ sances la respectent, sans craindre „ qu'elle produise une conspiration ou- „ verte, il est de l'intérêt des deux „ monarques de ne pas faire trop d'é- „ clat. La tranquillité générale dont „ l'Europe jouit, l'application avec la- „ quelle ses princes tâchent d'en reti- „ rer le bénéfice, persuadent qu'au- „ cun d'eux ne se portera facilement „ à la troubler dans le cas présent,.... „ & qu'au contraire chacun tâchera, „ avec ses alliés, d'appaiser l'ardeur „ des esprits pour éteindre cette étin- „ celle de discorde, &c. „

Les Anglois vouloient cependant la guerre.

Ou Wall étoit lui-même dans l'erreur, ce qu'on ne peut présumer, ou il trompoit le roi d'Espagne. Certainement les Anglois vouloient la guerre, s'y préparoient, la commençoient en

1754. quelque sorte. Ils n'ignoroient pas leurs avantages sur la France, affoiblie par des plaies internes, par le mécontentement des peuples, par le mauvais état des finances & de la marine, par le peu de concert du ministère. Leurs dettes étoient énormes, mais ils comptoient sur leur crédit ; ils espéroient qu'en détruisant notre commerce, ils augmenteroient infiniment leurs ressources. La nation échauffée entraînoit la cour : des ministres pacifiques n'auroient pu résister à ce torrent.

1755.

Noailles développe leur systême d'ambition.

Louis XV ayant demandé au conseil, que chacun donnât par écrit son sentiment sur la situation des affaires, le maréchal de Noailles écrivit encore un mémoire, où le systême politique des Anglois étoit développé.

Mém. du 15 février.

„ Quelque chimérique, dit-il, que „ soit le projet de la monarchie uni„ verselle, celui d'une influence uni„ verselle par le moyen des richesses „ cesseroit d'être une chimère, si une „ nation parvenoit à se rendre seule „ maîtresse du commerce de l'Améri-

Avantages de l'Amérique septentrionale.

„ que. La partie du nord, occupée „ par les François & par les Anglois, „ en est la partie la plus peuplée, la „ plus forte en hommes, & peut-être

„ la ſeule ſuſceptible de l'être à un „ certain point, par la nature du climat ; en ſorte que le vrai moyen de „ parvenir à ſe rendre maître de l'Amérique entiere, ſeroit de s'emparer de l'Amérique ſeptentrionale : „ c'eſt dans cette vue que les Anglois „ n'omettent aucun moyen d'en chaſſer les François. Plus l'Angleterre eſt „ épuiſée par ſes dettes, plus elle pourſuit avec ardeur & avec conſtance „ l'exécution d'un projet, qui mettroit des richeſſes immenſes en ſa „ diſpoſition, & qui lui fourniroit des „ reſſources qu'elle ne pourroit peut-être ſe procurer d'aucune autre maniere..... La deſtinée des états, ſire, „ eſt dans les mains de Dieu. Ce qui „ dépend des hommes eſt de ſe conduire avec ſageſſe, juſtice & prudence, de veiller ſurtout à la conſervation de leur honneur & de leur réputation ; & il ſeroit moins honteux „ pour la France d'abandonner l'Amérique aux Anglois, après une guerre malheureuſe, que de la leur laiſſer envahir en pleine paix, ſans tenter de la défendre..... „

1755.

Néceſſité de la défendre.

“ Enfin, ſire, on ne doit rien omettre tant pour prévenir la guerre,

Joindre la modération & la fermeté.

1755. „ s'il eſt poſſible, que pour la faire „ avec ſuccès, ſi l'on s'y trouve forcé „ par la conduite & par les meſures „ de l'Angleterre. On ne peut uſer de „ trop de modération ni de trop de „ juſtice, pour ôter tout prétexte aux „ imputations dont elle cherche à noir- „ cir la France; on ne peut avoir trop „ de ſoins ni de vigilance, pour dé- „ truire dans toutes les cours les im- „ preſſions défavorables, que ſes émiſ- „ ſaires ne ceſſent d'y répandre; on „ ne peut enfin ſe conduire avec trop „ de fermeté, puiſqu'on a reconnu „ par expérience, que tous les ména- „ gemens qu'on a eus pour l'Angleter- „ re, n'ont ſervi juſqu'ici qu'à l'en- „ courager à en manquer de nouveau „ pour la France „.

Avis du maréchal.

L'avis du maréchal étoit de faire paſſer des troupes dans les colonies, & d'aſſembler un corps conſidérable ſur la Meuſe, parce que la crainte d'une guerre de terre pouvoit ſeule contenir les Anglois, & en impoſer à leur roi par le danger qui menaceroit ſon électorat de Hanover. On devoit, ſelon lui, montrer une ferme réſolution de repouſſer la force par la force, mais

aussi de préférer les voies de conciliation à celles des armes. 1755.

Ses réflexions sur les projets de l'Angleterre, ses craintes pour les colonies françoises, n'étoient que trop bien fondées. Mais la politique pouvoit assurer dès-lors, que si l'Angleterre parvenoit au but de son ambition, elle y trouveroit un principe de décadence. Une excessive grandeur affoiblit toujours les ressorts d'un gouvernement : ou la corruption le dégrade, ou la discorde déchire son sein. Les peuples ambitieux vengent eux-mêmes tôt ou tard l'humanité, des maux dont ils l'ont fait gémir.

L'Angleterre devoit se repentir un jour de son ambition.

Cependant il étoit affreux que, pour des disputes sur quelques cantons de l'Amérique, on vît le feu de la guerre prêt à recommencer ses ravages, & que l'honneur de la France insultée exigeât que l'on courût les risques de cet incendie. Il étoit sur tout malheureux que les conseils de Noailles, depuis la paix, eussent été inutiles; qu'on n'eût pris aucune précaution contre le danger, & que des moyens tardifs ne pussent désormais suppléer à ceux qu'on auroit dû prendre. Ce que le maréchal

Sujets de douleur pour la France.

1755. écrivoit à l'ambassadeur devoit inspirer beaucoup d'inquietude.

Négligence fatale du ministère.

Le maréchal de Noailles au duc de Duras.

24 avril.

„ Nous donnons le spectacle des „ préparatifs d'une guerre, dont le „ succès ne seroit pas douteux, si nous „ ne nous étions pas négligés sur no- „ tre marine, & que nous fussions en „ état aujourd'hui de mettre une qua- „ rantaine de vaisseaux en mer. Mais „ nous n'avons point pensé à augmen- „ ter nos forces, ni à prendre les „ mesures nécessaires pour combattre „ nos ennemis à armes égales. J'igno- „ re même si l'on a un projet fixe & „ bien médité. On ne pense à rien; on „ désaprouve même ceux qui se don- „ nent la peine de penser à quelque „ chose. Former des plans, en com- „ biner les différentes parties, en pré- „ voir les inconvéniens, en assurer „ l'exécution, cela s'appelle ici avoir „ l'esprit systématique; & nos politi- „ ques ne connoissent point de plus „ grand outrage, que celui d'en être „ soupçonnés „.

On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire.

“ On auroit pu, comme je le pro- „ posai en 1749, faire défiler succes- „ sivement, sans éclat & sans bruit, „ des troupes dans le Canada, qui y „ seroient entrées sans courir aucun „ risque,

» risque, & qui y auroient contenu
» les Anglois dans les bornes de leurs 1755.
» possessions ; au lieu que nous ne
» saurions être aujourd'hui bien rassu-
» rés sur le sort de celles que nous y
» envoyons. Les François que nous
» y avons déja, sont exercés dans le
» métier de la guerre : les Anglois au
» contraire n'y sont que de simples cul-
» tivateurs. Nous n'avons pas su pro-
» fiter, quand il en étoit tems, de nos
» avantages ; & je ne connois point
» ceux que nous pouvons nous pro-
» mettre, dans l'état où se trouvent les
» choses par notre inaction & notre
» indolence ».

« L'Espagne est trop intéressée à se
» joindre à nous, si la guerre a lieu,
» pour ne pas prendre ce parti. Mais
» les épreuves que nous avons faites,
» ne permettent plus de réunir les
» deux nations sous le même comman-
» dement. Chacune veut s'attribuer
» l'honneur du triomphe dans les vic-
» toires, & rejeter dans les défaites
» réciproquement l'une sur l'autre la
» cause des disgraces : d'où il ne résul-
» te que des jalousies & des aigreurs,
» toujours favorables aux ennemis. Il
» faut que les François & les Espa-

Difficulté d'agir avec les Espagnols.

1755. „ gnols agissent séparément ; à moins „ que des besoins pressans n'exigent „ un redoublement de secours, qu'une „ nation ne pourroit se procurer sans „ recourir à l'autre „.

Wall détermine le roi d'Espagne à la neutralité.

Le duc de Duras, encore plus que le maréchal de Noailles, se flattoit toujours que l'attachement du roi d'Espagne pour sa maison, que l'intérêt de sa couronne, lui feroit prendre un parti si convenable. Mais la cour de Londres, sans doute mieux instruite, comptoit sur la neutralité de celle de Madrid, & vouloit profiter de la foiblesse de la France. Elle fit enfin sa déclaration de guerre en attaquant les vaisseaux François. Wall persuada au roi que c'étoit une insulte particuliere, susceptible d'accommodement ; une étincelle qui pouvoit embraser l'Europe, si l'Espagne n'usoit de la plus grande circonspection ; qu'on feroit toujours à tems de se déclarer, en cas que la guerre devînt sérieuse ; qu'on la rendroit générale par une démarche précipitée ; & qu'alors on deviendroit responsable, devant Dieu, des calamités qu'elle entraîneroit sur l'Europe. Frappé de ces raisons ou de ces prétextes, le monarque scrupuleux & pacifi-

Le duc de Duras au maréchal de Noailles. 6 août.

que fit assez entendre, même par des réponses ambigues de son ministre, qu'il se borneroit à une entiere neutralité. 1755.

Le duc de Duras finit son ambassade.

Déjà le duc de Duras finissoit ses trois ans d'ambassade. Un homme de son rang ne pouvoit plus, dans de pareilles conjonctures, rester en butte aux préventions du ministère espagnol. Il demanda son rappel, comme on le desiroit; & Louis XV lui donna sur le champ des preuves de satisfaction, récompenses de son zèle & de ses travaux. La mort de Carvajal, & la disgrace de la-Encénada, furent pour lui un de ces événemens malheureux, qui renversent subitement dans les cours les projets les mieux conçus & les plus justes espérances.

Conseils du maréch. de Noailles au roi.

Jamais la France ne s'étoit trouvée, depuis le commencement du règne, dans une situation aussi périlleuse. On avoit négligé les conseils du maréchal de Noailles, on devoit s'en repentir. Animé du même zèle qu'auparavant pour le bien public, malgré le poids de la vieillesse, il travailla encore en ministre également éclairé & laborieux. Dans un premier mémoire, il indique au roi ce que les conjonctures exigent

Mémoire du 20 juillet.

1755. de plus pressant, soit pour la sureté du royaume & des colonies, soit pour la défense du commerce & pour diminuer les avantages des Anglois. „ Rétablir „ votre autorité au-dedans, lui dit-il, „ & toujours dans la vue de n'en faire „ usage que selon votre équité naturelle, „ c'est un préalable sans lequel „ vous ne pouvez ni vous défendre „ contre vos ennemis ni les „ attaquer „.

Si l'on doit agir par mer ou par terre. Mém. du 21 juillet.

Dans un second mémoire, il traite une question qui embarrassoit & divisoit le conseil, savoir s'il ne conviendroit pas de rendre la guerre générale en attaquant les Pays-bas, plutôt que de la faire seulement aux Anglois par mer, étant hors d'état de se défendre contre eux. Le roi avoit ordonné aux ministres de discuter par écrit le pour & le contre. Noailles fait voir d'abord les avantages que produiroit une conquête rapide des Pays-bas, supposé qu'elle fût possible comme on le disoit; conquête qui pourroit se justifier par l'infraction du traité d'Aix-la-Chapelle, dont toutes les puissances contractantes avoient fait une garantie réciproque. Mais il observe que c'est le moyen de s'attirer une guerre généra-

Inconvéniens d'une entreprise sur les Pays-bas.

le ; que cette guerre paroîtra vraisemblablement très-injuste. Si elle est malheureuse, que n'aura-t-on pas à craindre ? Si elle se soutient sur terre avec une espèce d'égalité, la France, *qui dépense toujours le double de ses ennemis*; épuisée d'hommes & d'argent, sera peut-être encore heureuse de faire à l'Angleterre de grands sacrifices, pour acheter une paix capable de lui enlever sa considération, en rehaussant celle des Anglois. Dans la derniere guerre, tout étoit incomparablement plus favorable au-dedans & au-dehors. Qu'en est-il cependant resulté ? quoique le roi rendit généreusement ses conquêtes, ses ennemis n'ont signé qu'à regret le traité d'Aix-la-Chapelle. 1755.

Après avoir exposé tous les dangers d'une guerre générale : „ Voilà, sire, „ continue le maréchal, un tableau „ fort effrayant. Il est peut-être trop „ chargé, & peut-être aussi ne con- „ tient-il rien qui ne soit dans l'ordre „ des choses très-possibles „.

„ S'il falloit absolument se fixer à „ une résolution, mon opinion seroit „ de porter tous ses efforts à se défen- „ dre contre l'Angleterre. Si on parta- „ ge ses vues, & qu'on les tourne du

Noailles préfere une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse.

1755. „ côté de la guerre de terre, celle-ci „ abſorbera tout : le dénouement en „ ſera de laiſſer les Anglois plus puiſ- „ ſans qu'ils n'auront jamais été, & „ par conſéquent les maîtres du ſort „ de la France en particulier, & de „ l'Europe en général. Ce n'eſt que „ dans une guerre maritime, & au „ milieu même des diſgraces que V. „ M. peut eſpérer de former ſa mari- „ ne, & de lui redonner cette ame & „ cette vie qu'elle a eue pendant un „ tems, ſous le règne du feu roi, „ qu'elle a perdue par des circonſtan- „ ces & des événemens ſinguliers, par „ une politique mal entendue, mais „ peut-être forcée, vu la ſituation où „ ſe trouverent l'Eſpagne & la France „ par le teſtament de Charles II après „ la mort de ce prince „.

Sa politique juſtifiée par l'événement.

Qu'on réfléchiſſe aux événemens d'une guerre déplorable, où la France, quoique unie à l'Autriche, a eſſuyé ſur terre autant de malheurs que ſur mer; & l'on jugera ſi le conſeil du maréchal de Noailles étoit fondé en raiſon. C'eſt lui qui propoſa l'expédition de Minorque, par laquelle on débuta glorieuſement contre les Anglois en 1756; mais il connoiſſoit trop bien les vices

du gouvernement, pour ne pas craindre & ne pas prévoir les maux qui devoient en être la suite. 1755.

En 1753, il avoit eu le courage d'écrire au roi une lettre pleine de force & de vérité, sur les désordres publics dont l'influence devenoit chaque jour plus dangereuse. Les morceaux que j'en vais transcrire, apprendront du moins que la cour possédoit encore un vrai citoyen.

Son zèle à représenter les désordres.

" J'ai vu, sire, une partie des tems " heureux du régne du feu roi; j'en " ai vu les revers & les malheurs; j'ai " vu le feu roi dans l'amertume & la " douleur, son conseil dans le décou-" ragement, & ses peuples dans la dé-" solation: mais je n'ai point vu des " tems aussi critiques, & qui annon-" cent des suites plus fâcheuses que " les circonstances où nous sommes. " J'avoue à V. M. que je me sens in-" térieurement agité & tourmenté par " les mouvemens secrets de ma consc-" cience & de mon honneur, pour " développer à mon roi les sentimens " les plus intimes de mon ame : je " craindrois même sur la fin de mes " jours, qui ne peuvent désormais " être bien longs, de me voir livré

Sa conscience l'oblige de parler.

Lettre au roi du 6 mai.

„ aux plus cuiſans remords, ſi je diſ-
„ ſimulois à V. M. ce que je ſais, ce
„ que je vois, ce que j'entends de ce
„ qui peut intéreſſer le bien de ſon
„ état & ſa gloire perſonnelle.... „

Diſcrédit du gouvernement.

„ Tant qu'un gouvernement, ſire,
„ conſerve ſon crédit & ſon autorité,
„ il y a des remèdes à tout. Mais lorſ-
„ que les ſentimens & les principes
„ qui entretiennent dans les ſujets l'eſ-
„ prit d'obéiſſance, de ſoumiſſion, &
„ l'amour de leur prince & de leur
„ patrie, viennent à ſe pervertir &
„ s'anéantiſſent; alors malgré un cal-
„ me apparent, & qui n'eſt pas tel au-
„ jourd'hui, le danger eſt plus grand
„ qu'on ne penſe, & ſans qu'on s'en
„ apperçoive, un état penche vers ſa
„ ruine „.

Diviſions intérieures, qu'un roi ne peut ignorer & qu'il devroit étouffer.

„ L'inclination naturelle des Fran-
„ çois eſt d'aimer leur prince. Tous
„ ceux qui ont l'honneur de vous ap-
„ procher, ſire, ſe livrent aux impreſ-
„ ſions que font ſur eux votre bonté
„ & votre affabilité. Les peuples ſup-
„ poſent volontiers que les maux qu'ils
„ reſſentent ſont ignorés; que s'ils
„ étoient connus, on y remédieroit:
„ cette idée les conſole, & entretient
„ quelque tems leur amour pour le

„ ſouverain. Mais ces ſentimens s'al-
„ tèrent bientôt, lorſque les diviſions
„ dans le gouvernement & à la cour
„ ſont publiques, que le dernier bour-
„ geois de Paris en eſt informé, qu'il
„ n'y a pas d'étrangers qui n'en ſoit
„ inſtruit, que les maux qui en ſont
„ une ſuite néceſſaire ſe font ſentir au-
„ dedans & au-dehors : on ne peut
„ plus ſuppoſer alors que le maître,
„ témoin de tout ce qui ſe paſſe à la
„ cour, ne les ſache; & l'idée qu'il
„ les tolère, détruit, ſire, l'opinion
„ que les étrangers doivent avoir de
„ V. M. & alienent les eſprits de vos
„ propres ſujets „.

Déſordre général.

" Le trouble & la confuſion régnent
„ dans tous les ordres de l'état, la li-
„ cence eſt extrême; on ne connoit
„ plus de règles, de bienſéances ni de
„ ſubordination; chacun viſe à l'indé-
„ pendance; on ne voit que mécon-
„ tentement, & on n'entend que mur-
„ mures; la fermentation des têtes eſt
„ portée au dernier degré; toute ému-
„ lation eſt éteinte; toutes les connoiſ-
„ ſances utiles s'anéantiſſent; & les
„ hommes capables de ſervir l'état de-
„ viennent ſi rares, qu'à peine on en
„ nomme encore quelques-uns „.

Ruine des principes.

“ On ne compte plus ſur d'autres
„ moyens pour parvenir que ceux de
„ l'intrigue, de la cabale, de la faveur
„ & de la protection ; l'amour de la
„ patrie & du nom françois eſt deve-
„ nu un ridicule ; il s'eſt introduit une
„ fauſſe philoſophie qui conduit à la
„ moleſſe, au luxe & à l'indolence ;
„ on n'enviſage qu'avec indifférence
„ les troubles qui peuvent agiter l'é-
„ tat, & ſi l'on daigne en parler, ce
„ n'eſt que pour fronder le gouverne-
„ ment..... C'eſt à ce renverſement de
„ tous principes, qu'on doit attribuer
„ la diviſion qui ſépare ſi ſcandaleuſe-
„ ment le clergé & les magiſtrats. Les
„ choſes ſont arrivées à un tel point ;
„ qu'il eſt d'une néceſſité abſolue d'y
„ apporter les plus prompts remèdes.
„ On a oſé dire dans votre conſeil que
„ cela étoit impoſſible ; mais rien,
„ ſire, ne vous ſera impoſſible lorſque
„ vous le voudrez bien, & que vous
„ le voudrez efficacement „.

Querelles du clergé & de la magiſtrature.

(Les particularités qui ſuivent, quoique très-connues dans le tems, me paroiſſent de nature à ne pouvoir être publiées).

Découragement des bons citoyens.

“ M'eſt-il permis, ſire, d'en faire
„ l'aveu à V. M.....? Les circonſtan-

„ ces actuelles, sont si capables de flé-
„ trir le cœur, que tout homme ver-
„ tueux est tenté de se concentrer en
„ lui-même. Mon âge & l'ancienneté
„ de mes services suffiroient seuls pour
„ me faire desirer la retraite, si mon
„ zèle & mon attachement pour la
„ personne sacrée de V. M. ne me re-
„ tenoient auprès d'elle „.

“ Pardonnez-moi, sire, d'avoir osé
„ entrer dans un aussi triste détail avec
„ V. M. Mais je la supplie de considé-
„ rer que c'est le dernier effort du
„ courage, & l'effet de la juste con-
„ fiance que l'on doit avoir dans la
„ probité de son maître, dans sa droi-
„ ture & dans son amour pour la vé-
„ rité, que d'oser lui annoncer que
„ son gouvernement s'affoiblit, que
„ son autorité se perd, que les liens
„ qui lui attachent ses peuples, se
„ rompent journellement, & que l'o-
„ pinion des étrangers s'altère.

Vérités qu'on ne peut dire sans un grand courage.

“ Il y a peu de personnes dans votre
„ cour, sire, qui ne préférent à une
„ pareille démarche un silence pru-
„ dent, je l'avoue, mais qui n'en est
„ pas moins criminel. Et quelles en
„ seroient les funestes suites? des mal-
„ heurs auxquels ils devient impossi-

Silence criminel.

„ ble de remédier ; & qui font alors
„ connoître aux rois, mais trop tard,
„ qu'ils n'ont point eu de véritable
„ serviteur qui les aimât pour eux-mê-
„ mes, & qu'ils n'ont eu que des cour-
„ tisans ; des flatteurs, des ministres
„ foibles, intéressés & peut-être infi-
„ dèles ".

Inutilité des bons conseils.

Trop de cabales & d'illusions environnoient le trône, pour que ces remontrances fussent efficaces. La mort du marquis de Saint-Contest, en 1754, occasionna des mutations dans les départemens, sans que les affaires changeassent en mieux. La guerre s'alluma : tout devoit faire trembler pour l'avenir.

Le maréchal de Noailles demande sa retraite.

Le maréchal de Noailles, dont le zèle ne s'étoit jamais découragé, sentit enfin que l'âge & les circonstances l'obligeoient à se retirer du conseil.

Il écrivit au roi, le 28 mars 1756, cette lettre attendrissante :

“ SIRE,

Ses raisons exposées avec éloquence.

„ Après avoir vieilli au service de
„ V. M. & à celui du feu roi votre
„ auguste bisaïeul, je crains de suc-
„ comber bientôt sous le poids des

„ années & des infirmités. Peut-être
„ n'aurai-je plus dans peu la force de
„ sentir mon état, moins encore le
„ courage d'en faire le triste aveu, &
„ de prendre en conséquence le parti
„ le plus convenable.

„ Depuis long-tems, sire, je me
„ sens combattre par deux sentimens
„ opposés. A ne consulter que les mou-
„ vemens de mon cœur, ainsi que le
„ zèle & l'attachement que j'ai voués
„ à V. M. dès l'instant de sa naissance,
„ tout me porteroit à ne m'éloigner
„ jamais de sa personne.

“ Mais la raison & les plus sérieu-
„ ses réflexions me font sentir que
„ l'heure de la retraite est enfin arri-
„ vée. Mes forces ne répondent plus
„ à mon zèle. V. M. est témoin elle-
„ même d'une surdité qui augmente
„ chaque jour ; ma vue s'affoiblit :
„ j'ai beaucoup de peine à écrire, &
„ même à lire. Mes jambes fléchissent
„ & ne supportent qu'avec peine le
„ poids de mon corps. Ce qu'il y a de
„ plus essentiel, c'est que les facultés de
„ l'esprit dépérissent avec celles du
„ corps. Ma mémoire se perd : j'ai sou-
„ vent peine à rappeller les noms pro-
„ pres les plus ordinaires : je n'ai plus

„ l'esprit aussi présent: les idées sont len-
„ tes à s'offrir & plus difficiles à se
„ mûrir & à se combiner. En un mot,
„ sire, je sens tous les avant-coureurs
„ de la décrépitude, qui m'annonçent
„ que je ne dois plus m'occuper que
„ du dernier avenir & du soin de m'y
„ préparer.

“ Voilà, sire, dans la plus exacte
„ vérité l'état où je me trouve. Je
„ tremble de végéter au milieu de vo-
„ tre cour, d'y faire un personnage
„ indécent, d'y devenir à charge; &
„ je n'envisage rien de plus humiliant
„ que de se survivre à soi-même; &
„ de ternir ainsi la fin d'une longue
„ carriere.

“ Tous ces motifs m'engagent, sire,
„ à supplier V. M. de me permettre
„ de passer dans la retraite & le repos
„ les restes d'une vie, qui a été uni-
„ quement consacrée à son service &
„ à celui de son état.

“ J'ose cependant, sire, demander
„ à V. M. de me conserver mon ap-
„ partement, afin que j'aie la consola-
„ tion de pouvoir plusieurs fois dans
„ l'année lui présenter mes homma-
„ ges, & qu'elle daigne permettre au
„ plus vieux de ses serviteurs d'appro-

„ cher de ſa perſonne, & de compter
„ au nombre de ſes jours heureux
„ ceux auxquels il aura la ſatisfaction
„ de voir un maître, qu'il a toujours
„ également chéri & reſpecté.

„ Du fond de ma retraite, je ne
„ ceſſerai, ſire, d'offrir mes vœux
„ pour la gloire, le bonheur & la tran-
„ quillité de V. M.

„ Conſervez-moi, ſire, vos précieu-
„ ſes bontés. Ne doutez jamais de ma
„ parfaite reconnoiſſance de celles dont
„ je vous ſuis redevable, ainſi que de
„ toutes les graces que j'ai reçues de
„ V. M. Je la conjure de rendre juſti-
„ ce à l'attachement ſincère, au zèle
„ ardent que j'ai toujours pour ſon
„ ſervice, que l'âge ne peut éteindre
„ ni amortir, & qui ſera toujours
„ profondément gravé au fond de
„ mon cœur juſqu'à mon dernier
„ ſoupir „.

Réponſe de la main du roi.

Le roi approuve ſa démarche.

« Mon couſin. Quelque peine que
„ je reſſente d'être privé des conſeils,
„ & des marques d'un attachement
„ qui m'étoit auſſi agréable qu'utile,
„ je ne puis qu'applaudir au parti que

„ votre sagesse vous fait prendre, & je
„ vous accorde la permission que vous
„ me demandez de vous retirer. Je
„ vous accorde aussi celle de garder
„ votre appartement ici, & desire que
„ vous en fassiez usage long-tems, &
„ que vous jouissiez encore bien du
„ tems de la justice que je rends à vos
„ anciens services, & à votre attachement à ma personne depuis le jour
„ de ma naissance; mes bontés & ma
„ bienveillance en seront toujours le
„ prix. Sur ce, je prie Dieu, &c. A
„ Versailles, le 13 avril 1756„.

C'étoit le tems où les passions prenoient le plus d'empire à la cour. Noailles y devoit paroître déplacé ; mais Louis XV conserva pour lui les sentimens qu'il méritoit.

Le maréch. demande une survivance pour son petit-fils.

A la fin de l'année 1758, le maréchal le pria de faire passer la charge de capitaine des gardes au duc d'Ayen son fils, & d'en accorder la survivance à son petit-fils le comte (aujourd'hui duc) d'Ayen. Après avoir donné pour motifs son âge de 80 ans, & les services rendus dans cette charge par quatre générations consécutives de sa famille, pendant le cours de cent dix années, il ajoute : " Je ne tomberai

Lettre au roi 23 décemb.

„ pas, sire, dans l'inconvénient & le „ ridicule des peres & grands-peres, „ en vous exaltant le mérite & les ta„ lens du comte d'Ayen. Je me bor„ nerai à dire simplement à V. M. que „ jusques à présent nous n'avons re„ connu en lui que des dispositions, „ qui peuvent nous annoncer de quoi „ faire un très-bon sujet. Il est capa„ ble d'application; on a été content „ de lui aux camps de paix, où il a été „ avec son régiment. Il a depuis fait „ deux campagnes, pendant lesquel„ les, je ne craindrai pas de le dire, „ personne n'a montré plus de volon„ té ni plus d'ardeur pour le métier „ de la guerre. J'espère, sire, avec „ confiance, que V. M. ne fera pas „ moins éprouver de bontés à ma race, „ que le feu roi en a fait éprouver à „ mes ancètres. Mon pere n'avoit „ qu'environ douze ans, lorsque „ Louis XIV lui donna la survivance „ de mon grand pere „.

Le roi connoissoit l'abus des survivances; il avoit résolu de le réformer, résolution qui fut peu solide. Mais il jugea, & le public ne pouvoit juger autrement, que ce cas particulier étoit des plus favorables. Sa réponse mérite

Réponse remarquable de Louis XV.

d'être conservée; la négligence même du style y semble peindre son caractère.

„ Mon cousin. Vous savez la répu-
„ gnance que j'ai d'accorder des survi-
„ vances, votre fils sur-tout étant plus
„ jeune que moi, & par conséquent
„ devant durer plus long-tems. Ce-
„ pendant les services de votre famille
„ depuis plus d'un siècle, les vôtres
„ rendus à mes peres & à moi, ainsi
„ que votre attachement à ma person-
„ ne, me déterminent à vous accor-
„ der la grace singulière & derniere
„ que vous me demandez. Heureu-
„ sement le sujet est dans sa vingtieme
„ année, (car vous savez qu'à mon
„ âge les enfans ne nous vont plus)
„ & qu'il promet; & malgré vos qua-
„ tre-vingts ans accomplis, je me flat-
„ te que vous lui apprendrez encore
„ du tems à me bien servir & fidèle-
„ ment. Vous savez qu'à chaque mu-
„ tation je diminue les brevets de re-
„ tenue. Ainsi, je n'en donnerai qu'un
„ de 400,000 livres au comte d'Ayen
„ votre petit-fils, bien entendu que,
„ s'il lui arrivoit malheur avant son
„ pere, & que je n'accorde pas sa char-
„ ge dans sa famille, celui qui lui suc-

„ céderoit payeroit les 500,000 livres
„ en entier à la succession du duc
„ d'Ayen. Un aussi zélé & aussi vieux
„ serviteur peut & doit toujours
„ compter sur mes bontés & sur mon
„ amitié : priant Dieu qu'il vous ait,
„ mon cousin, en sa sainte & digne
„ garde. A Versailles, le 30 décem-
„ bre 1758 „.

Instructions du maréch. pour son petit-fils.

Si le maréchal de Noailles avoit à cœur l'intérêt de sa famille, c'étoit par le mérite qu'il vouloit qu'elle soutînt son élévation ; & il ne connoissoit de mérite pour les honneurs, que celui dont la vertu, jointe aux talens, est la base. Le comte d'Ayen, allant pour la premiere fois commander son régiment au camp de paix qui se formoit sur la Sambre, en 1755, il lui avoit donné une instruction digne de passer à la postérité, & de servir de règle à quiconque ambitionne de se distinguer dans cette carrière. On y verra la religion pure & sans superstition, la grandeur d'ame modeste & généreuse, l'art de gagner les cœurs sans intrigue ni foiblesse, la science des devoirs unie à la science du monde ; en un mot, tout ce qui devoit conduire son petit-

fils à une réputation aussi solide que brillante.

Instruction pour le comte d'Ayen.

Sentimens de bon pere.

„ La tendre amitié que j'ai pour „ vous, mon cher fils, & l'intérêt „ sensible que je prends à ce qui vous „ regarde, ne me permettent pas de „ vous laisser partir pour votre régi„ ment, d'où vous devez vous rendre „ au camp qui va s'assembler sur la „ Sambre, sans m'expliquer avec vous „ sur ce que je pense de la manière „ dont vous devez vous gouverner & „ vous conduire. Mon âge & l'expé„ rience que j'ai des hommes & des „ affaires, m'autorisent à vous faire „ part de mes réflexions.

Les envieux presque aussi à craindre que les ennemis.

„ Vous avez été jusqu'à présent, „ mon cher fils, comme enseveli dans „ une éducation qui vous a soustrait „ aux yeux du grand monde : vous „ allez désormais y paroître, & vous „ devez vous attendre que vos pre„ mieres démarches seront scrupuleu„ sement observées... L'envie & la „ jalousie produisent les mêmes effets „ que la haine la plus forte & la plus „ méritée, ainsi, je fais peu de diffé-

„ rence entre un ennemi & un en-
„ vieux.

Etre sur ses gardes.

„ Soyez donc sur vos gardes ;
„ comptez que l'on ne vous épargnera
„ sur aucune des fautes que vous pourrez faire, & que l'on n'omettra rien
„ de tout ce qui pourra vous donner
„ quelque ridicule.

Bien débuter pour la réputation.

„ La conduite que vous allez observer, sera pour ainsi dire le germe
„ de votre réputation, & de l'opinion
„ que l'on se formera de vous pour
„ l'avenir ; & c'est ce qui rend ce premier début d'une conséquence infinie
„ pour vous.

Principes de religion.

„ Le premier & le plus essentiel de
„ tous les conseils que l'on puisse vous
„ donner, c'est celui de conserver avec
„ soin les principes de religion que l'on
„ vous a inspirés. Vous ne devez jamais perdre de vue que le monde,
„ dont toutes les parties sont combinées avec tant d'ordre, ne peut être
„ l'ouvrage du caprice & du hasard ;
„ que la raison & la nature annoncent
„ par mille preuves différentes un être
„ suprême, infiniment éclairé, tout-puissant, à qui tout est présent, &
„ qui tôt ou tard récompense la vertu
„ & punit le crime.

Etre solidement religieux.

„ Ce sont de ces grands principes „ dont je souhaite que votre ame soit „ si intimement pénétrée, mon cher „ fils, que vous ne les oubliez dans „ aucune circonstance de votre vie : „ ils seront à jamais un rempart con- „ tre tous les assauts que les passions „ pourront vous livrer. Un homme „ vraiment religieux est un homme jus- „ te, d'une probité sure, & de l'at- „ tention la plus exacte à remplir tous „ ses devoirs.

Eviter les excès de dévotion.

„ Mais dans le siècle où nous vi- „ vons, il importe pour la religion „ même d'éviter les excès de dévo- „ tion ; ils ne font que donner ma- „ tière aux satires & aux profanations „ des impies. La religion doit être „ plus dans le cœur que dans l'exté- „ rieur ; & l'on honore bien moins „ Dieu par de petites pratiques arbi- „ traires, que par une conduite sage, „ modérée, uniforme, douce & bien- „ faisante.

Opposer aux discours impies le silence & une bonne conduite.

„ Vous serez souvent exposé à en- „ tendre faire des railleries contre la „ religion, & à voir traiter ceux qui „ en font profession comme de petits „ esprits, des ames foibles & timides, „ livrées aux préjugés & à la supersti-

„ tion. J'aurai bonne opinion de vous, „ mon cher fils, & de la force de votre ame, si vous savez résister aux froides plaisanteries & aux ridicules, que l'on cherchera devant vous à donner aux choses de la religion; mais ces prétendues attaques ne méritent de votre part que de la pitié, du mépris, beaucoup de sérieux & un profond silence. Puisque vous n'êtes pas encore d'âge, & n'avez pas l'autorité requise pour en imposer, une conduite régulière & soutenue est la seule manière dont il vous convient, quand à présent, de réprimer les mauvais propos de cette espèce.

Ne point disputer sur ces matières.

„ N'entrez jamais en dispute sur cette matiere : il ne vous couvient point d'argumenter sur des objets aussi intéressans; d'ailleurs, il faudroit avoir plus approfondi que vous ne pouvez l'avoir fait, & que les personnes comme vous ne peuvent le faire ordinairement. Car il en résulteroit que ne pouvant répondre aux difficultés, les doutes que l'on auroit élevés demeureroient dans toute leur force, & pourroient vous causer à vous-même un préjudice

„ considérable. Rien n'est donc mieux, „ en pareil cas, que de suivre le con- „ seil que je viens de vous donner, „ par rapport au silence que vous de- „ vez observer à cet égard.

Point de liaison particuliere avec les hommes irréligieux.

„ Il me reste encore sur ce sujet, „ mon cher fils, un avis à vous don- „ ner, qui vous servira pour toute „ votre vie. Ne formez jamais d'ami- „ tié, & ne contractez jamais de liai- „ son particuliere avec un homme irré- „ ligieux, quelques talens & quelques „ qualités aimables que vous lui con- „ noissiez, parce qu'on ne peut avoir „ une véritable probité, quand on ne „ croit pas en Dieu; & de tels gens „ n'ont pour objet que leur intérêt „ personnel, qu'ils savent cacher jus- „ qu'au moment où il leur convient „ de le découvrir.

Probité jointe à la religion.

„ Tant que vous aurez de la reli- „ gion & que vous la respecterez, je „ ne craindrai point que vous vous „ écartiez des règles de la plus exacte „ probité, & je m'en rapporte à ce que „ votre propre cœur pourra vous ins- „ pirer & vous faire sentir.

Modestie avec les talens. Demander conseil.

„ Vous êtes né, mon cher fils, avec „ de l'esprit, de la pénétration, des „ sentimens, de l'émulation, de l'en-

„ vie

„ vie de faire & de parvenir : ce sont
„ des qualités propres à vous condui-
„ re loin, si vous savez en faire un bon
„ usage, mais aussi à vous nuire infi-
„ niment, si vous ne le faites pas. Il
„ faut ajouter à ces qualités beaucoup
„ de modestie, de retenue, & de de-
„ sir d'apprendre des autres ce que
„ vous ne savez pas encore. Rien ne
„ plaît davantage dans un jeune hom-
„ me, que de le voir demander con-
„ seil aux personnes expérimentées,
„ & qui par leur âge paroissent en sa-
„ voir beaucoup lors même qu'elles
„ en sauroient moins.

Se laisser conduire au commencement.

„ Je vous recommande donc, en
„ arrivant à votre régiment, de ne
„ point faire d'étalage de ce que vous
„ avez appris aux Chevaux-légers.
„ Laissez-vous conduire dans les pre-
„ miers tems par votre lieutenant-
„ colonel, votre major & les anciens
„ officiers : il vaudroit mieux pour
„ vous tomber dans quelque faute par
„ leur conseil, que de l'éviter en sui-
„ vant votre propre sentiment.

„ Dès-lors une pareille conduite ne
„ pourra que vous attirer l'amitié,
„ l'estime & l'attachement de tous vos
„ officiers.

Application aux devoirs de sa place.

„ Je n'ai pas besoin de vous recommander l'application aux devoirs que vous aurez à remplir comme colonel ; ce seroit une fatuité dont vous n'êtes pas capable, que de vous croire au-dessus de l'état de colonel, puisque vous ignorez les premiers élémens du métier de la guerre.

Bien faire ce que l'on doit.

„ Appliquez-vous avec soin à tout ce qu'un colonel doit savoir & doit faire : vous trouverez sans doute des officiers sans nombre qui se croyant au-dessus de l'emploi qu'ils remplissent, le négligent. Soyez dès-lors persuadé, sans en rien montrer, qu'ils sont fort au-dessous de celui qu'ils ambitionnent ; car le véritable honneur consiste à bien faire ce que l'on doit, & c'est une grande misère que de le négliger, sous le vain prétexte que l'on est capable de quelque chose de mieux.

Ne point se négliger.

„ Il y a deux écueils que vous apercevrez facilement, & que vous éviterez de même :

„ L'un dont je viens de parler, qui seroit de négliger vos devoirs par un esprit de suffisance, ou par quelque autre motif que ce pût être, ce

„ dont je ne vous ſoupçonne pas :

„ L'autre dont la jeuneſſe eſt plus „ ſuſceptible, qui ſeroit de ſe piquer „ de les remplir ſupérieurement & „ mieux que perſonne. Vous n'êtes pas „ encore dans le cas de pouvoir le „ faire avec ſupériorité. Les connoiſ- „ ſances que vous pouvez avoir acqui- „ ſes à l'école des Chevaux-légers, ne „ peuvent pas entrer en comparaiſon „ avec celle que l'âge & l'expérience „ ont pu faire acquérir à de vieux offi- „ ciers. Et dans le cas même où elles „ le pourroient, ce ſeroit vous expo- „ ſer au ridicule, que de laiſſer aper- „ cevoir ou deviner que vous l'aviez „ pu penſer.

Ne point ſe croire trop capable.

„ Il faut tâcher de faire mieux que „ les autres, mais il faut en même „ tems éviter avec ſoin de leur en fai- „ re ſentir l'humiliation & la mortifi- „ cation ; il ne faut pas que perſonne „ imagine que vous ayez cette bonne „ opinion, quand bien même vous la „ mériteriez.

Ne point mortifier l'amour-propre des autres.

“ Soyez très-convaincu, mon cher „ fils, que dès que vous paroîtrez oc- „ cupé de votre mérite, les autres ne „ ſeront occupés qu'à le rabaiſſer ; & „ ſi vous voulez réuſſir, faites bien,

S'attirer l'eſtime ſans envie.

„ faites-le constamment; ne vous en
„ glorifiez jamais, ayez la force d'être
„ satisfait du témoignage intérieur de
„ votre conscience; & cherchez sans
„ affectation à faire valoir ce que les
„ autres auroient pu faire de bien. En
„ persévérant dans cette conduite,
„ vous vous attirerez tous les cœurs,
„ & vous ne tomberez pas dans le cas
„ de certaines personnes, qui ne fon-
„ dent leur mérite que dans leur suf-
„ frage, & dans celui du nombre des
„ flatteurs & des complaisans qui les
„ environnent. Vous serez alors pres-
„ que le seul qui ne parlerez point de
„ vous, & tout le monde enfin con-
„ courra à vous rendre des témoigna-
„ ges qui vous seront dus & bien ac-
„ quis. En un mot, un point capital,
„ & que j'avoue n'être point aisé,
„ c'est de savoir s'attirer l'estime &
„ l'affection sans exciter l'envie.

Point d'affectation même en bien.

„ Voilà les régles générales qui con-
„ cernent votre conduite; de la mo-
„ destie, de la circonspection, de la
„ constance dans les devoirs, jamais
„ aucune sorte d'affectation quelcon-
„ que, même en bien; de la volonté
„ & du zèle, mais qui ne soient ni
„ trop vifs, ni trop actifs; du respect

„ & des égards pour vos ſupérieurs, „ de la déférence pour les anciens ; „ écouter tout, ne rien blâmer, ne „ propoſer votre opinion qu'avec dé- „ fiance, ſurtout ne point diſputer, & „ ne prétendre aucune ſupériorité pour „ l'eſprit, les talens & les connoiſſan- „ ces.

Réſerve pour éviter les cenſures

„ Vous devez uſer d'autant plus de „ réſerve, que vous ne ferez rien ni ne „ direz rien qu'on ne le relève, qu'on „ ne le rapporte ; & pour quelques „ flatteurs qui vous loueroient en vo- „ tre préſence, il ne manqueroit pas „ de perſonnes qui chercheroient à „ vous critiquer.

Se défier de l'amour-propre.

„ Le plus grand ennemi que vous „ puiſſiez avoir, & qu'ont générale- „ ment tous ceux qui ont quelque ému- „ lation, eſt leur amour-propre, lorſ- „ qu'on ne ſait pas s'en garantir & s'en „ défendre ; & il n'eſt pas de formes „ qu'il n'emprunte pour nous ſurpren- „ dre & nous ſéduire.

Affabilité.

„ Il eſt inutile de vous recomman- „ der d'être affable, d'un abord facile, „ de ne point faire attendre les offi- „ ciers qui ſe préſenteront pour vous „ voir, ſoit de votre régiment, ſoit de „ quelque corps.

Etre sérieux de bonne heure.

„ Accoutumez-vous, mon cher fils, „ à être un peu sérieux de bonne heu- „ re. J'avoue qu'il est de votre âge de „ badiner quelquefois; mais si vous y „ faites attention, vous observerez „ que presque toutes les plaisanteries „ dégénèrent en polissonneries, qui „ ont quelquefois des suites fâcheu- „ ses; vous n'êtes plus d'ailleurs un „ enfant.

Choix des amis.

„ Rien n'est plus important que le „ choix des amitiés & des liaisons que „ vous contracterez: c'est de ce point „ essentiel que dépendent d'ordinaire „ les mœurs & la réputation; c'est par „ les personnes que vous fréquenterez „ que l'on vous jugera vous-même.

Ne fréquenter que des personnes estimables.

„ Il n'est pas douteux que vous ne „ desiriez l'estime des honnêtes-gens: „ le moyen certain de l'acquérir est de „ ne fréquenter que des personnes à „ qui vous puissiez accorder la vôtre. „ Dès que vous ne verrez que des „ personnes estimables, vous serez „ vous-même estimé. Ainsi demandez- „ vous à vous-même, lorsque vous se- „ rez tenté de vous lier avec quelqu'un, „ par où, & comment il a le droit de „ mériter votre estime. Je me répète „ sur ce point, parce qu'il est si im-

„ portant, que je desire vous le graver profondément dans l'esprit.

„ Vous devez éviter le faste & l'ostentation ; vous devez cependant avoir une table honnête, plus abondante que recherchée, afin d'y recevoir les officiers, surtout ceux de votre régiment.

Dépense sans ostentation.

„ Vous pourrez inviter quelquefois les officiers qui vous seront supérieurs. Dans ce cas, il faut avoir attention à leur procurer une compagnie qui leur soit assortie, & y joindre quelques officiers de votre régiment, en petit nombre à la vérité, & de ceux qui sont de la tête ou d'une naissance plus distinguée.

Attention pour les officiers supérieurs.

„ Par la même raison que vous inviterez quelquefois des officiers supérieurs, vous devez aussi aller quelquefois dîner chez eux, surtout lorsque vous en serez prié.

„ Si vous pouvez par économie sage, réglée & décente, épargner sur tout ce qui feroit de faste, d'ostentation & de recherche, de quoi aider des officiers de mérite, qui se trouvent quelquefois dans la détresse & dans la misère ; le plaisir que vous en aurez, si vous avez l'ame sensible, me

Bienfaits répandus à propos.

„ diſpenſe de vous le recommander.
„ Si vous n'y étiez pas ſenſible, je vous
„ le recommanderois peut-être inuti-
„ lement. Ne vous imaginez pas qu'on
„ s'appauvriſſe par ces ſortes de bien-
„ faits. Des ſommes médiocres ſont
„ beaucoup pour ceux qui n'ont rien
Les tenir ſecrets. „ & qui ſont dans le beſoin. Mais les
„ actions de cette nature doivent être
„ enſevelies dans le ſecret. En les di-
„ vulguant, vous en perdriez tout le
„ mérite. Cet avis eſt plus convena-
„ ble à appliquer dans le cas d'une cam-
„ pagne de guerre que dans celui d'u-
„ ne campagne de paix, dont la durée
„ eſt toujours fort courte.

Devoirs envers ſes parens. „ Je n'ai pas beſoin de vous dire que
„ vous devez écrire ſouvent à vos pa-
„ rens. Je compte bien que vous me
„ donnerez cette marque d'amitié, &
„ que ſi vous aviez quelque peine d'eſ-
„ prit, vous vous en ouvririez à moi
„ avec confiance. Vous trouverez tou-
„ jours en moi un père indulgent &
„ un ami tendre. Je mérite votre ami-
„ tié, mon cher enfant, je me flatte
„ d'y avoir part; & j'ai ſi bonne opi-
„ nion de votre cœur, que je me per-
„ ſuade que l'idée du plaiſir que je
„ reſſentirai, ſi vous vous conduiſez

„ de maniere à mériter l'eſtime & l'af-
„ fection des honnêtes - gens, & de
„ celle de la peine que j'éprouverois ſi
„ vous vous conduiſiez autrement,
„ feront pour vous un motif qui vous
„ engagera à redoubler d'attention ſur
„ vous-même, & à vous comporter
„ avec honneur, ſageſſe & diſcrétion „.

Cette inſtruction peint les ſentimens du maréchal de Noailles. Autant il aimoit & reſpectoit la religion, comme le plus ferme appui des vertus, autant étoit-il au-deſſus des préjugés ſuperſtitieux qui la dégradent. Des bruits ridicules qu'on a répandus ſur ſon compte, ſe réfutent par leur abſurdité même : ſa façon de penſer fait connoître ſa façon d'agir ; mais il n'y a point d'hiſtoriette ſi abſurde, fabriquée contre un grand perſonnage, qui ne ſoit répetée par cent mille échos, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe plus y croire ſans honte. Les principes fondamentaux du chriſtianiſme, les droits certains de l'égliſe, & non les abus ſi ſouvent transformés en droits, étoient la régle de ſes jugemens. Impartial dans la malheureuſe querelle entre le clergé & la magiſtrature, qu'avoient occaſionné

Noailles religieux ſans ſuperſtition.

Impartial dans la querelle du clergé & du parlement.

les diſſentions du miniſtère, il gémit amèrement de voir l'eſprit de parti lutter de part & d'autre contre la raiſon & la juſtice; il ſentit combien l'autorité royale en étoit dangereuſement bleſſée; il parla en miniſtre vertueux, lorſqu'on eut recours à ſes conſeils; mais on y recourut trop tard.

Grande fermentation dans l'état.

Preſque tout le parlement étoit en exil; la grand'chambre transferée à Pontoiſe, où elle ne continuoit pas le ſervice: le déſordre, le mécontentement, les cabales ſourdes agitoient tout le corps de l'état; & ſoit que la religion ou les lois fuſſent invoqués, la fermentation s'enflammoit de jour en jour, au point de faire craindre des ſoulèvemens.

Queſtion faite par le roi.

Billet du roi. 1 août.

En 1753, pendant le voyage de Compiegne, le roi envoya au maréchal un mémoire contenant pluſieurs queſtions, ſur leſquelles il le prioit de répondre, comme s'il lui demandoit ſon avis dans le conſeil. " Une loi de „ ſilence remédieroit-elle efficacement „ aux troubles préſens? Ou en ne la „ regardant que comme un ſimple pal„ liatif, peut-on eſpérer qu'elle feroit „ ſuffiſante, non-ſeulement pour ar„ rêter le mal actuel, mais pour l'em„ pècher à l'avenir ſans autre ſecours

„ que celui du tems ? „ C'étoit ce qu'il y avoit de plus important à décider.

Noailles répondit qu'on ne devoit pas se promettre que cette loi fût un remède efficace ; qu'elle pouvoit cependant *être utile pour arrêter les démarches inconsidérées, & donner le tems de calmer les esprits, en la faisant religieusement observer de part & d'autre sans aucune partialité.*

Réponse sur la loi du silence.

Réponse du 3 août.

Supposé qu'on ordonnât le silence, qu'on envoyât à la grand-chambre une déclaration pour cet effet, que la grand-chambre redemandât ses confrères pour l'enregistrement, falloit-il promettre de les rendre, ou dire qu'on étoit disposé à le faire si elle reprenoit actuellement le service ? Autre question, où le roi manifeste son embarras, & la crainte d'éprouver encore de la résistance.

Autre question sur la grand-chambre.

Cette crainte n'étoit que trop fondée après les mauvaises mesures qu'on avoit prises. Aussi le maréchal répond-il qu'il seroit plus honorable pour le roi, avant cette nouvelle démarche, d'engager la grand-chambre à faire une députation pour recourir à sa clémence, & demander la grace de ses confrères exilés ; que le roi feroit connoître,

Conseil pour le maintien de l'autorité.

dans sa réponse, à quelles conditions il accorderoit cette grace. En un mot, il conseille avec raison d'agir sans apparence de foiblesse, sans paroître céder à la seule nécessité, sans que le public puisse mal interpréter ce que l'on doit faire.

Rétablir l'administration de la justice.

Mais aussi il représente que l'état actuel des choses est insoutenable; qu'un royaume ne peut se passer de l'administration de la justice; que c'est elle qui fait valoir l'autorité souveraine, & qui pourvoit à la sureté même du monarque; qu'il faut incessamment se tirer des embarras d'une funeste démarche, dans laquelle on s'est engagé *par des vues singulieres & des intérêts particuliers, sans jamais en avoir voulu prévoir ni sentir les conséquences & les suites*: qu'il s'agit de prendre les mesures convenables pout renfermer les prétentions du clergé & du parlement dans leurs justes bornes; que la fermentation ne permettant pas d'y parvenir actuellement, il convient d'employer un palliatif avant de tenter le véritable remède, *qui ne produira son effet, qu'après avoir disposé, des deux côtés, les cœurs & les esprits à rentrer*

Palliatif, en attendant le véritable remède.

dans les vues de justice & de raison qu'on leur proposera.

Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils.

C'eût été ne point connoître les hommes & sur tout la nation françoise, que d'espérer autre chose en des circonstances critiques, où tant de passions & de préjugés concouroient par leur choc même à fomenter la discorde. L'attentat de Damiens, en 1757, sur la personne du roi, fut une suite de ces querelles, & l'horreur qu'il inspira ne put encore les terminer. Combien de malheurs n'auroit-on pas évités sous ce régne, en suivant les conseils du maréchal de Noailles; qui les avoit presque tous prévus, qui avoit presque toujours exhorté à les prévenir, ou indiqué les moyens nécessaires pour en arrêter le cours? D'autres conseils furent souvent préférés aux siens, & les rendirent inutiles. Souvent des fautes irréparables étoient faites, avant qu'il connût les résolutions des ministres: on le consultoit lorsqu'il n'y avoit plus de bons remèdes.

Le maréch. de Noailles dans sa retraite.

Pendant sa retraite, il eut continuellement à gémir sur les maux publics, sur les revers & les humiliations de la France. La vieillesse ne refroidissoit point son zèle. Il prenoit aux événe-

mens un vif intérêt, moins de curiosité que de patriotisme. Modeste & réservé dans ses propos, ardent néanmoins pour la gloire du roi, pour le maintien de l'autorité royale, pour l'honneur de la nation, tous les sentimens qu'il faisoit éclater étoient dignes de ses lumieres & de ses vertus.

Ses papiers sans nombre mis en ordre.

Loin du tumulte & des affaires, sa principale occupation fut de mettre en ordre cette prodigieuse quantité de manuscrits, dont une grande partie est le fruit de ses travaux. Il s'amusoit à *paperasser*, disoit-on : plusieurs papiers de ses recueils sont à la vérité fort inutiles; mais cette surabondance a sauvé tout ce qu'il y avoit de précieux ; le triage eût sans doute occasionné des pertes. Il connoissoit l'utilité de l'histoire : il en faisoit son étude & son plaisir : je ne doute pas qu'il n'eût en vue de rassembler des matériaux pour celle de son siecle : c'est un nouveau sujet de reconnoissance & d'éloges. On l'exhorta souvent à écrire ses propres mémoires. Il s'en défendit toujours, en répondant qu'il auroit trop de mal à dire de quelques personnes, & trop de bien de lui-même. Si je ne me trom-

Travail pour l'histoire.

pe, la lecture de cet ouvrage fera juger qu'il avoit raiſon.

Sa bienfaiſance fut toujours active ſans chercher l'éclat. Il ſaiſiſſoit avec ardeur l'occaſion de rendre ſervice; il s'eſtimoit heureux de conſacrer une partie de ſon revenu à ſoulager les beſoins d'autrui: ſes bienfaits étoient d'autant plus dignes de reconnoiſſance qu'ils étoient moins connus. Bienfaiſance.

L'envie ne lui pardonnoit pas ſa fortune. Cependant toutes ſes charges venoient de ſon père; & pour peu qu'on réfléchiſſe au pouvoir & au crédit qu'il avoit eu, il ſera bien difficile de refuſer des éloges à ſon déſintéreſſement. Ses biens libres furent entierement conſumés au ſervice du roi pendant ſes campagnes. Déſintéreſſement.

C'eſt par les vertus domeſtiques, ces vertus ſi douces, ſi reſpectables, & ſi rares au milieu des grandeurs & des richeſſes, qu'il ſe conſoloit des chagrins dont il ne pouvoit ſe garantir. Fils reſpectueux & tendre, bon mari, excellent pere, il trouva dans ſa famille les ſentimens les plus propres à ſatisfaire ſon ame. Puiſſe l'union entre les peres & les enfans, toujours inaltérable dans cette grande famille, ſer- Vertus domeſtiques.

vir de modèle à toutes les classes de la société!

Religion pratique.

Dans une extrême vieillesse, il parut outrer la piété. Mais c'est un des hommes de notre siecle, qui a le mieux prouvé, par sa conduite, & la soumission qu'un esprit supérieur doit aux dogmes du christianisme, & l'influence de sa morale pour diriger & soutenir un cœur vertueux.

Mort du maréchal de Noailles.

Il mourut le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans, au milieu d'une famille plus digne que tout le reste de lui faire regretter la vie.

Remarque sur sa vie & sur ses écrits.

On sera peut-être étonné qu'une vie si longue, passée à la cour & dans les premieres places de l'état, ne fournisse pas un grand nombre d'anecdotes ou de particularités piquantes. Mais outre que le maréchal de Noailles n'a rien écrit de cette espèce, il vivoit trop retiré, trop absorbé par le travail du cabinet, il étoit d'ailleurs trop sage & trop honnête-homme, pour que l'uniformité de sa conduite ne trompât point, en quelque sorte, une certaine curiosité. Dans cette multitude infinie de lettres & de mémoires, où il eut à parler de tant de personnes, dont quelques-unes étoient ses ennemis, à peine

ai-je trouvé quatre ou cinq traits où il entrât de la chaleur : encore voit-on que c'eſt le zèle qui l'échauffoit. Quelle modération, avec un caractère plein de feu ! Il ſe plaignit quelquefois des fautes, il en ménagea toujours les auteurs ; tandis que la méchanceté ou l'envie ſe déchaînoit contre lui, tandis que des courtiſans en place n'épargnoient pas même les couronnes dans leurs ſatires. Les monumens de ſon eſprit ſont preſque tous des monumens de ſes ſervices & de ſa vertu.

Fin de la troiſieme partie.

PIECES DE'TACHE'ES.

LETTRE

du ROI au DAUPHIN.

6 mai 1744.

JE loue le desir que vous avez marqué de me suivre à la tête de mes armées ; mais votre personne est trop chère à l'état pour oser l'exposer, avant que la succession à la couronne soit assurée par votre mariage. Quand vous aurez des enfans, je vous promets que je ne ferai jamais de voyage à la guerre, sans vous mener avec moi ; mais je souhaite & j'espère n'être jamais dans le cas de vous tenir cette parole. Comme je ne fais la guerre que pour assurer à mon peuple une paix solide & durable, si Dieu bénit mes bonnes intentions, je sacrifierai tout pour lui procurer cet avantage, tout le reste de mon règne. Il est bon que vous entriez de bonne heure dans ces sentimens, & que vous vous accoutumiez à vous regarder comme le pere, plu-

tôt que comme le maître des peuples qui doivent être un jour vos ſujets.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES au roi.

A Aranjuez, le 30 avril 1746.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ verra dans la dépèche que j'ai l'honneur de lui écrire, & qui lui ſera lue par M. d'Argenſon dans ſon conſeil, tout le détail de ce qui s'eſt paſſé depuis mon arrivée dans cette cour, dont je ne répéterai rien dans cette lettre pour ne la pas fatiguer inutilement. Je me bornerai donc à lui rendre compte de quelques particularités qui ne doivent être que pour elle, & je crois que votre majeſté approuvera cette précaution, par la connoiſſance qu'elle a que l'on ne garde pas auſſi ſcrupuleuſement qu'on le devroit le ſecret de ce qui ſe dit dans ſon conſeil. Il eſt d'une importance infinie qu'il ne puiſſe rien revenir de ce que

j'aurois mandé, qui pourroit n'être pas agréable à cette cour.

Je supplie votre majesté de croire que c'est uniquement pour le bien de son service que j'observe un pareil ménagement, qui d'ailleurs est conforme aux régles de la sagesse & de la prudence; mais j'ai cru nécessaire de vous en prévenir, sire, parce qu'on ne manquera pas de dire bientôt que je suis tout espagnol, & que j'épouse leurs intérêts.

Après ce préambule, sire, je commencerai par dire à votre majesté que j'ai trouvé le roi d'Espagne si changé, que je l'aurois à peine reconnu, si je l'avois trouvé ailleurs que dans son palais. Il est grossi considérablement; il m'a paru plus petit qu'il n'étoit, ayant beaucoup de peine à se tenir debout & à marcher: ce qui ne vient que du manque absolu d'exercice.

A l'égard de l'esprit, il m'a paru le même, beaucoup de sens, répondant avec justesse & précision à ce qu'on lui dit, quand on lui parle d'affaires, & qu'il veut bien s'en donner la peine.

Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a fait, vu & lû; il en parle avec le plus grand plaisir. Il n'y a pas un rendez-

vous de chaffe de la forêt de Fontainebleau, dont il ne fe reffouvienne.

Il vous chérit, fire, & ne parle de vous qu'avec tendreffe & le plus vif intérêt. Il n'y a perfonne ici qui ne dît à votre majefté qu'il eft plus touché de vos fuccès en Flandre, que de ceux de l'infant en Italie; & on peut dire avec vérité que ce prince a le cœur tout françois.

A l'égard de la reine, elle me paroît avoir de l'efprit, de la vivacité, entend finement, répond jufte : elle a une politeffe noble. Je n'ai pas encore affez traité avec elle, pour avoir pu approfondir fon caractère; mais en général, je crois que l'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle eft femme, elle a de l'ambition : elle craint d'être trompée, elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pouffe peut-être un peu trop loin; mais je crois qu'un homme fage, défintéreffé, & qui fauroit gagner fa confiance, la rameneroit avec patience à ne prendre que des partis raifonnables. Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette efpèce, & l'on m'a dit qu'ils étoient affez rares dans tous les tems & dans tous les pays.

Au ſurplus, lorſqu'il eſt queſtion de votre majeſté, la reine d'Eſpagne ne s'exprime que dans les termes du plus grand reſpect & du plus ſincère attachement. Voilà ce que j'ai pu appercevoir juſqu'à préſent, par rapport à leurs majeſtés Catholiques.

Quant au prince des Aſturies, à ſa figure près, il paroît fort aimable, & avoir grande envie de plaire. Il m'a fait pluſieurs queſtions ſur votre majeſté d'une maniere à me faire penſer qu'il prenoit un véritable intérêt à ce qui la regardoit.

La princeſſe eſt plus polie, paroît avoir de l'eſprit, & cherche toujours à dire des choſes obligeantes; mais ſon viſage eſt tel qu'on ne peut la regarder ſans peine. Du reſte, elle eſt grande; on dit qu'elle a eu la taille belle: pour le préſent elle eſt fort engraiſſée.

Je reviens, ſire, à madame *, & c'eſt avec un grand plaiſir. Elle eſt infiniment mieux que lorſqu'elle eſt partie de France. Rien n'égale l'amour des grands & des petits pour cette princeſſe. Elle eſt en effet charmante, ſa figu-

* Fille aînée de Louis XV, épouſe de l'infant D. Philippe.

re est très-agréable, les plus beaux yeux du monde, le regard perçant & annonçant de l'esprit, bonne, franche, cherchant à plaire & à obliger, & pour tout dire en un mot, sire, c'est votre véritable portrait. Que votre majesté ait la bonté de juger après cela, de l'impression qu'elle a faite sur mon cœur & sur mon esprit, & du pouvoir qu'elle peut avoir sur moi.

L'infant D. Louis est assez bien fait, timide à l'excès, ce qui le rend un peu sauvage; & il paroît jusqu'à présent qu'on ne peut pas encore bien le définir.

Mais, sire, je ne puis finir le compte que j'ai à rendre à votre majesté de la famille royale d'Espagne, sans lui parler d'une princesse qui lui appartient de près : c'est de sa petite-fille. Jamais on ne vit une si jolie enfant : elle est très-grande pour son âge, son visage est des plus agréables; mais sur-tout, sire, c'est son maintien & l'air de dignité avec lequel elle reçoit son monde. Elle sent déjà ce qu'elle est, à qui elle appartient, & ce qu'elle doit être un jour.

Après avoir eu l'honneur d'entretenir votre majesté de ce qui concerne

les princes & princesses de cette cour, je crois qu'elle approuvera que je lui dise en peu de mots le plan de conduite que je me suis prescrit.

Votre majesté verra dans ma dépêche ce qui s'est passé dans mes deux premieres audiences particulieres. Je crois qu'elle approuvera que je n'aie pas insisté dans la premiere sur ce qui concerne le partage de l'infant, quoique ce soit le principal & le plus intéressant objet de ma mission. Le roi d'Espagne avoit préparé sa réponse, & je vis que le rouge commençoit à lui monter au visage; ce qui me fit changer la conversation & passer à l'échange des prisonniers françois, qui me fut sur le champ accordé.

Après y avoir bien réfléchi, je me suis déterminé à faire un mémoire pour prouver la nécessité de se fixer à un parti raisonnable sur l'établissement de l'infant. Je le remettrai la veille à leurs majestés Catholiques, & le lendemain je leur parlerai. Les mouvemens seront moins vifs, & je serai plus en état de discuter tranquillement l'affaire.

Comme il est absolument nécessaire de tirer la reine d'intérêt, j'ai imaginé un moyen dont j'aurai l'honneur de rendre

rendre compte inceſſamment à votre majeſté, & qui me paroît propre à obtenir les conſentemens que nous pouvons deſirer. Je ne répondrai cependant de rien poſitivement à votre majeſté. Ce qui dépend de la volonté des hommes étant toujours très-incertain, & ſur-tout dans une cour telle que celle où je ſuis. Mais comme il eſt de l'intérêt de votre majeſté d'avoir une influence ſupérieure ſur l'Eſpagne, je crois que l'on doit tenter toutes les voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à celles de la force & de l'autorité, contre leſquelles on eſt facilement révolté. On ne s'eſt jamais donné la peine, dès le tems du feu roi, de connoître à fond ce pays; mais c'eſt une matiere de diſcuſſion à remettre & à traiter à mon retour avec votre majeſté. Elle eſt importante pour le bien de ſon ſervice & l'avantage de la France.

Je finirai cette lettre par dire à votre majeſté que le roi d'Eſpagne m'a parfaitement bien reçu, qu'il me paroît content qu'elle m'ait choiſi. La reine me marque auſſi beaucoup de bonté, & grande envie de me perſuader qu'elle n'eſt pas telle qu'on la dépeinte à

votre majesté. Elle me fait chaque jour quelques petites confidences. Je ne dissimulerai pas cependant qu'il entre dans ses conversations beaucoup de plaintes sur plusieurs personnes dont je ne parlerai point à votre majesté pour le présent, cette lettre n'étant déjà que trop longue.

J'apprends dans le moment une nouvelle qui me fait une peine infinie : c'est le départ prompt de votre majesté pour la Flandre. Je ne me console point de la savoir à l'armée, & de n'être pas auprès d'elle. Mon secrétaire en deviendra fou. Je vais faire tous mes efforts pour terminer le plus promptement les affaires dont je suis chargé, pour me rendre auprès de votre majesté. Mais on ne va pas aussi vite que l'on voudroit en fait de négociation.

Je conjure votre majesté de me continuer ses bontés & sa confiance, & d'être bien persuadé de l'attachement le plus fidele & du profond respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE

du comte d'ARGENSON au maréchal de NOAILLES.

Au camp de Bouchout, le 26 mai 1746.

JE sens avec toute la reconnoissance que je dois, monsieur, la marque de confiance & d'amitié que vous me donnez, en me parlant aussi naturellement que vous faites sur la façon dont on vous a dit que mon frere s'étoit expliqué par rapport à la cour d'Espagne. J'ai vu la lettre particuliere de votre main, dans laquelle, en touchant plus légérement cet article avec lui, vous ne laissez pas cependant de le lui faire suffisamment entendre. J'y ai ajouté mes réflexions lorsqu'il me l'a fait voir ; il se défend d'y avoir donné lieu, & assure que ce n'a jamais été qu'au conseil ou avec ceux qui le composent, qu'il a exposé librement sa façon de penser, suivant les circonstances qui s'en sont présentées.

A l'égard du maréchal de Maillebois,

auquel je ne prends pas le même intérêt, mais dont j'aime beaucoup le fils, je ne ſuis pas ſi ſenſible à ce que vous avez fait pour lui. Si je croyois qu'il y en eût un autre plus propre que lui à ſervir le roi en Italie, je vous aſſure que je ſerois le premier à le propoſer; mais s'il doit y reſter, il me ſemble qu'il eſt du bien du ſervice de rapprocher de lui les diſpoſitions de la cour de Madrid; d'écarter, s'il étoit poſſible, ceux qui lui ſont ouvertement oppoſés auprès de l'infant D. Philippe, & de ſoutenir M. de Gages, avec lequel il n'a pas ceſſé de s'entendre. De mon côté, je ne prêche autre choſe que la ſoumiſſion à l'infant, le concert avec M. de Gages, & de ne point déclamer avec trop de hauteur contre ceux qui ſont occupés à lui nuire. Je tâcherai auſſi, autant que je le pourrai, que ce ſoit ſon fils qui ſoit perſonnellement chargé de toute la relation avec l'infant D. Philippe.

LETTRE

Du roi d'Espagne à LOUIS XV.

A Aranjuez, le 5 juin 1746.

MONSIEUR mon frere & neveu, le maréchal de Noailles partant d'ici pour s'en retourner auprès de votre majesté, je l'ai chargé de lui représenter plusieurs choses de ma part; qu'il aura l'honneur de lui communiquer, & auxquelles j'espère qu'elle voudra bien faire attention. Je dois en même-tems faire la justice au maréchal, de dire à votre majesté que je suis très-content de lui, & que je l'ai trouvé un très-honnête homme & fort bien intentionné pour l'union qui doit être entre nous & nos royaumes, tel que je l'ai connu il y a long-tems. Je profite aussi de cette occasion pour renouveler à votre majesté les assurances de ma tendre amitié, &c.

AUTRE LETTRE

du roi d'Espagne.

MONSIEUR mon frere & neveu, la lettre de votre majesté que le maréchal de Noailles m'a rendue pour m'apprendre son retour en France, m'a fait en quelque maniere de la peine, par l'éloignement qu'elle m'annonce d'un ministre qui m'est si agréable, & qui a su s'acquitter avec tant de satisfaction de ma part des ordres de votre majesté; mais d'un autre côté, elle m'a fait un sensible plaisir par l'occasion que le retour de ce ministre me présente, de pouvoir, par son moyen, informer pleinement votre majesté de la sincérité avec laquelle je réponds à l'affection qu'elle a pour moi. Témoin de tous mes sentimens, il ne manquera pas de les exposer fidèlement à votre majesté, comme je l'attends de son honneur & de sa probité. Il est chargé de communiquer à votre majesté d'autres choses d'égale conséquence. Je ne doute point qu'il ne les lui rapporte

avec le même zèle & empressement qu'il a toujours montré, dans tout ce qui intéresse les deux couronnes. Enfin, je dois assurer encore une fois à votre majesté qu'il est digne des marques les plus éclatantes de son estime, & que je suis avec l'amitié la plus constante, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES au roi.

A l'Escurial, le 12 juin 1746.

SIRE,

C'est de l'Escurial que j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté. Je reçus le 8, environ six heures avant mon départ d'Aranjuèz, la lettre dont elle m'a honoré du 26 mai, par le retour d'un de mes courriers, & je remis celles dont elle me chargeoit pour le roi d'Espagne, pour madame infante, & pour le chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai resté que les deux jours

que je m'étois propofé, fuivant le compte que je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je parts demain pour St-Ildefonfe, d'où je prendrai la route de la vieille Caftille pour me rendre le plus tôt que je pourrai à Bayonne, fans cependant pouvoir efpérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos mulletiers, qui font également fantafques....

Je n'allongerai pas cette lettre par le récit des rares & triftes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monaftère. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choifirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il foit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à votre majefté de la cour, de laquelle je fuis parti il y a quatre jours; je me réferve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait jufqu'ici, lorfque j'aurai le bonheur d'être auprès d'elle. J'en ai la plus vive impatience, auffi bien que de lui renouveler les affurances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond refpect avec lefquels je fuis, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES au roi & à la reine d'Espagne.

A St. Ildefonse, le 14 juin 1746.

SIRE, MADAME,

J'OBÉIS à vos majestés. Elles m'ont ordonné de leur rendre compte de ce que je penserois de St-Ildefonse ; ce n'est pas un ouvrage facile : mais quand les rois commandent, la soumission doit être prompte & exacte.

Il y a trente heures que je suis dans l'admiration & accablé sous le poids de la multitude & de la diversité d'objets, également singuliers & dignes d'applaudissement. Je puis assurer vos majestés qu'il n'y a point de flatterie dans ce que j'ai l'honneur de vous dire ; & pour le prouver, je vais, autant qu'il sera en mon pouvoir, leur peindre avec la simplicité & la vérité dont je fais profession ce que je pense.

Les fées ont fait les jardins, les

hommes ont fait le palais, les architectes ont embelli la face du jardin, sur-tout l'avant-corps du milieu ; les ailes n'y répondent pas.

Les arts ont décoré l'intérieur du palais ; & l'assemblage magnifique de tableaux & de statues antiques, surpasse ce que l'on en peut dire. On y voit les ouvrages les plus exquis de tout ce que l'Italie & la Flandre ont produit de plus grands peintres ; & quand la galerie sera achevée, on y trouvera en sculpture les précieux restes de l'antiquité la plus reculée.

Les deux cabinets du bout de l'appartement, que l'on m'a dit être du plus ancien bâtiment, sont d'un goût singulier & des plus agréables. Les glaces environnées du plus beau laque de la Chine, produisent un effet admirable dans le dernier. Celui qui précède n'est pas moins agréable dans un goût différent.

Je reviens aux jardins : je n'ai rien vu dans ce genre qui en approche ; je commencerai par dire à vos majestés ce que je pense de la singularité de leur situation.

Bien loin qu'elle produise un mauvais effet, elle ajoute, selon moi, une

véritable beauté. Les montagnes, malgré leur aridité & la neige qui couvre leurs cimes, font une perſpective admirable, & forment le fond du tableau, qui fait valoir la belle verdure des arbres & des palliſſades du jardin, & le criſtal des jets-d'eau qui les ſurpaſſent de beaucoup par leur hauteur extraordinaire.

Faut-il parler en détail à vos majeſtés des différentes fontaines que j'ai vues? j'y ſerai bien embarraſſé : eſſayons cependant, puiſqu'elles le veulent ainſi.

Je commencerai par celle de l'Eventail, qui m'a conduit de ſuite au Neptune, à l'Apollon & à l'Andromède. Rien n'eſt comparable à la beauté & à l'abondance de ces différentes fontaines qui ſe préſentent en amphithéâtre d'un coup d'œil, quoique ſéparées les unes des autres.

J'ai paſſé enſuite le long de la rivière, qui forme une infinité de caſcades également bien fournies d'eau; & de-là au pont & à la gerbe, autre effet d'eau très-particulier dans ſon genre.

On m'a conduit enſuite à la caſcade que vos majeſtés voient du milieu de leur palais; rien n'eſt plus beau ni

mieux exécuté : le marbre de la cascade, les figures, les vases des deux allées qui l'accompagnent, & la parfaite verdure des arbres & palissades, forment le plus beau paysage que jamais le Claude Lorrain auroit pu peindre dans ses plus excellens ouvrages.

L'Eole & le combat des vents, soumis à son empire, m'ont étonné ; j'ai vu ensuite l'Amphitrite qui m'a plu infiniment, aussi bien que le cabinet qui est au-dessus, & d'où l'on découvre une allée qui semble annoncer qu'on poussera peut-être jusqu'au haut de la montagne, à laquelle on apprendra à devenir obéissante comme on a fait au reste du terrain de St-Ildefonse.

Que dirai-je à vos majestés des dragons, des tasses, de la fontaine, du panier, & de ses trois changemens, de la place où Mercure enlève Pandore, des huit fontaines enfermées dans le plus beau marbre blanc, & des huit autres qui se font appercevoir dans autant d'allées qui aboutissent à cette place ; je ne trouve plus d'expressions pour marquer & ma surprise & mon admiration.

Mais c'est aux fontaines de Latone, aux bains de Diane & à celle de la

Renommée, qu'il faudroit réserver les termes les plus choisis, pour leur donner des louanges convenables. Rien n'est plus surprenant que ces différens effets d'eau & leur élégante distribution. Le jet-d'eau de la Renommée est le plus beau, le plus grand & le mieux fourni que j'aie vu, & que je croie que l'on puisse voir.

Je finirai la relation de ma promenade par avoir l'honneur de dire à vos majestés qu'elles ont le plus beau, le plus singulier & le moins imitable jardin qui soit, qui ait été dans l'univers; je n'en excepte pas ceux de Sémiramis.

J'ai l'esprit trop préoccupé par l'admiration pour me laisser la liberté de dire rien qui puisse approcher de la critique; il y auroit peut-être bien quelques légères observations à faire par rapport aux bâtimens; j'avouerai que les fées qui ont présidé à la disposition & à l'arrangement des jardins, n'ont pas eu la même attention à la construction du palais; mais il y a lieu d'espérer que lorsque Mercure aura achevé d'enlever Pandore, il viendra quelque nouvelle fée qui achevera de mettre la derniere main aux bâtimens, pour

les rendre auſſi parfaits que le ſont les jardins.

Je craindrois d'importuner vos majeſtés, ſi j'entrois dans le détail des manufactures de glaces & de criſtal que j'ai vues, dans celui des potagers, de la faiſanderie & d'une infinité d'autres choſes ; & pour ne point abuſer de leur patience, je finirai par dire que rien n'égale la bonne réception que l'on m'a faite ici. M. le marquis de Gallliani m'a fait un accueil dans lequel, outre ſa politeſſe ordinaire, j'ai reconnu les bontés ſingulieres de vos majeſtés. Je les conjure d'en recevoir mes très-humbles remercimens, & les nouvelles aſſurances de l'inviolable attachement, du plus ſincère dévouement, & du plus profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES au maréchal de Saxe.

A Marli, 21 janvier 1748.

DEPUIS que je suis à Marli, mon très-cher maréchal, je ne suis occupé que de vous. Je pense continuellement au sujet de nos dernieres conversations; & plus je combine les différentes circonstances, plus je me confirme dans l'idée que rien n'est plus important ni plus nécessaire que de former prématurément & le plus tôt possible l'entreprise dont nous avons parlé.

Il n'est pas douteux que les ennemis ne rassemblent beaucoup de forces pour la campagne prochaine. Les Russes vont se mettre en marche; & les Suisses fournissent de nouveaux secours aux Hollandois, sans compter ce qu'ils pourront ramasser d'ailleurs. Enfin on doit s'attendre à leur voir une armée plus considérable qu'ils ne l'ont eue jusqu'à présent.

Il y a bien de l'apparence que lorſque toutes leurs forces ſeront raſſemblées, il voudront opérer une diverſion, ſoit ſur la Moſelle, ſoit vers la baſſe-Alſace. Dans ce cas on ſera obligé d'y envoyer des troupes & d'y former une armée, pour s'oppoſer à leurs entrepriſes; ce qui diminuera d'autant celle du roi en Flandre, quoique l'on puiſſe toujours ſuppoſer qu'elle y conſervera de la ſupériorité ſur ce qui reſtera aux ennemis. Mais il paroît qu'il eſt bien eſſentiel de les prévenir, afin d'aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, qui nous donnera ſans doute la paix, s'il eſt tel qu'on peut s'en flatter.

Je joins ici un mémoire de mes réflexions ſur ce ſujet, ainſi que je vous l'ai promis. Je le ſoumets entiérement, mon très-cher maréchal, aux vôtres; & je me flatte que vous voudrez bien me faire part du jugement que vous en porterez. Rien n'égale, mon très-cher maréchal, les ſentimens avec leſquels, &c.

MÉMOIRE

Du maréchal de NOAILLES;

Pour la campagne de 1748.

IL n'y a peut-être jamais eu d'occasion où l'on pût appliquer avec plus de raison que dans la conjoncture présente, la maxime reçue de tout tems, que nul projet de guerre ne peut être véritablement utile, qu'autant qu'il est relatif à l'intérêt politique d'un état.

Après les démarches que la France a faites, il ne paroît pas que l'on puisse désormais mettre en doute qu'elle ait d'autre objet dans la continuation de la guerre, que de forcer ses ennemis à concourir au rétablissement de la paix à des conditions raisonnables.

Ces principes une fois exposés, il convient d'examiner :

Quelle est parmi les ennemis la puissance dont l'influence peut contribuer le plus à rétablir ou à éloigner la paix ?

Ce qu'il convient & ce qu'il est pos-

ſible de faire pour s'oppoſer à ſes projets?

Enfin de quel côté l'on doit porter la guerre & faire les plus grands efforts ?

On doit être déſabuſé de l'idée de parvenir à la paix par la voie des Hollandois ou par celle de la cour de Vienne. Ces puiſſances ſont en quelque maniere ſubjuguées par l'Angleterre, & ſe trouvent dans ſon entière dépendance. C'eſt donc de l'Angleterre ſeule que dépend la continuation de la guerre, ou le rétabliſſement de la paix.

Les objets que les Anglois peuvent ſe propoſer, ſont fondés ſur différens motifs.

Les premiers n'ont de rapport qu'à eux-mêmes & à eux ſeuls : c'eſt de s'aſſurer pour toujours de la ſupériorité ſur mer, & de s'emparer de tout le commerce.

Les ſeconds les intéreſſent également, mais les effets ne s'en bornent point à eux ſeuls : c'eſt de conſerver leur influence ſur le continent ; d'y ſoutenir leurs alliés, & d'y former & entretenir conjointement avec eux des armées conſidérables, tant pour les défendre & les protéger, que pour s'op-

poser aux accroissemens de la puissance de la France.

Quoique ces derniers motifs ne soient ni si directs ni si personnels que les premiers, ils s'appuient & se soutiennent réciproquement : sans les richesses que le commerce procure aux Anglois, ils ne pourroient soutenir leurs alliés, ni entretenir de si puissantes armées ; & du moment qu'ils n'auroient plus d'alliés, la France cessant alors d'avoir des ennemis sur le continent, seroit en état de disputer aux Anglois la supériorité sur mer, & de soutenir & d'accroître son commerce au préjudice de celui de l'Angleterre.

C'est donc l'union étroite des Anglois avec leurs alliés, qui fait la force des uns & des autres.

Il paroît que les Anglois fondent principalement leurs espérances sur l'idée de fatiguer la France par la continuation de la guerre. Il se flattent que leur crédit leur fournira plus de ressources que le roi n'en trouvera dans ses finances ; & qu'enfin l'on sera obligé d'accepter les conditions qu'ils voudront dicter pour leurs alliés, quand même les nouveaux efforts

qu'ils font pour augmenter leurs armées, ne pourroient leur procurer des événemens assez heureux & assez décisifs, pour parvenir à ce qu'ils se promettent de la seule durée de la guerre.

Dans la situation où est l'Angleterre, ayant une marine nombreuse & supérieure, elle n'a rien à craindre de toute entreprise du dehors, qui n'est point soutenue & appuyée par des forces maritimes. Une pareille entreprise ne pourroit qu'opérer une diversion, utile à la vérité tant qu'elle dureroit, mais qui finiroit par de fâcheuses catastrophes, comme on en a l'exemple dans celles qui ont été formées en faveur de la maison de Stuart.

Il ne reste donc de moyen à la France de faire une guerre solide contre l'Angleterre, qu'en l'attaquant indirectement dans ses alliés; & en prenant de si justes mesures pour assurer ses succès, que l'Angleterre puisse enfin reconnoître l'inutilité des dettes qu'elle contracte pour le soutien de la guerre, & les dangers auxquels elle peut s'exposer par l'abus qu'elle fait de son crédit.

La conquête entière des Pays-bas autrichiens, à l'exception des duchés de Luxembourg & de Limbourg, ne laisse plus à la France de choix que celui d'attaquer ou la reine de Hongrie du côté de l'Italie, & en même-tems le roi de Sardaigne, ou les Hollandois dans leur propre pays.

Il n'est pas difficile de démontrer que de ces deux partis, celui de porter les plus grands efforts contre les Hollandois, est le plus capable d'affecter les Anglois.

De tous leurs alliés, les plus chéris sont sans contredit les Hollandois. Le gouvernement actuel de cette république est l'ouvrage de la faction angloise, & c'est cette faction qui règne aujourd'hui en Hollande sous le nom & l'autorité d'un Stathouder, uni à la famille royale d'Angleterre par la plus étroite alliance. Il est de la gloire comme de l'intérêt des Anglois, de maintenir le nouveau gouvernement de cette République & son Stathouder, à quelque prix que ce soit; & pour cet effet même, de procurer le retablissement de la paix, s'ils ne peuvent se promettre de leurs efforts, de remplir cet objet par les voies de la guerre. La situation où se

trouve la Hollande, est trop violente pour qu'elle puisse durer plusieurs années telle qu'elle est aujourd'hui.

Ce motif n'est point le seul qui rend le sort des Pays-bas & de la Hollande extrêmement intéressant pour l'Angleterre. Comme de tous les accroissemens dont la France est susceptible; ceux qu'elle feroit dans les Pays-bas contribueroient le plus à l'augmentation de sa puissance, de son commerce & de sa navigation; que ce pays d'ailleurs est à portée des côtes de l'Angleterre: on sent combien la jalousie de cette nation est intéressée à ce que la France n'étende point sa domination d'un côté aussi important à tous égards.

Dès qu'il est établi & constaté que le parti le plus convenable que la France puisse prendre dans la poursuite de la guerre sur terre, relativement aux Anglois, est de porter les plus grands efforts du côté des Pays-bas; il s'agit ensuite de se déterminer sur les projets & les opérations les plus propres à procurer de nouveaux succès & à assurer les anciens.

Il n'y a presque plus lieu de douter que les trente mille Russes, à la solde de l'Angleterre & de la Hollande, ne

ſe mettant en marche dans le courant de ce mois ou dans le commencement de l'autre. Les Hollandois d'ailleurs n'épargnent ni ſollicitations ni dépenſes pour tâcher de raſſembler quelques troupes, tant en Allemagne qu'en Suiſſe.

On doit donc s'attendre que les ennemis auront des forces très-conſidérables en campagne ; mais quelque diligence que les Ruſſes puiſſent faire, comme il n'y a guère d'apparence qu'ils puiſſent arriver que vers la fin de juin ou même en juillet, on ſent dès-lors toute la néceſſité de former quelque entrepriſe prématurée, telle qu'elle puiſſe donner la facilité d'en former de nouvelles, lorſqu'on ſera en état de les exécuter ; telle en même tems qu'elle puiſſe ôter aux ennemis tout moyen de rien entreprendre ſur les conquêtes du roi.

Cette entrepriſe ne peut être que celle de Maeſtricht. Cette conquête remplit tous les objets & pare à tous les inconvéniens dans tous les cas.

C'eſt la ſeule porte qui reſte aux ennemis pour entrer dans le Brabant, & l'entrée leur en ſera fermée, dès qu'on pourra leur enlever cette place.

Maeſtricht appuiera la droite des conquêtes du roi, comme Anvers en

appuiera la gauche : il ne ſera plus queſtion que de fortifier le Démer, & dès-lors les conquêtes du roi ſeront auſſi inexpugnables qu'il eſt poſſible qu'un pays le ſoit à la guerre.

On a ſenti toute l'importance de Maeſtricht, dans la guerre de 1701, & l'on s'eſt repenti plus d'une fois de n'en avoir pas fait le ſiége en 1702, comme on avoit pu le faire.

Par la priſe de cette place, on coupe pour ainſi dire les ennemis en deux, en ſéparant ce qui ſera du côté de la baſſe-Meuſe d'avec ce qui ſera dans le pays de Luxembourg.

On les prive de toutes les ſubſiſtances en-deçà de la Meuſe, & l'on s'en aſſure pour les troupes du roi.

Les ennemis ne peuvent plus ſe porter vers le Brabant que par un pays de bruyères & de ſable, preſque impraticable pour de grandes armées, & où elles ne peuvent point ſe tenir aſſemblées faute d'y pouvoir ſubſiſter.

S'ils ſe propoſent de faire un corps d'armée ſéparée, qui ſeroit compoſée de Moſcovites & d'Autrichiens, pour ſe porter vers la Moſelle, comme on paroît l'annoncer, Maeſtricht met à

portée

portée d'intercepter leurs derrières & leurs communications.

Si même l'armée de diversion que les ennemis peuvent former des Moscovites, se portoit vers le Rhin du côté de la basse-Alsace, Maestricht donnant de grandes facilités pour la défensive dans les Pays bas, on seroit d'autant plus en état d'en détacher des troupes pour les opposer à celles des ennemis.

Au surplus, ce dernier projet de leur part, est d'autant moins à craindre que l'Alsace est hérissée de places, & qu'ils trouveront beaucoup d'obstacles y pour former quelque entreprise importante, n'ayant dans cette partie aucune place propre à y faire des dépôts ; en sorte qu'on pourroit toujours conserver la supériorité dans les Pays-bas.

Par rapport aux quatiers d'hiver qu'ils auront à prendre à la fin de la campagne, on sent combien la conquête de Maestricht en rendra la position difficile.

Enfin la prise de Maestricht raffermiroit de plus en plus les alliés que le roi peut avoir en Allemagne, contribueroit à conserver la neutralité de

l'empire, & pourroit peut-être produire quelques bons effets par rapport au roi de Prusse.

Toutes ces considérations font sentir suffisamment l'importance de cette conquête.

Il ne reste plus, dans le cas où l'on se déterminera à en faire le siége, qu'à examiner les moyens d'en assurer le succès.

Cette entreprise en elle-même, à ne l'envisager quepar la manœuvre du siége, quoique la place soit forte, ne présente cependant point de difficultés qui puissent faire craindre pour le succès, c'est un siége comme un grand nombre d'autres, où la nature de la place ne fait point envisager d'obstacles d'un genre singulier, qu'on ne puisse surmonter par les régles ordinaires.

La principale difficulté ne provient que des deux rivières à la rive droite de la Meuse, qui tombent dans ce fleuve au-dessus & au-dessous de Maestricht, & qui forment une espèce de bassin dont il est très difficile de déposter ceux qui l'occupent les premiers; en sorte qu'il s'agit d'y arriver & d'y être placé avant que les

ennemis puissent s'y rassembler & s'y opposer.

Ce point, quoique difficile, n'est cependant point dans l'ordre des choses impossibles ; mais il exige des mesures bien concertées, & une exécution prompte & subite, pour dévancer les ennemis devant Maestricht.

Une des premières & des principales attentions que l'on doit avoir, est de garder le plus profond secret. Il faut en dérober la connoissance, & donner le change non-seulement aux ennemis, mais encore aux troupes qui doivent être employées à cette entreprise, & que ceux qui seront chargés de la faire exécuter l'ignorent jusqu'au dernier moment.

Pour cet effet, il paroît convenable de faire toutes les dispositions & les arrangemens nécessaires, comme si l'on vouloit porter la guerre du côté de la Zélande, & que l'on méditât le siége de Bréda : il faut agir & faire mouvoir les troupes à portée de ces cantons, de manière que les ennemis ne puissent se dispenser, de leur côté, de faire toutes les dispositions nécessaires pour s'y opposer.

Il ne feroit pas même de la prudence, quant à ce qui concerne ces préparatifs, de s'en tenir à de simples feintes. Comme les événemens sont incertains à la guerre, il seroit à propos, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient l'exécution du siége de Maestricht, qu'au défaut de cette entreprise, on en pût former quelque autre, afin de soutenir l'honneur des armes, & d'éviter les suites qui pourroient résulter de l'opinion d'un projet échoué.

La difficulté ne sera pas d'arriver devant Maestricht avant les Hollandois, Anglois & Hanovriens, ces troupes ayant leurs quartiers à portée de la Hollande: mais il n'en est pas de même des Autrichiens, qui sont répandus dans le Luxembourg, le Limbourg, le pays de Liége & les environs de Cologne: tous ces quartiers sont peu éloignés de Maestricht; &, si l'on n'use de surprise & de diligence, il ne sera pas aisé de les prévenir.

Il paroît qu'on ne peut se proposer que deux manières de remplir cet objet.

La première, en traversant le pays

de Luxembourg à la droite de la Meuſe, avec un corps conſidérable.

Il eſt vrai que le chemin que prirent les ennemis en 1746, lorſque M. le maréchal de Saxe les dépoſa de devant Namur, par les manœuvres en même-tems les plus ſages & les plus audacieuſes; eſt très-mauvais.

Mais il y en a un autre qui va de Luxembourg à Limbourg, & de-là à Aix-la-chapelle. L'armée du roi y paſſa en 1701. Elle y pourroit paſſer de nouveau; &, ſans ſe porter juſqu'à Aix-la chapelle, ſe replier ſur Maeſtricht.

Ce qu'il y auroit à craindre en prenant cette route, ce ſeroit,

1°. La diſtance, y ayant huit à neuf jours de marche, en partant de la frontière des Evêchés;

2°. Tous les inconvéniens qui peuvent ſurvenir dans une marche auſſi longue & auſſi combinée;

3°. Les retardemens que peuvent occaſionner nombre de petites villes fermées, où les Autrichiens ont des troupes en quartiers; ce qui mettroit dans la néceſſité & dans l'embarras de mener quelques pièces de batteries à la ſuite des troupes.

Toutes ces différentes circonstances pourroient donner aux ennemis le tems de faire retirer sous Maestricht tout ce qui seroit en deçà, & d'y faire avancer tout ce qui est au-delà, le long de la Meuse & du côté de Cologne.

La seconde manière, seroit de se porter brusquement par la gauche de la Meuse, & de passer cette rivière en plusieurs endroits, pour se rassembler ensuite à un point qui seroit donné & marqué, d'où l'on s'avanceroit en force sur la Béruine pour la passer ; ce que l'on assure n'être pas fort difficile, y ayant plusieurs gués dans cette rivière, & l'on formeroit par-là l'investissement de Maestricht, en se prolongeant jusques sur la Gueule.

Pour l'exécution de ce projet, il faut partir d'abord de nombre d'endroits, parce qu'on ne pourroit commencer par se rassembler en forces, sans alarmer les ennemis, & leur donner à eux-mêmes le tems de se réunir.

En se mettant en mouvement de toutes parts & à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers des ennemis & les enlever, on

profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. On pourroit passer la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Huy & à Liége, même en plus grande force que partout ailleurs. Dans le même tems, on menaceroit tous les quartiers à portée des Evêchés. Les corps qui auroient passé la Meuse au-dessus de Liége, auroient leur rendez-vous à la chartreuse de Liége, en déposteroient les ennemis, & assureroient par-là le débouché du fauxbourg de Liége au corps le plus considérable qui passeroit par cette ville. Ce même corps, avant que d'y entrer, pousseroit avec vivacité tout ce qui pourroit se rencontrer d'ennemis dans Tongres & aux environs, & tâcheroit de les rejeter au-delà de Maestricht. Toutes ces troupes ensuite réunies investiroient Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres troupes qui se feroient avancées par les bruyères, & en longeant le Démer, viendroient investir Maestricht du côté gauche de la Meuse.

On sent que tout cela ne peut s'exécuter qu'en y employant un nombre considérable de troupes ; ce qui est d'autant plus nécessaire, que les Au-

trichiens qui occupent ces cantons ; sont eux-mêmes nombreux.

Au surplus, toutes ces combinaisons demandent beaucoup de justesse & de précision, dans le projet comme dans l'exécution ; mais c'est un détail dans lequel on ne s'est pas proposé d'entrer, & qui dépend d'ailleurs de la position des ennemis dans le moment de l'exécution : on n'a eu en vue que d'indiquer quelques points généraux, & d'en soumettre la décision au général chargé du commandement de l'armée, qui saura mieux qu'on ne pourroit le dire ici, tout ce qu'il convient de faire pour l'entier succès d'une pareille entreprise. Les circonstances paroissent exiger que sa décision soit prompte : on en peut réduire les objets à trois chefs :

1°. S'il convient des principes qu'on a établis sur l'importance & la nécessité de faire prématurément le siége de Maestricht, & s'il est en conséquence dans la résolution de l'entreprendre ;

2°. S'il est dans l'intention de brusquer le passage de la Meuse à Liége, & de surprendre le poste de la char-

treuſe, parce que ce point rempli, les plus grandes difficultés paroiſſent ſurmontées ;

3°. Quelle époque il juge à propos de fixer, pour faire jouer tous les reſſorts de cette opération, afin que ceux chargés de ſes ordres, en ce qui concerne l'exécution, puiſſent arranger leur détail, & prendre ſi bien leurs meſures, qu'au jour préfix & marqué, tout ſoit prêt & s'exécute avec exactitude & préciſion.

Il n'eſt pas douteux que quelque parti que l'on prenne, l'entrepriſe de Maeſtricht a ſes difficultés ; mais il y a lieu de croire que de ſon ſuccès dépendra tout celui de la campagne prochaine : les avantages qui en réſulteroient ſont ſi ſupérieurs aux inconvéniens qui pourroient s'y rencontrer, qu'il paroît de la prudence & d'une ſage politique d'en tenter l'événement.

Fin du VI^e^ & dernier volume.

TABLE
DES SOMMAIRES.

FAutes depuis le commencement de la guerre, *page* 1re. ... Alliance du roi de Prusse, trop peu solide, ... Dangers de la France. 2. ... .. Noailles employé à tout, ... Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne. 3. ...... Plans & propositions de ce prince, ... Louis XV étoit prévenu contre lui, 4. ...... La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite, 5. ...... Sources des maux de l'état. ...... 1°. Défaut de plan général, ... 2°. Discrédit du gouvernement chez les étrangers, 6. ...... Conseil de Noailles pour former un plan de gouvernement, ... Il veut qu'on prévienne les maux, sans se décourager quand ils arrivent, 7. ...... Chavigni envoyé auprès de l'empereur, 8. ...... Noailles préside à sa négociation. ...... L'empereur sollicité par les ennemis. Leurs offres, 9. ...... Il demande beaucoup à la France, 10. ...... Sa principale confiance étoit

en Noailles, 11. ...... Le maréchal indigné des vaines espérances des ennemis. ...... Il pense à renouer l'alliance avec le roi de Prusse. ...... Offres du roi pour l'empereur, 12. ...... Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes, 13. ...... Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter, 14.

1744.

Chavigni négocie avec succès cette affaire. 14. ...... Dispositions du roi de Prusse, ... Suretés qu'on lui promet, 15. ...... But de la ligue, ... Argent pour la conclure. 16. ...... La marine renaît par les soins du comte de Maurepas, ... Projet de descente en Angleterre. 17. ...... Les confédérés se récrient contre ce projet. 18. ...... Embarras de Chavigni. ...... Il se plaint à ce sujet, 19. ...... Noailles s'explique d'une manière satisfaisante, 20. ...... Le prince de Hesse ramené par ses raisons, ... Le roi de Prusse prêt à tout, si l'on entre dans ses vues. 21. ...... Ses grands desseins, ... Alliance qu'il négocie, 22. ...... Chavigni craint de nouveau qu'on ne rom-

pe, ... Conclusion de la ligue, 23. ...... Noailles chargé de la négociation de Prusse, 24. ...... Sa lettre au roi de Prusse, 25. ...... Propositions faites à ce prince. ...... Sa réponse au maréchal, 26. ...... Il veut une confiance mutuelle, ... Son sentiment sur le combat de Dettingen. 27. ...... Le traité conclu après le départ de Louis XV pour l'armée, 28. ...... On le signe à Paris malgré quelque sujet d'inquiétude, ... Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangères, ... Plan de campagne en Flandre. 29. ...... Siége de Menin, ... Député hollandois, qui n'empêche pas l'investissement d'Ipres. 30. ...... Le maréchal de Saxe propose de repasser la Lys, ... Noailles l'exhorte à ne point rétrograder, 31. ...... Réponse du Saxon ...... Conseils que lui donne le général, 32. ...... Union intime des deux maréchaux, ... Ce qu'ils écrivent à la louange du roi. 33. ...... Sentiment pacifique d'un héros, ... Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres. 34. ...... Justice qu'il rend au marquis de Beauveau, ... Louis impatient d'être au siége. 35. ...... Se faire rendre compte directe-

ment des opérations & des motifs, ... Le roi de Prusse retardé, mais sûr d'agir, 36. ...... Sa réflexion sur les troupes françoises. ...... Ses pronostics sur le succès de Louis XV, 37. ...... Avis de ce prince, ... Moyen qu'il propose de finir promptement la guerre, 38. ...... Suite de la campagne de Flandre, 39.... Le prince Charles passe le Rhin. — Retraite de Coigni. — Causes de ce malheur, — Le comte de St-Germain disculpe les généraux. 40. — Courses des Autrichiens dans le royaume, 41. — Résolution généreuse du roi de Prusse. — Il annonce sa démarche à Louis, — Sur quoi il fonde ses espérances, 42. — Il demande Belle-isle pour l'armée de Bavière, 43. — Il insiste sur les avantages de la guerre offensive, 44. — Il blâme l'économie déplacée, — Louis XV va au secours de ses provinces, 46. — Noailles annonce au roi de Prusse des opérations vigoureuses, — Il dispose tout à Metz. 47. — Inconvénient des gros équipages. — Coigni veut se retirer sous Strasbourg, — Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader, 48. — Saverne est occupé par les ennemis.

— Le roi excuse Coigni, & se fait une peine de lui donner un ordre mortifiant, 49. — Interprétation de cet ordre. 50. — Maladie du roi à Metz, — Noailles marche aux ennemis. — Action particulière du duc d'Harcourt, 51. — Camp de Bischen. — On cherche à combattre, 52. — Marche rapide. — Combat de nuit. — Intrépidité de nos grenadiers, 53. — Le prince Charles repasse le Rhin, — On ne pouvoit que louer les troupes françoises. 54. — Schmettau envoyé par le roi de Prusse, — Il refuse de suivre l'armée. 55. — Ses imprudences & ses intrigues à Metz, — Noailles s'en plaint au roi de Prusse, 56, — Il lui prouve la fausseté de ses imputations, — Se tenir en garde contre les projets trop vastes. 57. — Le vrai génie de la guerre est circonspect, — Expédition de Prague. 58. — Noailles envoie du-Mesnil au roi de Prusse, — Leur première entrevue, 59. — Audience particulière. 60. — Frédéric rend justice au maréchal, — Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV. 61. — Il fait entendre qu'il prendra son parti, si on n'agit pas avec vigueur,

— Il rectifie ses idée sur Hanover, 62. — Il recommande de prévenir l'ennemi. — Sa confiance en ses forces, 63. — Lettre de Louis après sa maladie. — Il rejoint l'armée, 64. — Siége périlleux de Fribourg, — Belle campagne du maréchal de Saxe. — Noailles fidèle à l'amitié, 65. — Eclat produit par les imprudences de Schmettau. 66. — Ses lettres injurieuses pour Noailles, — Vues ambitieuses attribuées au maréchal de Belle-isle, 67. — S'il avoit donné lieu à des soupçons, — Noailles écrit fortement au roi. — Il réfute Schmettau, — Noailles se plaint des cabales de la cour. — Il est prêt à soutenir tout ce qu'il avance, 69. — Rappel de Schmettau. — Comment le roi de Prusse l'annonce à Noailles, 70. Ce prince avoit reculé lui-même, — Il avoue ingénument ses fautes, — La France remplissoit ses engagemens à son égard. 72. — Belle-isle prisonnier, — Noailles avoit présidé pendant la campagne aux affaires étrangères, 73. — Il demande qu'on nomme un ministre, 74. — Grandes fautes commises par l'empereur, 76,

1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les suites, — La mort de l'empereur rend ses conseils inutiles, 77. — Noailles pense qu'il faut faire passer l'empire à l'électeur de Saxe, 78, — A son refus ne point s'opposer à l'élection de l'archiduc, — Ses conseils sont inutiles. 79. — Animosité funeste contre la maison d'Autriche, — Point de concert entre les ministres. 80. — Réponse sage de l'électeur de Saxe aux propositions de la France, 81. — On manque l'occasion de faire la paix. — Exclusion donnée à l'archiduc, — La ligue de Francfort se rompt. — La France presque sans alliés, 83. — Noailles représente au roi le triste état du royaume, — Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conseil, 84. — Il excite à prendre les moyens convenables. — Economie, 85. — Unité de plan. — Habitudes plus fortes que les conseils, — Le maréchal de Saxe commande l'armée, comme le desiroit Noailles; 86. — Bataille de Fontenoi. Noailles s'y distingue par son

zèle, 87. — Ses principes de guerre ſuivis par le général, 88. — Projets hardis; par où l'on veut ſe faire valoir, 89. — On profite bien de la victoire. — Amitié reſpectable des deux maréchaux, 90. — Leur correſpondance, — Inquiétude de Noailles ſur la ſanté du Saxon. — Réponſe du général, 91. — La France toujours fort expoſée, 92. — Entrepriſe contre l'Angleterre. — Le maréchal de Saxe en craint les ſuites, 93. — Préjugés de la cour à cet égard, 94. — Elle deſire que le général entreprenne encore quelque choſe, — Il préfère la conſervation de l'armée, 95. — Raiſons de prendre Bruxelles, 96.

1746.

Siège de cette ville, — Le général fait craindre l'audace du ſoldat françois, 97. — Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès, — Négociation entamée par le comte de Bonneval, 98. — La Porte demandoit un traité formel, — Articles propoſés. 99. — On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance, — Noailles en prouve les inconvéniens.

-- Le traité terniroit la gloire du roi, 100. -- Les circonſtances ne le juſtifieroient pas. -- En quel cas il pourroit convenir, 101. -- Quelles bornes il faudroit y mettre. -- Idée chimérique de ceux qui le propoſent; 102. -- Ils ne voient pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis. -- Quels ennemis, -- Il faudroit une alliance dans le nord. 103. -- Dangers auxquels on s'expoſeroit. -- Motif de religion, -- Noailles avoit la vraie politique. 104. -- Affaires d'Italie, qui expoſent à une rupture avec l'Eſpagne, -- Traité de Fontainebleau en 1743, 105. -- Engagemens trop vaſtes. -- Etabliſſement qu'on veut faire à D. Philippe, 106. -- A quoi s'obligeoit le roi de France. -- On s'expoſoit à de grands inconvéniens, -- Motifs qui déterminèrent. 107. -- Premiers effets du traité de Fontainebleau, -- Campagne de 1745 en Italie, 108. -- Maillebois s'écarte de ſon plan. -- Il eſt d'avis d'entrer dans le Milanès, -- Il perſuade la cour d'Eſpagne. -- Il bloque le château de Milan, 110. -- Paix particulière du roi de Pruſſe. -- Réſolution de traiter promptement avec le

roi de Sardaigne, — Offre que la France lui fait, 111. — Article sur la Toscane. — La cour de Turin accepte les conditions. — Projet d'articles préliminaires, 112. — Ménagemens insuffisans à l'égard de l'Espagne, — Louis XV tâche d'obtenir son accession, 113. — Armistice signé à Paris. 114. — Indignation de la cour d'Espagne, — Ses plaintes & ses raisons, 115. — Le traité exposoit à une nouvelle guerre. — L'ambassadeur de France n'a aucun succès à Madrid, 116. — Mot de la Reine. — Imprudence du ministère de France, — Noailles s'offre à passer en Espagne 117. — Le roi accepte avec plaisir, — Contre-tems qui dérange tout. 218. — Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie, — Petits incidens qui font échouer la négociation, 119. — Conférences de Rivoli rompues d'abord, — Motifs qui justifient le roi de Sardaigne. 120. — Conduite du maréchal de Maillebois, — Affaire malheureuse d'Asti. 121. — Les Espagnols furieux contre les François, — Démarche imprudente de Maillebois, 122. — Situation critique de l'armée. — Noailles avoit

prévu le danger, 123. --- Le roi de Sardaine écrit en ami, --- Fausses espérances de paix. 124. --- Déclaration fâcheuse de la cour de Turin, --- Raisonnement plausible en sa faveur, 125. — Il falloit calmer incessamment la cour d'Espagne, — Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils, 126. --- Son voyage très pénible, 127. — L'évêque de Rennes ambassadeur, lui annonce des difficultés chimériques, — Le roi lui écrit là dessus, 128. — Il reçoit cependant l'accueil le plus distingué, — son attention à gagner les cœurs, 129. — Il expose l'objet de sa mission. 130. — Il inspire des sentimens modérés, — Il s'attache aux opérations militaires. 131. — Ses talens de négociateur, — Portrait qu'il fait de la reine d'Espagne, 132. — Persuader & non commander. — Fautes de nos ambassadeurs, — Noailles gagne la confiance des ministres, 134 — Plan qu'il se propose, 135. — Louis XV lui envoie secretement des papiers, — Plaintes de Philippe contre nos ministres & nos généraux, 136. — Réponse du maréchal. — Il prend le monarque par

les motifs les plus touchans, 137. — Vivacités dangereuses de quelques François, — Avis importans donnés avec prudence, 138. — Service rendu au maréchal de Maillebois. — 139. Indiscrétion d'un ministre, très-nuisible, 140. — Plan de guerre adopté, — Sage réserve. — Le plan d'opération tendoit au solide, 141. — Situation de l'infant en Italie, 142. — On se relâche sur les prétentions à son égard. 143. — Epérances du maréchal, — Il réussissoit par les bonnes voies, 144. — Jugement du comte de Maurepas. — Embarras où le marquis d'Argenson jette Noailles, 145. — Inconvéniens de la dissimulation. 146. — Pretextes du ministre, — Vaine négociation avec la Hollande, 147. — Disposition de Philippe V, 148. — Il se désiste de ses premières prétentions. — Sa confiance en l'amitié du roi, — Noailles finit heureusement son ambassade, 149. — Lettre que lui écrit le Dauphin, 150. — Goûts & occupations de ce prince, 151. — Objets de ses études, 152. — Réponse du maréchal. — Nécessité de l'exercice, — Tenir un juste milieu en tout, 153.

— Connoître le génie des nations. — Connoître sur tout les hommes qu'on doit employer, 154 — S'attacher au droit public & à l'histoire. — *Attrait* des dévotes. — Suivre les mouvemens d'un cœur droit, 155. — Destinée d'un grand prince, — Le Dauphin l'auroit remplie, 156. — Tristes événemens en Italie. — Bataille de plaisance, — Mort de Philippe V. 158. — Ferdinand VI. — Nouveaux ombrages qu'on donne à la cour d'Espagne, — La reine contre la France. 159: — Faute du ministère françois, — La-Mina & Maillebois abandonnent Gènes, 160, — Projet de mariage avec une infante, rejeté par le roi, 161. — Noailles se croit obligé de dire des vérités désagréables, — Il fait connoître les fautes commises. 162. — Affaires étrangères mal conduites, — Tableau des malheurs, 163. — Dangers à craindre. — Moyens à prendre, 164. --- Nouveau ministre. --- Principes politiques, 165. --- Campagne de Flandre, --- Noailles affligé de n'être point à l'armée, 167. --- Le maréchal de Saxe, disposé à bloquer seulement le château de Namur. --- Noail-

les lui prouve qu'il faut l'assiéger, 168. —Ses Raisons de guerre, — Exemple de Montluc. -- Raisons de politique. 169. — La gloire du général exige qu'il ne laisse rien à faire, — Belle réponse du maréchal de Saxe, 170. — On le sollicite d'entrer à l'académie françoise, 171. — Il consulte Noailles sur ce point, 172. — Celui-ci le décide à refuser, — Honte & danger dans les affaires d'Italie. 173. — Noailles chargé d'instruire la cour d'Espagne, — Excellentes raisons qu'il expose. — Nécessité de sauver Gènes, 174. — Redoubler ses efforts dans les revers, — Remèdes aux malheurs 175. — Vues des Anglois, dont il faut se défier. — Intérêt de la France & de l'Espagne à être unies, 176. — La Provence envahie. — Le maréchal de Belle-isle la délivre, 177.

1747.

Noailles s'empresse à le seconder. — Révolution à Gènes, 178. — Belle-isle & la Mina ne s'accordent point, 179. — Leurs divisions continuent après la délivrance de Gènes, — Le

système

système de Belle-isle désapprouvé par la cour. .... Noailles l'exhorte à en changer, 180. — La diversion d'Exilles insuffisante, — L'ordre du roi justifie le général, en cas de malheurs. 181. — Diversion de Coni préférable à l'autre, — Désastre de l'Assiette. 182. — Mort du comte de Belle-isle. — Son frère persiste dans son opinion, — Fin de la campagne, 183. — Campagne de Flandre. — Bataille de Lawfeld. — Siége de Berg-op-Zoom, 184. — Conseils de Noailles, utiles pour le succès, — Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable, 185. — Ménager les Hollandois, 186. — Système de la cour à leur égard. — On se trompoit sur ce point. — Noailles avoit raison sur le reste, 187.

1748.

Obstination des ennemis, — Noailles auteur du plan de Maestricht. 188. — Ses raisonnemens sur l'Angleterre, il faut l'attaquer dans ses alliés. 189. — Entreprise de Maestricht, nécessaire — Exposé de ce plan, 190.

— Avantages de cette expédition, 191. — Le maréchal de Saxe adopte le plan. — Songer à l'économie, 192. — Moins d'officiers généraux, 192. — Avoir des régimens étrangers, — Louanges dues aux deux maréchaux, 193. — Exécution du plan de Noailles, — Marche savante. 194. ..... Maestricht investi, — Noailles attribue toute la gloire à son ami. 195. — Paix d'Aix-la-Chapelle, — Mort de la maréchale de Noailles Bournonville, 196. — Lettre de son fils sur cet évenement, 197. — Bonté du roi, 198.

1749.

Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre. — Zèle courageux du maréchal de Noailles, 202. — Précaution qu'il suggère au roi, — Vues des Anglois sur nos colonies. 203. — Leurs démarches suspectes, ... Le commerce peut se rétablir de lui-même, 204. — Pour la marine, il faut plus de temps. ..... Expédiens pour les colonies, — Troupes à y envoyer. 205. — Moyen de les y faire aller avec joie. — Formation de compa-

gnies indépendantes, 206. — On ne se préparoit point à l'orage, 207.

1751.

Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains. — Bonnes réflexions du marquis de Puisieulx, — Noailles consulté insiste sur l'état des finances, 208. ..... La vérité dans la bouche d'un fidèle serviteur. ..... Comparer les dépenses anciennes aux nouvelles, 209. ..... Anecdote du ministère de Louis XIV, — Abus non réformés. 210. — Noailles juge qu'on ne doit pas s'opposer à l'élection de l'archiduc, 211. — Il développe le systême des Anglois, — Il conseille une alliance avec le roi de Sardaigne, 212. — Oublier les ressentimens. — L'agrandissement de cette puissance ne devroit pas inquieter, 213. — Intérêts de l'infant duc de Parme; — Et du roi de Naples, — Importance de la diversion d'Italie. 214. — On ne prévoyoit pas que tout le systême de l'Europe changeroit bientôt, ... Économie mal entendue, 215.

1752.

La cour d'Espagne indisposée contre la France. — Le duc de Duras choisi pour ambassadeur, 216. — Conseils que lui donne le maréchal de Noailles, — Heureux début de l'ambassadeur. — Etat de cette cour, 217. — Mauvaise opinion qu'on y avoit de la France, 218.

1753.

L'ambassadeur fait du progrès, 218. — On insiste sur le traité de Fontainebleau. — Il falloit une alliance plus solide, 219. ..... Traité pour un tems, — Vrai pacte de famille. 220. — Obligations mutuelles, 221. — La cour de Madrid ne se prête point à ce qu'on desiroit. ..... Affaire de l'infant & de l'infante, 222. — Leur établissement à Parme. Difficultés pour leur obtenir des secours d'Espagne, 223.

1754.

Subside qu'on leur accorde, 224. — Révolution à la cour d'Espagne.

— Wall, — Keen. — Disgrace de la-Encénada, 225. — Désordres que produit cet événement, 226 — Le ministre n'étoit pas criminel. — On inspire au roi la neutralité, 227. — Noailles ranime le courage de l'ambassadeur, — Conseil de prudence. 228. — Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre, — Sa conduite les démentoit, 229. — Commissaires pour terminer les différends à l'amiable, — Chicane des Anglois, qui rompt les conférences. 230. — Leurs entreprises, — Nécessité de s'y opposer. 231. — Ils veulent désunir la France & l'Espagne, — Motifs qui doivent resserrer leur union, 232. — Louis appuie les raisons du maréchal, — La cour d'Espagne ne se rend point à ses desirs, 234. — Les Anglois vouloient cependant la guerre, 235.

1755.

Noailles développe leur système d'ambition. — Avantages de l'Amérique septentrionale, 236. — Nécessité de la defendre, — Joindre la modération & la fermeté, 237. —

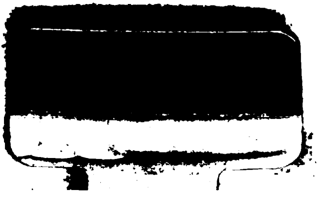
Avis du maréchal. 238. — L'Angleterre devoit se repentir un jour de son ambition, ... Sujets de douleur pour la France. 239. — Négligence fatale du ministère, ... On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire, 240. — Difficulté d'agir avec les Espagnols, 241. — Wall détermine le roi d'Espagne à la neutralité, 242. — Le duc de Duras finit son ambassade, — Conseils du maréchal de Noailles au roi, 243. — Si l'on doit agir par mer ou par terre, — Inconvéniens d'une entreprise sur les Pays bas 244. — Noailles préfère une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse, 245. .... Sa politique justifiée par l'événement. 246. — Son zèle à représenter les désordres, — Sa conscience l'oblige de parler, 247. — Discrédit du gouvernement. — Divisions intérieures, qu'un roi ne peut ignorer, & qu'il devroit étouffer, 248. .... Désordre général. 249. — Ruine des principes, — Querelles du clergé & de la magistrature, — Découragement des bons citoyens. 250. — Vérités qu'on ne peut dire sans un grand courage, — Silence criminel. 251. — Inutilité des bons conseils,

— Le maréchal de Noailles demande sa retraite. — Ses raisons exposées avec éloquence, 252. — Le roi approuve sa démarche, 255. — Le maréchal demande une survivance pour son petit-fils, 256. — Réponse remarquable de Louis XV, 257. — Instructions du maréchal pour son petit-fils, 259. — Sentimens de bon père, — Les envieux presque aussi à craindre que les ennemis. 260. — Etre sur ses gardes. — Bien débuter pour la réputation, — Principes de religion. 261. .... Etre solidement religieux, ... Eviter les excès de dévotion. .... Opposer aux discours impies le silence & une bonne conduite, 262. — Ne point disputer sur ces matières, 263. — Point de liaison particulière avec les hommes irréligieux, — Probité jointe à la religion. — Modestie avec les talens. — Demander conseil, 264. — Se laisser conduire au commencement. 265. — Application aux devoirs de sa place, — Bien faire ce que l'on doit. — Ne point se négliger, 266. — Ne point se croire trop capable. — Ne point mortifier l'amour-propre des autres, — S'attirer l'estime sans envie, 267.

— Point d'affectation même en bien. 268. — Réserve pour éviter les censures, — Se défier de l'amour-propre. — Affabilité. 269. — Etre sérieux de bonne heure, — Choix des amis. — Ne fréquenter que des personnes estimables, 270. — Dépense sans ostentation. — Attention pour les officiers supérieurs, — Bienfaits répandus à propos. 271. — Les tenir secrets, — Devoirs envers ses parens, 272. — Noailles religieux sans superstition. — Impartial dans la querelle du clergé & du parlement, 273. — Grande fermentation dans l'état. — Question faite par le roi, 274. — Réponse sur la loi du silence. — Autre question sur la grand-chambre, — Conseil pour le maintien de l'autorité, 275. — Rétablir l'administration de la justice. — Palliatif, en attendant le véritable remède, 276. — Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils, — Le maréchal de Noailles dans sa retraite. 277. — Ses papiers sans nombre mis en ordre, — Travail pour l'histoire. 278. — Bienfaisance — Désintéressement, 279. — Vertus domestiques. — Religion pratique, — Mort du maréchal de Noailles. — Remarque sur sa vie & sur ses écrits, 280.

TABLE
DES PIECES DETACHE'ES.

LEttre du roi au dauphin, *page* 282. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 283. — Lettre du comte d'Argenſon au maréchal de Noailles, 291. — Lettre du roi d'Eſpagne à Louis XV, 293. — Autre lettre du roi d'Eſpagne, 294. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 295. — Lettre du maréchal de Noailles au roi & à la reine d'Eſpagne, 297. — Lettre du maréchal de Noailles au maréchal de Saxe, 303. — Mémoire du maréchal de Noailles, pour la campagne de 1748, 305.

Fin des Tables du VIe & dernier volume.

ACADEM. LAUSAN
LIBERTÉ ET PATRIE